This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

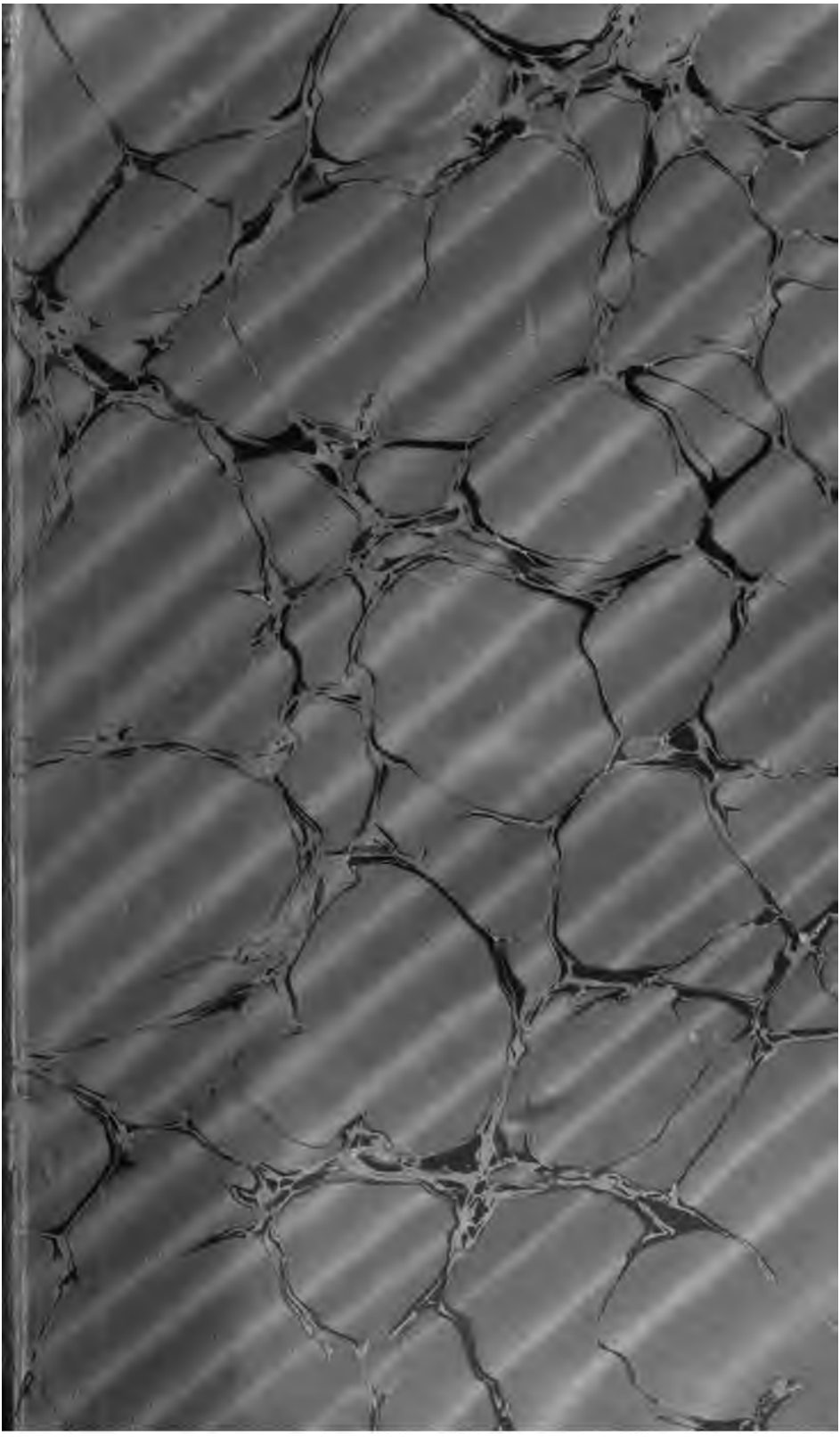
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 814,956

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



53
.R4

LA LOGIQUE

DES SENTIMENTS

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

AUTRES OUVRAGES DE M. TH. RIBOT

La logique des sentiments. 1 volume in-8. 3 fr. 75

Essai sur l'imagination créatrice. 2e édit. 1 vol. in-8. 5 fr.

La psychologie des sentiments. 4e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

L'évolution des idées générales. 2e édit. 1 vol. in-8. 5 fr.

Les maladies de la mémoire. 17e édition. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

Les maladies de la volonté. 19e édition. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

Les maladies de la personnalité. 11e éd. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

La psychologie de l'attention. 7e édition. 1 vol. in-18. 2 fr. 50

La psychologie anglaise contemporaine (*École expérimentale*). 3e édition (nouveau tirage). 1 vol. in-8. 7 fr. 50

La psychologie allemande contemporaine (*École expérimentale*). 4e édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

L'hérédité psychologique. 7e édition, revue. 1 vol. in-8. 7 fr. 50

La philosophie de Schopenhauer. 9e édition. 1 volume in-18. 2 fr. 50

Principes de psychologie de Herbert Spencer, traduits en collaboration avec M. A. Espinas. 2 vol. in-8. 20 fr.

Revue philosophique de la France et de l'étranger, 30e année, 1905; dirigée par Th. Ribot, membre de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France; paraissant tous les mois, depuis le 1er janvier 1876. Chaque année forme 2 vol. grand in-8, 30 fr.

Abonnement, un an (*du 1er janvier*) : Paris, 30 fr.; départements et étranger, 33 fr. — La livraison, 3 fr.

616-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 9-04.

LA LOGIQUE

DES

SENTIMENTS

PA

TH. RIBOT
Membre de l'Institut
Professeur honoraire au Collège de France

PARIS
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR
ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET Cie
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

1905
Tous droits réservés.

PRÉFACE

Malgré son titre, ce livre est une étude de psychologie. Depuis des siècles, la théorie du raisonnement est l'objet propre d'une science spéciale, bien déterminée, très minutieusement élaborée, dont quelques parties paraissent définitives. Pendant cette longue période de temps, la psychologie n'a existé qu'à l'état de *membra disjecta*, de fragments épars dans les diverses spéculations groupées sous le nom de philosophie, sans former un corps, sans limites qui les circonscrivent, n'ayant pas même un nom.

Or, depuis une quarantaine d'années, il s'est produit une interversion des rôles et la psychologie paraît disposée à prendre sa revanche. Beaucoup d'auteurs contemporains réclament pour elle; ils soutiennent qu'elle est le tronc dont la logique n'est qu'une branche, le livre dont l'étude du raisonne-

135919

ment n'est qu'un chapitre, bref que la logique n'est qu'une partie détachée et spécialisée de la psychologie. Les logiciens purs ont protesté et cette affirmation a soulevé un débat qui dure encore. Comme il est assez indifférent pour notre sujet, je crois inutile de le résumer et d'y prendre part.

Mais qu'on accepte ou non cette thèse radicale, il est impossible de contester que les opérations qui sont la matière de la logique peuvent être traitées de deux manières différentes : comme faits naturels, quelle que soit leur valeur probante — c'est de la psychologie ; comme justiciables d'une science qui détermine les conditions de la preuve — c'est de la logique. Les deux ont leur tâche spéciale : l'une constate des phénomènes, l'autre formule des règles; l'une recherche comment nous pensons ordinairement, l'autre comment nous pensons correctement; l'une procède *in concreto*, l'autre par schématisme. La logique va du simple au composé : concept, jugement ou liaison de concepts, raisonnement ou liaisons de jugements. La psychologie répudie comme théorique, artificielle et même fausse cette hiérarchie, si vénérable que soit son antiquité. Elle pose le jugement comme élément primitif, souvent réduit à un seul terme (l'attribut) et elle le suit dans ses transformations; elle ne sépare pas le concept de l'image, ni l'abstraction de l'atten-

tion, ni la comparaison des perceptions et de la mémoire, ni le raisonnement des autres opérations qui l'accompagnent dans le travail de l'esprit. Elle soutient que le raisonnement psychologique et le raisonnement sous sa forme ou construction logique sont deux; que même ce dernier est le plus souvent improductif, parce qu'il ne sert qu'à rendre claires les données implicites de la conscience. Tel est le résumé de travaux, trop peu connus en France, qui se poursuivent depuis plusieurs années en Angleterre, en Allemagne, en Amérique[1].

Par suite, la psychologie doit traiter les opérations dites logiques comme d'autres faits, sans souci de leurs formes ou de leur validité; pour elle, un mauvais raisonnement vaut autant qu'un bon. Renvoyant à la logique les questions de droit, à la théorie de la connaissance ou à la métaphysique les questions dernières, son champ d'action est déterminé sans équivoque.

Quoique notre sujet soit, lui aussi, une application de la psychologie à la logique, il faut avouer qu'il est d'une nature spéciale; car les formes de raisonnement qui en sont la matière, ont été oubliées,

1. Ceux de Bosanquet, Jevons, Sigwart, Wundt, Lipps, Benno Erdmann, Höffding, Brentano, Jerusalem, etc., et d'autres que nous signalerons dans le cours de cet ouvrage.

proscrites par les logiciens ou classées à tort parmi les sophismes.

En lisant les traités de logique, il semblerait que le raisonnement régulier, exempt de contradictions, est inné chez l'homme; que les formes vicieuses, non adaptées, ne se produisent qu'à titre de déviations et d'anomalies. C'est une hypothèse sans fondement. Le raisonnement des logiciens n'a pas surgi tout armé pour régner par droit de naissance. Ce fait ne s'est pas produit, ne pouvait pas se produire. Dès que l'homme dépasse la connaissance immédiate des sensations externes et internes, dès qu'il s'aventure au delà de ce qui lui est donné par l'expérience directe ou par ses souvenirs, pour expliquer, conjecturer, prévoir, il n'a que deux procédés : raisonner, imaginer. A l'origine, les deux se confondent, comme on l'observe chez les enfants et les peuples sans culture intellectuelle. La logique naissante est brute et fruste; le raisonnement primitif est au raisonnement des logiciens ce que les instruments de l'âge de pierre sont à nos outils perfectionnés.

Dans ce mélange confus de vrai et de faux, de preuves et de puérilités, d'exactitude et de fantaisie auxquels le raisonneur novice attribue une valeur égale, lentement, par suite d'un développement que nous aurons à retracer, une séparation s'établit entre

le raisonnement qui renferme la preuve et le raisonnement qui échappe à la preuve, quoiqu'il la simule; entre la logique rationnelle et la logique des sentiments. Celle-ci, de prime abord, semble un résidu de l'autre, fait de déchets et de scories; il n'en est rien. Elle ne peut non plus être assimilée à une forme embryonnaire, à un arrêt de développement ni même à une survivance, car elle a son organisation propre et sa raison d'être. Elle est au service de notre nature affective et active et elle ne pourrait disparaître que dans l'hypothèse chimérique où l'homme deviendrait un être purement intellectuel. On peut d'ailleurs affirmer sans crainte que dans le cours ordinaire de la vie individuelle ou sociale, le raisonnement affectif est de beaucoup le plus fréquent.

La « Logique des sentiments » a été indiquée par Auguste Comte en de très courts passages, puis nommée ou réclamée incidemment par Stuart Mill et quelques contemporains. Mais je n'en connais aucun qui ait tenté de traiter même sommairement cette obscure question : j'avoue que je ne l'aborde pas sans défiance et que je ne présente ce qui suit que comme une ébauche ou un essai.

Ce travail complète deux ouvrages précédemment publiés : *La Psychologie des sentiments*, dont il

pourrait former un très long chapitre, et *L'Imagination créatrice*, parce que le raisonnement affectif est, dans beaucoup de cas, œuvre de fantaisie. Il traite une question de psychologie, individuelle en apparence mais tout autant collective, puisque les groupes humains se forment et se maintiennent par la communauté de croyances, d'opinions, de préjugés, et que c'est la logique des sentiments qui sert à les créer ou à les défendre.

LA LOGIQUE

DES SENTIMENTS

CHAPITRE PREMIER

L'ASSOCIATION DES ÉTATS AFFECTIFS

I

A titre d'introduction, il est utile, avant d'étudier le raisonnement affectif, de consacrer un court chapitre à une forme plus simple que l'on risque de confondre avec lui : c'est l'association des états affectifs.

Trop fréquemment, la psychologie des états intellectuels a réduit à l'association des idées des fonctions supérieures à elle, c'est-à-dire plus complexes — le jugement et le raisonnement. Cette réduction, qui est de règle dans l'école associationiste, se rencontre ailleurs. Elle m'a paru le procédé favori des anthropologistes, ethnologistes, mythographes pour expliquer certaines croyances et manières d'agir de l'homme primitif. Ils soutiennent que la clef des superstitions, opérations

magiques, etc., « est dans le fait universel de l'association des idées et dans l'erreur qui fait prendre une association idéale, subjective pour une association réelle, objective »[1]. Cette assertion est trop simpliste et très douteuse. Un sauvage part en guerre, rencontre un animal et peu après tue des ennemis dont il rapporte victorieusement les têtes. Il se peut qu'il établisse entre les deux faits une « association » et qu'il voie dans l'animal un protecteur. Mais ceci est plus qu'une association par contiguïté. C'est l'*affirmation*, vraie ou fausse, implicite ou explicite, d'un *rapport* entre deux termes (la rencontre de l'animal, le succès); c'est une position propre à l'individu, une attitude personnelle en face des événements, une synthèse qu'il leur impose et qui est son œuvre; bref une opération logique, jugement ou conclusion.

Or, l'association à base affective correspond à l'association par ressemblance ou contiguïté dans l'ordre intellectuel; elle est une matière pour le raisonnement, une préparation, un acheminement vers une fonction supérieure : et ici la confusion est d'autant plus facile entre ces deux opérations, associer d'une part, juger et raisonner d'autre part, que dans la psychologie des sentiments les états sont vagues, sans caractères nets.

Sommairement et par anticipation, le *raisonnement* émotionnel peut se définir : un processus dont la trame tout entière est affective, c'est-à-dire consiste en un état

1. Entre beaucoup d'autres, voir Tylor, *Civilisation primitive*, chap. IV.

de sentiment qui, en restant identique ou en se transformant, détermine le choix et l'enchaînement des états intellectuels : ceux-ci ne sont qu'un revêtement, un moyen nécessaire pour donner du corps à cette forme de logique. L'*association* à base affective est très différente; elle se développe au hasard, sans être dirigée vers un but préfixé. Je n'insiste pas, pour le moment, sur cette différence fondamentale (voir, ci-après chap. II.) et je m'en tiens à la seule association des sentiments.

C'est un sujet embrouillé, obscur, peu exploré. On a étudié très soigneusement l'association des états intellectuels entre eux (perceptions, images, concepts), l'association des mouvements entre eux, celle des perceptions ou représentations avec les mouvements. On a même noté la liaison entre les états intellectuels et les émotions (ex. : le parfum d'une fleur évoquant un état d'âme qui a coexisté jadis avec la même odeur); mais une liaison entre deux ou plusieurs états affectifs, qu'en faut-il penser?

Sous sa forme rigoureuse, absolue, la question serait celle-ci : *L'association se produit-elle entre des états purement affectifs?* Ainsi posé le problème est imaginaire : c'est chercher l'introuvable et tourmenter une énigme sans solution. Remarquons, en effet, que l'affectivité pure, vide de toute représentation, si elle existe, est extrêmement rare. On peut hasarder à titre d'exemples l'état de béatitude produit par le hachich, l'euphorie des mourants, l'état pénible d'incubation de la plupart des

maladies, l'excitabilité sans cause extérieure et sans objet des névrosés, la peur de tout et de rien, sans raison ni justification, désignée sous le nom de panophobie, etc. Mais ces dispositions par leur nature même échappent à toute détermination, par conséquent au mécanisme de l'association et du raisonnement.

Il faut donc descendre de l'absolu au relatif, de cette position théorique et idéale à la vie réelle et prendre les états affectifs comme ils sont, enveloppant un élément de connaissance qui leur donne un contenu et une marque. Cet élément intellectuel est quelquefois très faible et le fait de conscience total étant un composé binaire, nous le dénommons affectif, d'après l'élément prédominant.

Sous cette forme restreinte, le problème reste encore plein de difficultés et avant de le discuter, il est nécessaire de déblayer le terrain, en éliminant quelques modes d'association qui pourraient donner le change, quoiqu'ils soient étrangers à notre question :

1° Le transfert d'un sentiment. Il peut être produit par ressemblance : lorsqu'un état intellectuel a été accompagné d'un sentiment vif, un état semblable ou analogue tend à susciter le même sentiment. —Il peut être produit par contiguïté : lorsque des états intellectuels ont coexisté, le sentiment, lié à l'état initial, s'il est vif, tend à se transférer aux autres. L'amant transfère le sentiment associé d'abord à la personne de sa maîtresse, à ses vêtements, ses meubles, sa maison. Dans les monarchies

absolues, le culte pour la personne du roi se transfère au trône, aux emblèmes de sa puissance, à tout ce qui tient à lui de près ou de loin[1]. Il est évident que dans ces cas de transfert qui sont très fréquents dans la vie individuelle et sociale, le fait primaire est une association d'états intellectuels. Au fond il n'y a pas d'association des états affectifs, mais simplement l'extension d'un sentiment lié au premier terme de la série.

2° Cas inverse du précédent. Une disposition émotionnelle, permanente ou temporaire, cause l'association des états intellectuels. L'humeur joyeuse, mélancolique, l'amour, la haine ne suscitent que les associations d'idées qui conviennent à la situation actuelle; les autres sont exclues. L'état affectif provoque, relie, soutient les perceptions et représentations, mais reste lui-même en dehors de tout mécanisme d'association.

Ces éliminations faites, notre problème reste intact. Pour le résoudre, le moyen d'investigation le plus simple est d'examiner si les états affectifs s'associent entre eux suivant les lois généralement admises de ressemblance et de contiguïté.

II

L'association par ressemblance a suscité de longs débats que je ne peux résumer parce que cet exposé épisodique

1. Pour une étude détaillée du transfert, je me permets de renvoyer à ma *Psychologie des sentiments*, Ire partie, chap. XII, p. 176 et suiv. (Paris, F. Alcan).

serait trop long. Je suis avec ceux qui la tiennent pour composée, l'association par contiguïté étant seule élémentaire[1]. L'analyse montre, en effet, qu'elle suppose deux moments. Le premier moment est l'*assimilation*, la conscience des ressemblances, manifestation primordiale de la faculté de connaître que l'on constate chez les animaux et les petits enfants, source originelle de l'abstraction et de la généralisation. Cette aptitude spontanée à saisir les ressemblances est un travail de l'esprit qui n'a rien à faire avec l'association. — Le second moment consiste en une addition d'attributs complémentaires qui se fait par contiguïté. Je rencontre une personne A qui me rappelle un camarade B que je n'ai pas vu depuis quarante ans : cela s'appelle une association par ressemblance. Que se passe-t-il en fait? L'ensemble de A, sa taille, sa démarche, sa figure, ses yeux, son nez me donnent une impression de déjà vu. Pour que la vision de A ne reste pas un fait isolé, ne suggérant rien, pour qu'il évoque l'image de B, il faut en sus que les caractères propres à B s'ajoutent et produisent ainsi dans ma conscience l'image complète ou censée telle de B. Or cette réintégration, cette tendance d'un tout à se compléter est la marque spécifique de la loi de contiguïté[2].

1. Déjà l'Écossais Th. Brown critiquait le mot « association » comme impropre. J. Sully emploie l'expression « suggestion par ressemblance ». W. James conserve le mot parce qu'il est consacré par l'usage, mais il l'identifie avec l'association « focalisée » qui n'a lieu qu'entre des états composés. Beaucoup d'autres psychologues contemporains soutiennent la même thèse sous diverses formes.

2. Remarquer que l'acte d'assimilation ne perçoit que des ressemblances

Ceci admis, voyons en quelle mesure l'association par ressemblance s'applique aux états affectifs.

1° Il y a la forme fruste, incomplète, désignée quelquefois sous le nom d' « association des sensations analogues ». Elle consiste en ce que les sensations douées d'un ton affectif semblable s'associent facilement. Rien de plus différent par nature que nos sensations externes et les qualités qu'elles nous font connaître. Les données de la vue et de l'ouïe ne se ressemblent aucunement, en tant que connaissance du monde extérieur; cependant nous parlons de voix sombres, de voix claires, de couleurs criardes, de musique colorée. Nous associons la vue aux sensations thermiques : couleurs froides, couleurs chaudes. Le goût a son influence : reproches amers, critique aigre-douce. Enfin le toucher est peut-être la source la plus abondante des associations entre la représentation d'une sensation physique et un état émotionnel : touchant, dur, tendre, pesant, ferme, solide, âpre, pénétrant, poignant, piquant, etc. Les langues expriment ces liaisons qui s'établissent spontanément, sans réflexion, par une assimilation demi-consciente qui semble *sentie* plutôt que connue. L'association est affective puisqu'elle se fait en dépit de la différence foncière entre les perceptions et représentations. Mais est-ce une association vraie? Quoiqu'on l'admette couramment, une autre hypothèse est possible : nous y reviendrons plus loin.

partielles, ce qui le distingue du souvenir, qui est un semblable répété et reconnu comme tel.

2° A un degré plus haut, l'association par ressemblance s'affranchit davantage de l'influence des états intellectuels et l'élément émotionnel devient prédominant. C'est le cas signalé par Fouillée « où l'association des sentiments par similarité s'étend d'un groupe à un autre, notamment des sentiments sensoriels aux sentiments esthétiques et moraux ou inversement. La *douleur* de la haine est *amère*, la *joie* d'aimer est *douce*, la tristesse est *sombre*, le *souci* est *noir*, le *regret* est *cuisant*[1]. » Dans ces couples associés, le premier terme est un sentiment vague ou une émotion, le second terme seul est dérivé d'une impression sensorielle.

3° Enfin il y a l'association affective pure ou du moins un phénomène qui lui ressemble : un sentiment en évoque d'autres de la même nature ou analogues. La joie suscite la bienveillance, la sympathie, l'espérance; la tristesse engendre l'inquiétude, la misanthropie, le pessimisme; la peur, une humeur sombre; la tendresse éveille la pitié; la colère, le désir de la vengeance, etc., etc.

Toutefois une question délicate se pose : Est-ce une association vraie? Ne serait-il pas plus exact d'admettre une diffusion des sentiments — terme vague qui convient à un phénomène vague[2] — ou une transformation, événement plus précis qui semble le résultat d'une opération

1. Fouillée, *Psychologie des idées-forces*, t. I, p. 222 (Paris, F. Alcan). L'auteur soutient cette thèse, très probable pour beaucoup de cas, que l'association des idées présuppose celle des émotions qui présuppose celle des impulsions.

2. On en trouvera une bonne description dans Rauh, *De la méth. dans la psychologie des sentiments*, p. 82 (Paris, F. Alcan).

logique inconsciente (voir ci-après, chap. III, § 2)? Dans cette hypothèse le passage d'un état affectif à un autre se ferait non par association, mais par une variation d'intensité croissante ou décroissante, ou bien par une modification du contenu, des éléments intellectuels du sentiment : ainsi ceux qui sont inclus dans la colère (assez faibles d'ailleurs) ne sont pas identiques à ceux qui constituent le désir de la vengeance.

On a critiqué à bon droit la tendance trop fréquente à traiter les idées comme des choses fixes, stables, restant les mêmes, qu'elles soient isolées ou enchaînées en séries comme feraient des pierres précieuses tour à tour éparses et assorties en collier. On oublie les modifications réciproques qui résultent de leur coexistence dans la conscience, qui naissent de leurs rapports. Cet élément de relativité, ce *tertium quid*, nullement négligeable pour les états intellectuels, importe beaucoup plus encore pour les sentiments qui sont sans contours nets, sans limites circonscrites. Le passage de l'un à l'autre se fait par nuances ou dissolution progressive plutôt que par liaison entre des termes. Il faut reconnaître qu'à mesure qu'on se rapproche de l'affectivité pure, il devient plus difficile de constater les caractères fermes, indiscutables d'une association.

III

L'association par contiguïté, loi simple, élémentaire, expression directe d'un mécanisme psycho-physiologique, est-elle applicable aux états affectifs?

S'il s'agit d'une liaison entre un état intellectuel et une émotion, l'affirmation n'est pas douteuse. La vue ou la simple représentation d'un lieu peut réveiller les joies ou les chagrins qu'on y a ressentis. Rien de plus fréquent qu'un pareil événement; les romanciers et les poètes l'ont maintes fois décrit.

Mais s'il s'agit d'une association *directe* entre deux états affectifs, la question devient plus compliquée. Sans doute, voici des faits qu'on peut alléguer : le chien qui savoure un morceau de viande, mais s'abstient par peur du fouet; l'enfant qui convoite le fruit défendu, mais redoute la punition déjà subie; le mari qui en rêvant aux plaisirs de l'adultère se représente l'entrée de sa femme et la scène inévitable; le voyageur qui chemine joyeux sur une route déserte et pense brusquement à une agression possible. Les cas de cette espèce semblent réductibles à la loi de contiguïté et on ne peut soutenir que l'association se fait directement et seulement entre une représentation et une autre, entre deux états intellectuels tout secs; le sentiment joint aux deux termes fait partie intégrante du changement brusque. La différence c'est que la contiguïté intellectuelle (comme celle d'une série de mots qu'on récite par cœur) est simple et aurait pour formules A — B — C, tandis que la forme affective est plus complexe : $AS — BS^1 — CS^2$; en désignant par S, S^1, S^2, l'émotion concomitante.

Mais une observation bien plus importante est celle-ci : les cas énumérés, auxquels on en pourrait ajouter une foule

d'autres, ont presque tous ce caractère que la liaison se fait par opposition, antagonisme, contraste. Cette liaison entre des contraires mérite un examen à double titre : parce qu'on n'est pas d'accord sur sa nature; parce que si on l'accepte comme une forme d'association, il faut avec certains auteurs (Fouillée, Höffding, Sully) lui assigner le premier rang dans la vie affective où elle est plus fréquente que partout ailleurs.

Le *contraste* n'est pas une loi primaire d'association : ce point est admis à l'unanimité. Il faut donc le réduire à l'une des deux autres. A laquelle? Ici les psychologues contemporains sont divisés. Les uns le ramènent à la ressemblance (James, Wundt, etc.). Les autres à la contiguïté (Bain, Sully). Enfin, on peut prendre un parti plus radical : se demander s'il existe réellement une association par contraste et la nier[1]. Évidemment, il ne s'agit pas de rechercher si la suggestion se fait de contraire à contraire — ce que l'expérience démontre surabondamment, — mais si cette relation d'antagonisme est réductible au mécanisme de l'association ou s'il exige une autre explication. Puisque la question est ouverte et importante pour notre sujet, qu'il me soit permis de la traiter à mon point de vue.

J'établis d'abord deux classes distinctes qu'un amour

1. C'est l'opinion soutenue par Claparède dans son récent livre sur *L'association des Idées*; Paris, 1903, p. 63, 71. On y trouvera aussi une bonne critique des essais de réduction à la ressemblance ou à la contiguïté.

excessif de l'unité a fait confondre à tort : les contrastes intellectuels, dans l'ordre de la connaissance; les contrastes affectifs, dans l'ordre du sentiment. Ils ne sont pas réductibles aux mêmes causes ni, par suite, aux mêmes explications.

1° *Contraste intellectuel.* — Je crois qu'il faut en chercher l'origine dans une opération primitive de l'esprit, la discrimination ou différenciation, la faculté de percevoir deux états de conscience comme différents. Elle correspond à la fonction contraire d'assimilation et d'après certains auteurs serait chronologiquement antérieure, marquant le premier éveil de la connaissance. Je néglige cette discussion qui est étrangère et inutile à notre sujet.

Le premier moment de la différenciation est spontané, grossier et n'établit que des différences absolues (ex. : le cerveau débile d'un nouveau-né qui distingue un contact d'un son). Il se réduit à la conscience de deux états hétérogènes, entre lesquels il n'y a aucune commune mesure, aucune relation, sauf le rapport très général et très vague de coexistence ou de succession dans le temps.

Le second moment suppose un acte de comparaison d'un degré quelconque : c'est la différenciation comparative. Il implique entre les deux états une commune mesure, c'est-à-dire au fond une communauté de nature[1], qui le plus souvent n'est pas reconnue explicitement, mais agit comme substratum inconscient de la comparaison.

1. Un mariage, dit Wundt, peut faire penser à un enterrement (union et séparation des conjoints), mais non à un mal de dents.

Ainsi se forment des couples contrastants, tels que : grand-petit, lourd-léger, blanc-noir, haut-bas, dessus-dessous, épais-mince, fort-faible, jeune-vieux, riche-pauvre, vrai-faux, vie-mort, etc. On a allégué que « l'on peut sans peine retrouver l'origine de cet accouplement dans l'habitude, dans l'éducation ; que quand nous étions enfants on nous a toujours présenté simultanément les mots et les choses contradictoires et que cette opposition perpétuelle a créé entre les choses opposées des rapports de contiguïté ». Cette remarque est incontestable, mais à elle seule elle n'explique rien. Elle constate une habitude contractée; elle reste muette sur son origine.

Dans l'hypothèse que je propose, la pensée par contraste résulterait donc des deux actes distincts : l'un créateur, la différenciation ou discrimination ; l'autre consolidateur, la soudure de deux termes, dérivée d'un rapport *direct* entre eux, affermie par répétition et qui ressemble ainsi à une association par contiguïté. Dès lors une conciliation partielle serait possible entre les deux thèses adverses, celle qui réduit à la ressemblance et celle qui préfère la contiguïté ; mais à la condition de les additionner et sous réserve de l'acte primitif de différenciation.

2° Le *contraste affectif* est d'une autre nature et plus simple. Il faut chercher son origine non dans les opérations intellectuelles, mais plus bas, dans les variations physiologiques de l'organisme. « C'est le propre de la vie affective de se mouvoir au sein des contraires : elle est

déterminée d'un bout à l'autre par l'important contraste du plaisir et de la douleur et nous trouvons ici des effets de contraste bien plus forts que dans le domaine des sensations. A une forte tension succède ordinairement une période de relâchement et même une tendance à diriger notre intérêt en un sens opposé, tout comme l'œil fatigué d'une couleur recherche la couleur contraire. » (Höffding, *Psychologie.*) La genèse des contrastes affectifs est due à des processus totalement distincts du mécanisme de l'association, parce que leur source est dans les actions et réactions vitales. On peut se représenter cette genèse comme il suit. A l'origine une disposition générale résultant de la nutrition, de la circulation, de la digestion, de la fatigue, bref de l'état de tout l'organisme qui se traduit par l'activité ou l'inertie, l'excitation ou la dépression, suivant des oscillations de durée variable et un caractère rythmique, régulier ou irrégulier, qui est une loi de la vie. En sus de cette disposition générale, il y a nos besoins, appétits, tendances, désirs ou aversions dont un, pour une cause quelconque, domine momentanément, puis est remplacé par un autre. Ces tendances peuvent être convergentes (conservation de l'individu), ou coexistantes sans interférences entre elles, ou contrastantes.

Dispositions ou tendances sont la cause immédiate du groupement stable ou instable des images ou concepts. Elles déterminent une systématisation partielle, une représentation à base affective. Ainsi nous sont donnés, dans

l'expérience, des contrastes de sentiments comme ceux qui suivent : celui qui mène une vie agitée aspirant au repos ou inversement, l'optimisme succédant par éclairs au pessimisme d'un mélancolique, l'amour et la haine alternant dans la jalousie ; la maladie, la ruine, la misère, le regret permanent d'un être aimé évoquant pour quelques courts instants la joie autrefois goûtée des états contraires. On a noté depuis longtemps que l'activité spontanée, automatique de l'esprit produit dans les rêves une interversion des dispositions et tendances habituelles : l'homme sobre savoure en songe d'abondantes libations, la prostituée a des visions angéliques, etc. (Gratiolet, Griesinger, Lombroso). Plus récemment Sante de Santis, dans un travail spécial (*I Sogni*, Torino, 1899, p. 278 et suiv.) a relevé un certain nombre de cas où les émotions de la veille se reproduisent pendant le sommeil, mais sous une forme contraire ; il les appelle « songes par contraste émotif ».

Mais aucun de ces passages du contraire au contraire n'est une association. Ils sont l'effet de l'énergie de notre système nerveux qui est limitée. Si une action durable l'épuise en une direction, l'organisme exige du repos ou une excitation différente. Dans la vie affective, il n'existe en fait et positivement que des états qui réciproquement s'entravent, s'excluent, se détruisent. Tant qu'on n'en sort pas, les phénomènes sont différents, dissemblables ; ils ne sont posés comme contraires que par le sujet qui connaît et *pense* ; c'est-à-dire par un acte intellectuel.

L'idée de contraire, de contradiction et par conséquent de contraste est une catégorie de notre entendement, une forme de notre pensée que nous imposons aux choses pour les ordonner et les rendre intelligibles. Cette notion est étrangère à l'affectivité pure : d'où résulte pour la logique des sentiments une conséquence qui sera indiquée plus loin (chap. II, 3). Même pour le plaisir et la douleur qui sont toujours présentés comme absolument antithétiques, une hypothèse très soutenable pourrait les réduire à deux moments d'un processus fondamental unique[1].

IV

Si on essaie de rassembler les résultats un peu confus de notre enquête, voici ce qu'on peut en conclure :

1° L'association entre des états affectifs purs est impossible ;

2° La succession par contraste est très fréquente dans la vie des sentiments ; mais le contraste affectif, malgré les apparences, est d'une tout autre nature que l'association proprement dite ;

3° L'association par contiguïté paraît assignable à quelques cas ; encore n'est-il pas sûr que, le plus souvent, elle ne se réduit pas à une succession par contraste ;

4° Quant à l'association par ressemblance, elle soulève

1. Voir *Psychologie des Sentiments*, I, chap. III. Remarquons le caractère très subjectif de l' « association » par contraste. Elle ne se rencontre que dans la vie courante et la littérature, sous la forme de l'antithèse qui renforce les sentiments opposés, en concentrant sur eux l'attention.

le problème indiqué plus haut : est-ce une association ou un jugement? — La question est obscure et ne peut être traitée que par la psychologie. Pour la logique pure, le jugement n'existe que sous sa forme adulte, comme une fonction pourvue de tous ses organes — sujet, attribut, rapport — et se traduisant par des mots. Telle est du moins la conception schématique qui a prévalu pendant des siècles et qui subsiste encore dans les traités contemporains, sauf quelques exceptions. Pour la psychologie, le jugement est une fonction à évolution complète dont on peut suivre les étapes depuis sa forme embryonnaire jusqu'au terme final où il se confond avec le raisonnement, parce qu'il apparaît comme la *conclusion* d'une opération inconsciente dont le résultat seul est connu.

Höffding (*loc. cit.*, 1er article) a montré en détail que la forme réelle du raisonnement diffère souvent de la forme logique qui diffère elle-même de la forme grammaticale. A consulter aussi sur les rapports du jugement avec la perception (intuition) et l'association des idées.

Dans son intéressante monographie, *Die Urtheilsfunktion*, (Wien, 1895), Jerusalem a donné quelques indications sur les stades progressifs de l'évolution du jugement.

D'abord les formes primitives : le « jugement sensoriel » (*Sinnesurtheil*) ou perceptif (Morgan), inclus dans une perception, issu de l'observation directe, telle que l'affirmation qu'une maison brûle; — les jugements dits impersonnels, sans sujet, tels que « il pleut, il neige, il paraît », etc. Quelques auteurs les considèrent comme un reste de l'époque lointaine où les différentes classes de mots (parties du discours) n'étaient pas encore différenciés; — les jugements exprimés par un seul mot : bravo, mal, courage! etc., qui sont des survivances du temps où la proposition, sous sa forme analytique, n'était pas encore constituée.

La forme définitive est atteinte lorsque le développement du langage fait passer de la période des racines à la division en sujet et en prédicat. Alors la formation des idées générales concrètes devient possible par affirmation de ressemblances et de différences.

Enfin beaucoup de jugements sont plus qu'une simple affirmation. Ils renferment un germe d'inférence et sont comme la conclusion d'un raisonnement ou d'une opération compliquée qui lui ressemble. (Les jugements qualifiés d'intuitifs sont ceux où cet élément d'inférence est à son *minimum*.) Soit un fait aussi simple que celui-ci : Un enfant a été brûlé par un aliment qui fume ; il se défie de la fumée. Il y a là plus qu'une constatation ou une association par contiguïté qui serait la perception actuelle évoquant la douleur passée et rien en sus. Il y a l'attente, la conjecture, la croyance et même l'affirmation d'une douleur future, c'est-à-dire une anticipation de l'expérience, une induction rudimentaire.

Psychologiquement et en dehors du formalisme explicite des logiciens, la transition est donc insensible du jugement au raisonnement. (Pour plus de détails, consulter J. Sully, *The human Mind*, t. I, p. 457 et suiv.)

Cette forme embryonnaire se rencontre dans plusieurs cas, notamment dans les perceptions : je les néglige pour éviter toute confusion. Il s'agit uniquement d'être fixé sur la nature de la liaison établie entre une sensation et un sentiment (accueil froid, chaude amitié) ou deux sentiments (exemples donnés plus haut). Or, l'alternative — association, jugement — paraît bien plutôt tranchée en faveur du jugement qui seul est une explication complète. Sans doute, c'est un jugement très primitif, l'affirmation d'une vague ressemblance. Mais pour la psychologie, affirmer par un acte ou par des mots, tel est le caractère essentiel et permanent du jugement à travers ses transformations du simple au complexe. Ceux qui réduisent le

jugement et le raisonnement à l'association ne voient que les termes, non leurs *rapports*. Or il ne suffit pas de percevoir des termes associés par contiguïté ou ressemblance, il faut comprendre la relation qui les unit. Associer et juger sont deux opérations distinctes, quoique, à la limite, il soit quelquefois difficile de les distinguer. L'association est la condition du jugement : celui-ci n'apparaît que lorsque l'attention se fixe moins sur les termes que sur leurs relations. On a fait aussi remarquer que l'association n'est jamais achevée en elle-même, que de nouveaux membres peuvent s'y joindre sans cesse ; tandis que dans le jugement un processus est détaché de sa connexion avec le reste des idées ; il est isolé, pour ainsi dire achevé dans la conscience. — Juger, dit Jerusalem (*ouv. cité*), c'est moins analyser ou unir que poser un objet qui existe par lui-même et d'une manière indépendante. Le jugement est une représentation modifiée en ce sens que nous nous représentons un événement d'une autre manière après le jugement qu'avant. D'où vient cette modification ? de ce que tout jugement n'est pas seulement une représentation, « mais un fait, un acte de volonté ». Il doit toujours contenir quelque élément affectif (*Gefühl*) : c'est l'intérêt que nous sentons à accomplir la fonction de juger.

Sans chercher si l'auteur ne fait pas la part trop large au sentiment et aux tendances dans la constitution des jugements et s'il n'y en a pas qui sont *subis* par le sujet, imposés par la nature objective des phénomènes, un point

reste acquis : c'est qu'on ne peut attribuer à l'association seule une masse de faits qu'on porte couramment à son compte. Ainsi dans les ouvrages d'esthétique, on parle sans cesse des affinités entre les sensations lumineuses et les sensations auditives, de la gamme des couleurs et de la gamme des sons, la mélodie est comparée au dessin, etc. ; les critiques sont prodigues en comparaisons de ce genre et on les explique par l'association. Ce qui trompe, c'est que ces locutions, sans cesse répétées, fixées par l'habitude, semblent le produit d'une opération tout automatique. Il serait plus exact d'y voir un jugement, une affirmation à base inconsciente résultant non d'une comparaison réfléchie, mais d'un acte spontané de l'attention percevant des rapports de ressemblance. Toutefois, c'est un jugement d'une nature spéciale ; il est *affectif*, c'est-à-dire issu de notre organisation émotionnelle. C'est lui qui est l'élément principal de la logique des sentiments et il sera étudié comme tel dans le prochain chapitre.

Notre conclusion est donc surtout négative. Toutefois cette discussion a eu l'avantage de nous apprendre que ce n'est pas dans l'association qu'il faut chercher les conditions de la structure et de l'enchaînement des raisonnements affectifs.

CHAPITRE II

LES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE LA LOGIQUE DES SENTIMENTS

I

La vie affective — je comprends sous ce terme les instincts, tendances, désirs, aversions; les états plus complexes désignés sous le nom d'émotions, tels que la peur, la colère, etc.; les passions, c'est-à-dire des émotions stables et intenses — peut agir de trois manières principales :

Sous une forme physiologique qui la traduit directement, par les changements extérieurs et intérieurs du corps : c'est l'expression des émotions;

Comme facteur de ce complexus qu'on nomme une volition, où les états affectifs sont mêlés à des états intellectuels, perceptions ou représentations, et forment avec eux un tout dont ils sont l'élément actif, c'est-à-dire celui qui meut ou arrête;

Comme suscitant, groupant et enchaînant des séries

plus ou moins longues de représentations, simples ou complexes, concrètes ou abstraites. A mon avis, cette troisième forme résume, au moins pour la plus grande part, ce que la psychologie des facultés signalait sous la dénomination vague « d'influence de la sensibilité sur l'intelligence ».

Toutefois, cette influence qui est quelquefois une impérieuse maîtrise, se produit sous deux formes que beaucoup de psychologues contemporains ont trop souvent confondues.

L'une, inférieure, est la simple association d'idées à base affective, évoquée et maintenue par une tendance, une émotion ou une passion : nous venons d'en parler.

L'autre, supérieure, suppose l'association, mais la dépasse. La disposition affective ne laisse plus la liaison des états de conscience se produire librement et comme au hasard; elle pratique un choix, elle vise un *but* conscient ou inconscient, néglige ou supprime tout ce qui l'en détourne : c'est le *raisonnement affectif ou émotionnel*, qui fera l'objet de cette étude.

Plusieurs auteurs ont parlé de la « Logique des sentiments » (A. Comte, Stuart Mill et quelques contemporains), mais je n'en connais aucun qui ait tenté de traiter, même sommairement, cette obscure question. J'avoue que je ne l'aborde pas sans défiance et que je ne présente ce travail que comme une ébauche et un essai.

Tout d'abord, affirmer une logique extra-rationnelle n'est-ce pas un paradoxe qui doit révolter les logiciens?

La nature affective de l'homme n'est-elle pas la cause la plus fréquente de l'illogisme? Évidemment, ces deux formes que nous opposerons sans cesse l'une à l'autre — logique affective, logique rationnelle — doivent être très différentes. Pour les réunir légitimement sous une dénomination commune, il faut donc qu'elles aient un fond commun : c'est le *raisonnement*, c'est-à-dire la matière propre de toute logique. Son mécanisme varie beaucoup de l'une à l'autre, comme nous le verrons dans la suite de ce chapitre; mais dans les deux cas, il conserve sa marque propre, la seule qui importe au psychologue, c'est d'être une opération médiate qui a pour terme une conclusion.

Il est inutile de transcrire ici les nombreuses définitions du raisonnement qu'on trouve dans les traités de logique : beaucoup ont une forme purement intellectualiste, par suite non adaptée à notre but. De toutes ces variantes, il se dégage un caractère général : c'est que le raisonnement est une anticipation, un essai, une conjecture, une marche du connu à l'inconnu. Si cette formule paraît incomplète ou trop vague, on peut adopter la définition de Boole qui est précise : « Le raisonnement est l'élimination du moyen terme dans un système qui a trois termes ». On verra dans la suite que cette formule est rigoureusement applicable au raisonnement affectif.

Une longue civilisation a habitué les esprits même peu instruits, encore plus ceux qui ont été formés par la dis-

cipline scientifique, à admettre sans réflexion que la logique rationnelle, objective, exacte, s'est produite spontanément, naturellement, et que les logiciens n'ont eu qu'à en extraire leurs règles. Nous avons au contraire, théoriquement et en fait, d'excellentes raisons pour admettre que la logique rationnelle pure est le résultat acquis d'une lente différenciation. Quelque opinion qu'on adopte sur l'origine et l'évolution de l'humanité, il est certain qu'à un moment quelconque la faculté d'inférer s'est manifestée en elle; mais sous une forme composite et hétérogène. Suscitée et maintenue par des besoins vitaux et des désirs, elle a été d'abord exclusivement *pratique*, nullement spéculative, et ses premières démarches ont dû être incohérentes et mal assurées[1].

Il convient d'insister sur ce moment primitif où les deux formes de logique, affective, rationnelle, sont si étroitement emmêlées et confondues qu'une séparation possible entre elles n'est pas même soupçonnée : on y voit en raccourci les ressemblances et les différences de ces deux logiques.

1. « Comment la logique s'est-elle formée dans la tête de l'homme? Certainement par l'illogisme dont le domaine à l'origine a dû être immense. Une quantité innombrable d'êtres qui déduisaient autrement que nous déduisons maintenant a dû disparaître. Cela semble de plus en plus vrai. Celui qui, par exemple, ne parvenait pas à découvrir assez souvent les similitudes pour ce qui est de la nourriture, ou pour ce qui en est des animaux ses ennemis; celui donc qui établissait trop lentement des catégories ou était trop circonspect dans ses subsomptions, diminuait ses chances de durée plus que celui qui, pour les choses semblables, concluait immédiatement à l'égalité. Pourtant, c'est un penchant prédominant à traiter, dès l'abord, les choses semblables, comme si elles étaient égales — penchant illogique en somme, car en soi il n'y a rien d'égal — qui a le premier créé toute base de la logique. » Nietzsche, *Le gai savoir*, liv. III, § 111.

On a beaucoup écrit et conjecturé sur la constitution mentale de l'homme primitif. Ni les théories généralement admises ni les critiques et doutes qu'elles ont suscités n'importent à notre sujet : car, en dehors de cette reconstitution hypothétique de l'homme appartenant à la préhistoire, nous avons les sauvages actuels qui, à tort ou à raison, sont considérés comme équivalents. Sur ceux-ci on a des renseignements nombreux, variés, positifs. Ce qui en ressort, c'est le niveau très inférieur de leurs facultés logiques : inaptitude à l'abstraction, difficulté extrême à enchaîner les idées suivant des rapports objectifs, etc. Mais le sauvage est capable de raisonnement pratique, construit à l'aide de perceptions et d'images, *moyens termes* qui le conduisent au résultat désiré, c'est-à-dire à une *conclusion*. C'est la forme inférieure du raisonnement imaginatif que nous étudierons plus tard en détail et qui s'incarne en une création d'ordre matériel ou spirituel. Ces essais d'inférence ont leurs racines dans les nécessités vitales. Elles répondent aux questions que le sauvage se pose en face des agents naturels et surnaturels. Son raisonnement, comme tout autre, consiste à trouver des intermédiaires qui le conduisent au terme final. Pour s'en convaincre, que le lecteur se rappelle sommairement les procédés que l'homme primitif a combinés en vue de ses besoins : pour sa nourriture (chasse, pêche), pour se protéger contre les intempéries, (vêtements, habitations), pour l'attaque et la défense contre les animaux et ses semblables (les armes qui

deviendront plus tard des outils), sa conclusion sur l'existence d'un « double » résultant de ses conjectures sur les rêves, l'évanouissement, les maladies, etc.; ses inductions sur les rites à observer, sur les actes propitiatoires envers les êtres surnaturels, surtout méchants. Dans tous ces cas — et l'énumération est loin d'être complète — il imagine, il invente, mais non librement : le travail imaginatif n'est pas une pure fantaisie, il est conditionné par le but. La série des perceptions et des images qui composent la construction de son arc, de son filet d'écorce ou de ses rites, sont pour l'homme non civilisé les moyens termes de ce raisonnement concret, en actes, dont le dernier terme est le succès ou l'échec.

Maintenant, remarquons l'inévitable conséquence de ces raisonnements concrets sans cesse répétés. C'est qu'il s'est établi à la longue une distinction très importante entre deux catégories de cas :

Ceux où la conjecture, l'attente, le raisonnement sont toujours ou le plus souvent justifiés par l'expérience;

Ceux où le résultat contraire survient toujours, ou le plus souvent.

Il s'établit ainsi une distinction entre les cas certains et les cas incertains. Durant cette période de l'évolution logique, l'expérience est le seul moyen de contrôle, le critérium. Grâce à elle une différenciation se dessine : le raisonnement objectif, conforme à la nature des choses, probant, rationnel, tend à former un petit domaine dans

le champ illimité du raisonnement subjectif, à conclusions simplement probables.

Cette ségrégation est le premier essai — naturel et spontané — d'une constitution de la logique pure qui a progressé, *pari passu*, avec les progrès de la technique. Il serait facile d'en donner les preuves en s'appuyant sur les documents historiques. La technique est mère de la logique rationnelle : l'invention des instruments, des outils, de la fonte des métaux, de la navigation, de l'astronomie, de l'arpentage, etc., en raison des nécessités pratiques qui la régissent, a habitué l'esprit humain à la discipline dans le raisonnement. Cependant n'oublions pas que cela ne s'est pas produit d'emblée et que l'inférence rationnelle n'a pas surgi d'un seul coup, pure de tout alliage affectif. Pour atteindre son but, que ce soit un piège à gibier, une tactique pour vaincre son ennemi, une guérison ou une des nombreuses fantaisies que nous ignorons, l'homme primitif a dû inventer les moyens termes. Parmi ces moyens obtenus par intuition, essais, hasard, les uns étaient efficaces, d'autres nuisibles, d'autres indifférents, et si l'expérience a mis en évidence ceux qui sont adaptés au but et ceux qui en éloignent, elle est restée muette snr le troisième groupe. Il est certain que les raisonnements primitifs qui ont réussi en raison de leur *rationalité*, c'est-à-dire de leur adaptation à la nature des choses, n'étaient pas purement rationnels, mais mêlés à des éléments émotionnels et imaginatifs qui étaient estimés d'égale valeur : tout cela formait bloc. On

sait combien la technique primitive est empreinte d'un caractère hiératique. Des opérations aussi profanes pour nous que la fabrication d'un instrument ou l'édification d'une hutte, exigent pour le non-civilisé une intervention surnaturelle, des prières, des sacrifices, des incantations, des rites variés, des formules magiques. D'après sa manière de raisonner, ce sont des intermédiaires indispensables pour arriver au but. C'est la part de la logique des sentiments, et l'autre reste encore à demi enveloppée dans cette gangue. Ce n'est que par suite d'une longue culture que l'indifférence, la futilité de ces moyens apparaît clairement et que l'émancipation de la logique rationnelle est complète. Encore ne faudrait-il pas beaucoup d'effort pour découvrir, même de nos jours, dans des opérations analogues, des vestiges de la logique émotionnelle.

Ayant indiqué le moment de la séparation des deux logiques et les causes de ce divorce, nous n'avons rien de plus à dire de la logique rationnelle et de ses progrès. Rappelons seulement que très tôt elle s'est montrée jalouse de rigueur et de pureté : on en trouve un excellent exemple dans la méthode précise des géomètres grecs, dans l'apriorisme affecté de leur science qui semble étrangère à l'expérience dans son origine, sans rapport avec elle dans son développement.

Lorsque le raisonnement, cet instrument naturel d'exploration, a été affermi et affiné par l'exercice, l'habitude et une application persévérante à des matières très

diverses; bref, après beaucoup de résultats atteints par les procédés rationnels, les logiciens sont venus qui ont analysé, débrouillé les inférences correctes et ont composé, après réflexion, des traités à prétentions régulatrices. Quoique la logique rationnelle soit totalement exclue de notre étude, il est instructif de rappeler l'ordre qu'elle a suivi dans son développement naturel. Elle n'a admis d'abord que les formes les plus abstraites et les plus rigoureuses du raisonnement (Aristote). Le culte de la logique formelle, comme type de la perfection, a été la règle dans l'antiquité et au moyen âge. L'induction a été surtout l'œuvre des modernes. Actuellement l'invasion de la psychologie dans les ouvrages de logique, « le psychologisme », comme l'appellent les purs logiciens qui protestent[1], est un pas de plus vers la réalité et la vie. On a pu dire avec raison « que si la logique moderne a ajouté quelque chose à l'ancienne, c'est en refusant de traiter la validité de la pensée comme une chose qu'on peut étudier et formuler en dehors des faits actuels de l'expérience », que sa tendance est de placer le critérium de validité dans les limites de la pratique. Le type de la vérité est ce qui peut être vérifié par l'expérience; l'erreur, ce qui échoue dans l'action.

Tout ce qui précède peut se résumer ainsi : marche continue de l'abstrait au concret, du formel au réel, du

1. Voir notamment Palagyi, *Der Streit der Psychologisten und Formalisten in der modernen Logik*, Leipzig, 1901; Husserl, *Logische Untersuchungen*, Halle, 1900.

nécessaire au contingent. Dès lors, n'est-il pas naturel de descendre encore plus bas en suivant cette pente : dans le monde chaotique, informe, dédaigné, de la logique des sentiments, et se demander ce qu'elle est?

Probablement quelques-uns diront : Votre logique des sentiments est depuis longtemps connue et étudiée. Elle forme un chapitre de toute logique sous le titre de faux raisonnements, sophismes, paralogismes. Cette conception du sujet qui ne pourra être discutée utilement que plus tard, est inexacte et partielle. Il y a des sophismes qui n'ont rien d'affectif et des raisonnements affectifs qui ne sont pas des sophismes. La logique des sentiments et la sophistique ne sont pas superposables, sauf en quelques points. La différence de point de vue et de procédés entre le raisonnement rationnel et le raisonnement affectif exclut toute identification des deux cas : sans quoi, il y aurait non deux logiques, mais une seule.

L'inférence affranchie des procédés rationnels est forcément suspecte. Pourquoi donc cette forme de raisonnement inférieure, aléatoire, le plus souvent trompeuse, persiste-t-elle sans se laisser supplanter? Parce que la logique rationnelle ne peut s'étendre au domaine entier de la connaissance et de l'action. Or, l'homme a un besoin vital, irrésistible de connaître certaines choses que la raison ne peut atteindre, d'agir sur certaines personnes ou choses, et que la logique objective ne lui en fournit pas les moyens. En un mot la logique des sentiments sert à l'homme dans tous les cas où il a un intérêt théorique

ou pratique (au fond toujours pratique) à poser ou à justifier une conclusion et où il ne peut pas ou ne veut pas employer les procédés rationnels.

Après ce long préambule, abordons l'étude des éléments constitutifs de la logique affective : les termes, les rapports.

II

Les termes.

Un des caractères essentiels du raisonnement affectif, c'est qu'il se compose exclusivement ou principalement de concepts et de jugements à coefficient émotionnel, variable en degrés. Nous disons concepts et jugements, ce qui est au fond un pléonasme; car le concept, comme on le verra ci-après, n'est qu'un résultat de jugements, une condensation, un abréviatif. On peut donc dire qu'il se compose de jugements affectifs.

Le raisonnement intellectuel est autre. Les matériaux qu'il emploie sont de nature diverse, mais doivent être purs de tout élément émotionnel : ce sont, en laissant de côté pour le moment la question des rapports : 1° de simples signes ou symboles, comme dans les mathématiques, la syllogistique, les notations chimiques, etc. ; 2° les abstraits supérieurs qui sont des mots, accompagnés quelquefois d'une représentation vague, comme les concepts les plus généraux de la physique, de l'économie politique, etc. ; 3° les abstraits moyens qui sont des repré-

sentations plus ou moins schématiques : ainsi l'image vague d'un homme comme substitut de tous les hommes ; 4° des états de conscience concrets, des perceptions ; par exemple, quand de l'acte d'une personne nous jugeons son caractère ou inversement. — A la vérité, quelques psychologues ont soutenu qu'aucun état intellectuel quel qu'il soit n'est complètement dénué d'un accompagnement affectif. Inutile de discuter cette assertion théorique dont l'examen serait trop long. Même en l'admettant, cet élément émotionnel serait si faible pour les formes les plus hautes de l'abstraction qu'on pourrait, dans la *pratique*, le négliger sans aucun risque d'erreur.

Au contraire, dans les concepts ou jugements que nous appelons affectifs, la représentation est un élément secondaire dont le seul rôle est de servir de *substratum* à l'état de conscience, de le fixer, de donner à la fluidité du sentiment une forme concrète, et, pour ainsi dire, de le coaguler. Dans ce composé binaire, dans ce couple représentatif-affectif, quoique ce dernier élément soit le principal par définition, l'expérience montre que sa prédominance peut varier de la simple tendance qui sollicite à peine la conclusion à l'entraînement aveugle qui l'impose. D'où ce résultat anticipé dont nous aurons la preuve : entre la logique des sentiments et la logique de la raison, il n'y a pas de séparation naturelle. Certains cas sont également assignables à l'une ou à l'autre. Si l'on opte, c'est arbitrairement, n'ayant aucun instrument de mesure pour peser et comparer les deux éléments coopérants.

Ainsi donc un rôle analogue à celui des idées générales ou abstraites dans la logique rationnelle est dévolu dans la logique émotionnelle à ces états de conscience particuliers que nous venons de mettre à part et de fixer grossièrement. Je les désignerai désormais sous les noms de *concepts-valeur* ou *jugements de valeur* ou simplement *valeurs*.

La notion de valeur a pénétré lentement et tardivement dans les sciences philosophiques. C'est de nos jours seulement qu'elle est devenue d'un emploi courant dans divers pays, mais en France jusqu'ici moins qu'ailleurs. Ce terme a pourtant l'avantage de fixer par une dénomination consacrée et définie une catégorie spéciale de concepts qui seule permet de comprendre et de traiter clairement la logique émotionnelle.

D'abord quelques mots sur sa courte histoire[1]. En Allemagne, on a prétendu la faire commencer avec Kant, d'après quelques passages d'une interprétation douteuse. Il eût été plus juste de citer Lotze dont la maxime favorite est que « là où deux hypothèses sont également possibles, l'une, qui s'accorde à nos besoins moraux, l'autre, qui les contredit, il faut toujours choisir la première », principe qui met en relief la notion de valeur. En réalité, cette notion est d'origine économique. C'est dans l'ouvrage classique d'A. Smith sur *La Richesse des nations* qu'il convient d'en chercher la source : la valeur est

1. Pour les détails de cette histoire voir Segond, *Revue philosophique*, 1902, septembre, t. LIV, p. 262 et suiv.

ramenée à l'utilité, et l'utilité à la satisfaction des besoins et des désirs de l'homme; le principe de la valeur est donc pour lui nettement psychologique, et cette conception subjective longtemps négligée par les économistes a repris faveur dans ces derniers temps. Taine et Guyau lui ont fait une place dans leurs études esthétiques ; mais le grand propagateur du mot et de la chose est Nietzsche, soit qu'il veuille établir une « table des valeurs », ou rétablir « l'équation aristocratique des valeurs », ou stigmatiser « les valeurs de décadence », ou bien refaire en sens inverse le travail des moralistes et des prêtres, en opérant une transmutation de toutes les valeurs (*Umwerthung aller Werthe*), ou célébrer « les forts qui créent des valeurs ». Tandis que l'auteur de *Zarathoustra* jetait avec éclat ses idées dans le grand public, d'autres travaux d'allure plus scientifique se poursuivaient en Allemagne, surtout en Autriche, avec Ehrenfels, Kreibig, Meinong, Eisler, Cohn, etc. ; en Amérique avec Urban : en France, je ne vois à citer que Tarde et ses théories sur le rôle capital de la croyance et du désir[1].

Outre ces études spéciales, il faut mentionner les tra-

1. J'indique le titre des principaux ouvrages utiles à consulter sur cette question : Ehrenfels, *System der Werththeorie*, 2 vol., 1897-1898, Leipzig, Reisland; Meinong, *Psychologisch-ethische Untersuchungen zur Wert-Theorie*, 1894; Graz; Kreibig, *Psychologische Grundlegung eines Systems der Wert-Theorie*, Wien, 1892; Eisler, *Studien zur Wert-Theorie*, Leipzig, 1902; Cohn, *Beiträge zur Lehre von Wertungen*, ap. *Zeit. f. Philos.*, Bd. 110, p. 120; Witasek, ap. *Archiv f. system. Philosophie*, Bd. 8, Heft 2, 1902; Urban, *Psychological Review* (mai et juillet 1901), et article VALUE dans le *Dictionary* de Baldwin; Tarde, *Logique sociale* et *Psychologie économique*, etc.

Non

vaux des logiciens contemporains sur la nature du jugement. En lisant les anciennes logiques, on pourrait croire que le jugement est toujours un acte absolument intellectuel, l'affirmation ou la négation d'un être qui est pure *pensée*. Cette conception schématique ne convient pas à la totalité ni même à la majorité des cas, et c'est un service que la psychologie, fondée sur l'observation et l'expérience, a rendu à la logique, de la transformer sur ce point, en montrant que le jugement nous conduit au cœur de l'individualité, qu'il est, comme la volonté, une prise de possession par la personnalité active, que souvent il la révèle. Suivant la remarque de W. Stern[1], la dynamique du jugement dépend si peu de son objet que des recherches sur des phénomènes très élémentaires (clarté, son, toucher, etc.), peuvent éclairer les processus compliqués de la vie courante. Fréquemment, le jugement implique des qualités qui ne sont pas d'ordre intellectuel, mais qui tiennent à notre nature affective ou active, telles que la décision ou l'indécision, la suggestibilité ou son contraire, etc.

Cette conclusion est, en d'autres termes, celle des logiciens contemporains qui ont répudié l'étude *in abstracto* et purement formelle du jugement. Ils distinguent d'une part les jugements de fait, de constatation, de description qu'ils nomment quelquefois « existentiels » ; d'autre part, les jugements d'appréciation, d'importance, de signification des choses, où suivant l'expression de Lotze, « l'élé-

1. *Psychologie der individuellen Differenzen*, chap. x.

ment déterminant est plutôt dans la convenance émotionnelle que dans la consistance logique » : ce sont les jugements de valeur. Ces deux catégories sont irréductibles l'une à l'autre.

Ce bref exposé historique nous prépare à faire plus ample connaissance avec les valeurs en étudiant : 1° leur nature ; 2° leur domaine.

I. — La nature propre de ces jugements ou concepts apparaît déjà en gros. Le concept ou jugement de valeur contient deux éléments :

L'un représentatif, constant, invariable : par là il ressemble aux concepts purement intellectuels ;

L'autre émotionnel, variable, instable, à caractère dynamique.

L'élément rationnel est objectif, d'origine cosmique. Il tire sa substance de la Nature comprise au sens des Anciens, il essaie de l'exprimer et de la fixer dans les concepts des mathématiques, de la mécanique, de l'astronomie, de la physique, de la chimie ; bien moins exactement dans les concepts biologiques, très approximativement dans l'ordre psychologique et social.

L'élément émotionnel, lui, est franchement subjectif, anthropomorphique et il imprime cette marque distinctive à toute la logique des sentiments.

A titre d'éclaircissement et de supplément, je transcris, d'après les auteurs précités, quelques définitions de la notion de valeur.

Celle de Kreibig (*loc. cit.*) est la plus explicite : « Par valeur en général, je désigne l'importance que le contenu d'une sensation ou d'une pensée a pour le sujet, grâce à un sentiment actuel ou à l'état de tendance, qui est combiné avec ce contenu, immédiatement ou par association » (*vermöge des mit ihm unmittelbar oder associativ verbundenen aktuellen oder dispositionnellen Gefühles*).

Witasek (*loc. cit.*) : « Il y a des sentiments pour lesquels il ne suffit pas que leur objet soit seulement représenté, dont les conditions psychiques ne sont pas remplies par une simple représentation, mais qui exigent davantage : ce sont les sentiments de valeur » (*Werthgefühle*). « La valeur est toujours en rapport intime avec le désir. » « En morale, l'essentiel est la valeur : là, toute valeur est sentiment et inversement tout sentiment est valeur. »

« La valeur n'a pas d'existence proprement objective ; elle est déterminée par le désir, lequel doit être rattaché au sentir : mais il est faux que le désir est nécessairement déterminé par le plaisir ou le déplaisir personnel » (Ehrenfels).

Pour Urban (*loc. cit.*) « La description et l'évaluation des valeurs émotionnelles est invariablement en raison de leurs rapports avec l'efficacité volontaire. Vues objectivement, elles apparaissent comme prédispositions causales à des jugements et à des actes. Vues intérieurement, ce sont des constantes dynamiques, c'est-à-dire que leur valeur est dans leur relation dynamique avec la volition. »

De ces formules auxquelles on pourrait en ajouter d'autres, trop souvent dépourvues de clarté, se dégage une conception presque identique : la seule différence, c'est que les uns inclinent dans le sens affectif pur ; les autres dans le sens dynamique (besoins, tendances, désirs), ce qui rapproche le jugement de valeur de la volition.

On peut aller plus loin. Puisque l'analyse des valeurs nous conduit aux manifestations les plus générales et les plus élémentaires de la vie psycho-organique, il est naturel de chercher son origine dans la *biologie*. C'est la thèse soutenue par Eisler. Pour lui, la notion de valeur est toute subjective, et l'objectiver « c'est commettre la faute de ceux qui objectivent la *force* : le concept de valeur est un simple auxiliaire de la description totale... L'explication vraie est celle qui ramène les valeurs aux fonctions génériques de l'activité vitale, c'est-à-dire au mode constant de réaction des éléments ultimes, aux processus élémentaires, qui finalement les déduit du principe de la conservation organique, entendu non au sens métaphysique, mais au sens empirique de l'oscillation autour d'un état d'équilibre parfait. » ... « L'intelligence n'est pas créatrice de valeurs, elle ne fait que reconnaître les valeurs existantes, lesquelles sont biologiques en leur fond. » Quoique Eisler s'intéresse surtout aux phénomènes esthétiques, il serait facile de généraliser son hypothèse explicative et de la concevoir comme il suit : instinct de la conservation, c'est-à-dire de l'équi-

libre vital, qui est la cause des réactions élémentaires, qui sont la cause des formes et degrés divers d'évaluation. Comme, d'une part, il y a une grande ressemblance dans l'organisation de tous les hommes, les cas extrêmes exclus, il en résulte une grande ressemblance entre les hommes dans leur détermination des valeurs, c'est-à-dire dans leurs réactions morales, sociales, esthétiques, religieuses, etc. Comme, d'autre part, il y a des différences d'organisation entre les individus, il en résulte des variations individuelles dans l'estimation des valeurs. — Avec cette hypothèse, on revient par une autre route à la conclusion que le développement historique de la faculté d'inférence nous avait suggérée : la logique des sentiments est une logique *vitale* ; ce sont les conditions de la vie qui l'ont créée et qui la maintiennent, malgré la concurrence de sa redoutable rivale — la logique rationnelle.

Pour rester strictement dans notre sujet qui n'est pas une théorie des valeurs, je néglige diverses discussions sur leur nature, d'autant plus qu'elles me paraissent un peu oiseuses et scolastiques[1]. Il y en a une pourtant qui mérite d'être précisée : la valeur est-elle objective ou subjective? Sur ce point les auteurs sont divisés. — La question est ambiguë ou du moins complexe. Certains

1. Ainsi on a discuté si, dans le jugement de valeur, le jugement est primitif et le sentiment secondaire, ou inversement. Les intellectualistes, notamment Meinong, soutiennent que c'est le jugement qui constitue la valeur : elle est un sentiment de plaisir, mais ce plaisir n'est reconnu comme tel que par un jugement qui par suite est la condition nécessaire d'existence de la valeur. Pour leurs adversaires, le concept de valeur est défini par le sentiment; le jugement ne fait qu'exprimer la valeur, mais ne la constitue pas.

états de conscience sont nettement subjectifs : telles une hallucination ou les fantaisies d'un romancier qui n'existent que dans le moi. D'autres états de conscience sont objectifs : nous les attribuons à des propriétés de la matière, indépendantes de nous, en dehors de nous, que la physique mesure et réduit à des vibrations dont elle calcule la durée et la vitesse. Quant aux états de conscience désignés sous le nom de valeurs, ils sont assurément subjectifs, puisqu'ils sont l'expression directe de notre individualité et qu'il n'y a pas d'évaluation sans un sujet qui évalue. D'autre part, ces états de conscience supposent des êtres, des actes, des choses auxquels ils s'appliquent : phénomènes moraux, esthétiques, religieux, sociaux, qui existent en dehors de nous, indépendamment de nous. Ces phénomènes objectifs agissent comme *stimulus*; ils excitent des réactions affectives et appétives, selon la nature de notre individualité physique et psychique. Pour un aristocrate convaincu, la noblesse est une très haute valeur, parce que les qualités, honneurs, privilèges inclus dans ce mot lui apparaissent comme très désirables, agréables, utiles. Pour le démocrate intransigeant, c'est une chimère, une non-valeur, parce qu'elle n'agit pas sur lui. Entre ces deux extrêmes, plusieurs degrés d'évaluation sont possibles, qui constituent « l'échelle des valeurs ». Ce qui sert à l'alimentation est pour l'immense majorité des hommes d'une grande valeur; pour l'ascète hindou c'est presque une non-valeur; pour celui qui est atteint de sitophobie ou

décidé à mourir de faim, c'est une non-valeur absolue.

La valeur des choses étant son aptitude à provoquer le désir et la valeur étant proportionnelle à la force du désir, on doit admettre que la notion de la valeur est subjective essentiellement, non absolument.

Telle est la nature des termes dont le raisonnement émotionnel se compose principalement, mais non exclusivement : car, dans la vie ordinaire, comme nous le verrons, rien n'est plus fréquent que les formes mixtes où les concepts intellectuels, et les valeurs coexistent et tendent d'un commun accord vers une même conclusion[1].

II. — Où se rencontrent les jugements de valeur? La réponse équivaut à une détermination du domaine de la logique des sentiments. Il est très étendu, mais sans limites fixes; car il varie en fonction de la logique rationnelle, suivant que celle-ci perd ou gagne du terrain. On peut le déterminer négativement en disant qu'il est limité par le savoir positif, objectif, c'est-à-dire par ce

1. J'ai traité ailleurs (*Psychologie des sentiments*, 1re partie, chap. XIII; *Imagination créatrice*, 3e partie, chap. II) le sujet très obscur des abstraits émotionnels, en montrant par des exemples qu'ils sont plus qu'une simple notation intellectuelle fixée par un mot. Ce sont des extraits d'émotions analogues, antérieurement éprouvées, conservant leur caractère affectif, leur ton émotionnel, mais moins intenses, plus vagues, moins définis que les émotions originelles qu'ils résument. Dans un travail publié assez récemment (*Zeitschrift für Psychologie*, XXII, p. 194-217) Elsenhans arrive à la même conclusion. De prime abord, il semblerait que ces abstraits émotionnels ont leur place marquée dans le raisonnement affectif. Il n'en est rien. Si peu serrée que soit cette forme de logique, elle exige pourtant quelque enchaînement, et les sentiments ainsi généralisés y sont impropres. Les abstraits émotionnels ont leur emploi ailleurs : dans certaines formes de rêverie, dans la création esthétique, etc. Nous y reviendrons dans le chapitre IV.

qui est fait constaté ou lois extraites des faits, selon des procédés rationnels; en d'autres termes, par le corps des sciences solidement organisées, en excluant toutefois les théories et hypothèses qui ne sont que des instruments d'ordre ou de découverte. Ce qui reste appartient ou peut appartenir à la logique des sentiments. On pourrait l'appeler la sphère du *variable*.

« La sphère de l'évaluation, dit Kreibig, coïncide avec celle de la pratique ; la théorie des valeurs coïncide avec la philosophie pratique. » D'après Tarde : « La valeur, entendue dans le sens le plus large, embrasse la science sociale tout entière. Elle est une qualité que nous attribuons aux choses, comme la couleur; mais qui, en réalité, comme la couleur, n'existe qu'en nous, d'une vie toute subjective. Elle consiste dans l'accord des jugements collectifs que nous portons sur l'aptitude des objets à être plus ou moins et, par un plus ou moins grand nombre de personnes, crus, désirés ou goûtés. Cette qualité est donc de l'espèce singulière de celles qui, paraissant propres à présenter des degrés nombreux, à monter ou à descendre cette échelle sans changer essentiellement de nature, méritent le nom de *quantités*.

« Cette quantité abstraite se divise en trois grandes catégories qui sont les notions originales et capitales de la vie en commun : la valeur-vérité, la valeur-utilité et la valeur-beauté[1]. »

Cette thèse nous paraît très admissible, si on l'entend

1. Tarde, *Psychologie économique*, t. I, p. 63 (Paris, F. Alcan).

de tous les phénomènes qui naissent et se développent par la société et en elle : activité morale, sociale (au sens restreint), religieuse, politique, esthétique, etc.

Outre cette division tripartite de Tarde, on a proposé diverses classifications des valeurs suivant leur nature ou leur objet. Celle de Kreibig est la plus simple. Il admet trois classes : valeurs personnelles (hygiène); interpersonnelles (morale); impersonnelles (esthétique). Cette répartition paraît peu satisfaisante et n'épuise pas la matière. Au reste, ce travail de division est indifférent à notre but et n'aiderait pas à pénétrer dans le mécanisme de la logique des sentiments. Aussi je me contenterai d'une esquisse à vol d'oiseau du territoire accessible à cette logique, simplement pour rappeler au lecteur les valeurs qu'elle emploie et sans prétendre à une énumération complète.

En morale, citons les concepts, actuellement favoris ou délaissés, du souverain bien, de l'impératif catégorique, du bonheur, de la sympathie, de la justice, de la charité, de la solidarité, de l'utilité individuelle ou générale, de l'obéissance à une loi révélée, à la tradition, etc. Cette section a été beaucoup plus soigneusement fouillée que les autres par les théoriciens de la valeur au sens psychologique. Plusieurs admettent deux degrés distincts d'évaluation : les valeurs nécessaires et les valeurs de perfectionnement (Staudinger), les valeurs intrinsèques et celles qui servent d'instrument (Ehrenfels), les valeurs « morales » et les valeurs « éthiques » (Meinong). Aucune

valeur n'est absolue; mais celles de la première catégorie seules rendent l'ordre moral possible : elles sont relativement permanentes. Ceci me paraît correspondre à ce qui s'appelle dans une autre terminologie : conditions d'existence de l'individu et de la société. Grâce au progrès de la faculté d'abstraire et de généraliser, il y a transformation des valeurs primaires en valeurs secondaires et inversement.

En esthétique si, au lieu des concepts abstraits de beau, laid, sublime, joli, gracieux, on considère les créations de l'art *in concreto* et dans leur développement historique, il est d'observation banale que l'évaluation varie suivant les temps et les lieux. Dans la poésie, le roman, l'éloquence, la peinture, la sculpture, l'architecture, la musique, il y a des modes. Or qu'est la mode sinon un changement dans la table des valeurs? Certains critiques soutiennent que tout ne change pas et qu'il faut faire deux parts : il y aurait les jugements de valeur relativement permanents qui expriment les conditions nécessaires de toute œuvre d'art et les jugements de valeur éphémères qui créent la mode. Même en admettant cette opinion, la part des variations serait encore très grande. Le goût, au sens esthétique, est d'ailleurs un excellent exemple de jugement affectif où l'élément sentimental peut varier de la discrétion de l'art classique à la violence de l'impressionisme. En somme, tout système esthétique (création et critique) est fondé sur le choix conscient ou inconscient et sur la prédominance d'une valeur.

La politique abonde en concepts-valeurs qui agissent ou dépérissent suivant la quantité de foi qui s'y attache : théocratie, autocratie, monarchie, démocratie, féodalité; idée de l'État variant du « salus populi suprema lex » à l'anarchie, etc.

En sociologie, le jugement de valeur — favorable ou défavorable — s'est appliqué aux diverses formes de la famille (matriarcat, patriarcat), du clan; au régime des castes, de l'esclavage, du servage, du travail libre, du salariat; aux modalités variables de la propriété (commune, privée, attribuée au seul chef de l'État, etc.).

Enfin les religions, que les théoriciens de la « valeur » ont ordinairement omises dans leurs spéculations. J'excepte Höffding qui, dans sa récente *Philosophie de la religion*, s'efforce de montrer que leur fond commun est « le principe de conservation de la valeur ». Toute religion étant une croyance, entre de droit dans la sphère des valeurs. Le croyant aveugle attribue à sa religion une valeur absolue et tient les autres pour des non-valeurs. Monothéisme, dualisme, polythéisme, dogmes, mythes, formes diverses des rites et de la prière : tout cela, en passant d'une religion à une autre, est diversement évalué. J'incline à penser que l'activité religieuse est la manifestation la plus complète de la logique des sentiments : en tout cas, c'est une source où l'on peut puiser copieusement pour l'étudier.

En résumé, la matière propre de cette logique est le jugement subjectif. Le raisonneur, par une illusion fré-

quente, la transforme en un jugement objectif qu'il généralise. Les évaluations ne sont souvent que le produit des qualités spéciales d'un peuple, d'un temps, d'un homme, d'une profession, et nous les tenons valables pour l'humanité tout entière. Aussi peut-on soutenir avec Stern (*loc. cit.*) que la plupart des dissensions entre les hommes viennent non, comme le disait Leibniz, de ce qu'ils ne s'entendent pas sur la signification des mots, mais des *sentiments* différents qu'ils y joignent.

III

Les rapports.

Après le vocabulaire, la syntaxe. Les concepts-valeurs, pour constituer un raisonnement, doivent s'agencer en un certain ordre, déterminé par un principe immanent qui règle leurs rapports. Il faut, pour en comprendre le mécanisme, examiner d'abord le point de départ du raisonnement, puis suivre le processus discursif jusqu'à son terme final (conclusion), enfin montrer que la logique des sentiments diffère de l'autre en ce qu'elle est soustraite au principe de contradiction.

Le raisonnement affectif a-t-il son point de départ dans quelque proposition générale? En négligeant les cas assez rares de raisonnement du particulier au particulier, on sait que toute inférence rationnelle suppose un principe ou un concept général d'où part ce mouvement de

l'esprit, cette transition d'un ou de plusieurs jugements à un dernier qui conclut. Que ce principe ou concept général soit une simple condensation de l'expérience ou principe régulateur de notre pensée; qu'on lui attribue telle nature qui plaira; qu'il soit explicite ou implicite, la déduction et l'induction le supposent. En est-il de même pour la logique des sentiments? Cette question ne comporte pas une réponse unique. Il n'existe pas de raisonnement affectif en général; il se produit sous plusieurs formes que nous essaierons de classer dans le prochain chapitre. Provisoirement, on peut le ramener à deux types principaux, selon que le point de départ est un *désir* ou une *croyance*.

Dans le premier cas, le raisonnement affectif poursuit la solution d'un problème; il va à la découverte par des procédés qui lui sont propres. Son mécanisme est celui d'une induction à base chancelante et à démarche aventureuse, mue et guidée par le désir de découvrir ce que la logique rationnelle ne peut révéler. Exemples : les essais pour découvrir l'avenir par anticipation, la conjecture divinatoire. Nous l'étudierons ultérieurement sous le nom de raisonnement imaginatif.

Dans le deuxième cas, le raisonnement affectif a l'allure apparente d'une démonstration. C'est la forme la plus connue, la seule qui, sous le nom de « Justification », ait été étudiée par les rares auteurs qui ont touché à notre sujet. Il a pour base un postulat — croyance, opinion, préjugé —, c'est-à-dire un ensemble d'idées plus ou

moins systématique, tenu pour vrai ou préférable à tout autre. L'opération consiste à trouver des raisons, très solides pour le croyant, très futiles pour le non-croyant, qui doivent dissiper les doutes. Exemple : justifier la Providence d'un désastre qui anéantit en masse des gens pieux.

La distinction des jugements en analytiques et synthétiques, qui pour la psychologie est un peu flottante et de médiocre importance, ressemble par certains points à celle entre la déduction et l'induction : le raisonnement déductif faisant sortir par analyse ce que le sujet pensant est censé posséder virtuellement; le raisonnement inductif ajoutant une expérience à d'autres semblables ou analogues. Par suite on peut dire, en gros, que le raisonnement issu du désir se rapproche de l'induction ; le raisonnement issu de la croyance, de la déduction. Mais, en raison de la différence foncière des deux logiques, il convient de ne pas trop insister sur ce rapprochement[1].

En dehors de ces deux types, il y a les formes frustes :

Le raisonnement affectif inconscient, si on l'admet — ce qui sera discuté plus tard. Par sa nature, il échappe à toute hypothèse plausible sur son fondement;

Le raisonnement passionnel, la forme la plus simple

1. Pour plus de détails sur ces questions, dont l'examen sort de notre sujet, consulter : J. Sully, *Human Mind*, t. I, p. 460 et suiv.; Bosanquet, *Logic*, II, 418 et suiv. D'après ce dernier : « La distinction entre l'induction et la déduction est principalement une distinction d'*aspects*..... L'induction est l'inférence vue du côté de l'universel. » Psychologiquement, le principe est essentiellement le même dans les deux cas : il s'agit d'atteindre un jugement-conclusion en se fondant sur un autre jugement qui en est la raison explicative.

de la logique des sentiments, mais qui ne dépasse que d'un degré l'association d'idées à base affective;

Enfin, la forme que nous proposerons d'appeler mixte ou composite. Par son infrastructure, elle appartient à la logique rationnelle et emploie son mécanisme; par sa superstructure, elle en diffère, empruntant aux émotions des moyens auxiliaires pour persuader ou entraîner. Exemple : le discours d'un orateur peu convaincu, mais éloquent. Dans ce cas, le principe est mixte comme le raisonnement lui-même.

Malgré son appareil analytique de décomposition en jugements successifs liés par des rapports, le raisonnement dans son ensemble est une synthèse — le raisonnement affectif comme l'autre. Prenons les exemples cités précédemment (conjecturer l'avenir, justifier la Providence), ils suffiront pour le moment.

Au premier abord, les termes échelonnés entre le point de départ et la conclusion paraissent disparates, juxtaposés plutôt que liés par des rapports déterminables. Voilà pour l'apparence.

En fait, la logique affective a son unité et elle marche vers son but aussi rigoureusement que l'autre. La discontinuité apparente est due aux procédés qu'elle emploie. Voilà pour la réalité.

Le principe qui confère cette unité et régit la logique des sentiments tout entière est le principe de finalité[1]. Le

1. Les mots fin, finalité sont employés ici dans un sens tout empirique, comme synonyme de but, indépendamment de toute théorie transcendante

raisonnement rationnel tend vers une conclusion, le raisonnement émotionnel vers un but; il ne vise pas une vérité mais un résultat pratique et il est toujours orienté dans cette direction. Par suite, il a une grande analogie de nature, d'une part avec l'activité volontaire, d'autre part avec l'activité créatrice (invention, imagination), puisque quand on veut et quand on crée, la fin est posée d'avance et conditionne les moyens.

Le raisonnement intellectuel exige un enchaînement rigoureux. Il suit un ordre linéaire : quelquefois, dans la série des anneaux de cette chaîne, il arrive que l'un d'eux sert de point de départ à un raisonnement subsidiaire; mais c'est pour renforcer l'argument principal. — Le principe de finalité qui est réductible à une tendance (ou à une croyance), à un désir, procède autrement : il suscite et ordonne les termes par deux procédés principaux : l'accumulation, la gradation.

1° Le procédé par *accumulation* est simple, mais le plus souvent dépourvu d'art et d'ordre : c'est la forme vulgaire. Il consiste en un entassement de moyens termes propres à suggérer ou à justifier la conclusion. Il sert à exciter, calmer, consoler, persuader et est d'un constant usage

sur les causes finales, sur leur rôle réel ou supposé dans la nature inorganique et vivante. Dire que la logique affective est régie par le principe de finalité se réduit à cette constatation indiscutable que l'homme a la faculté de concevoir un but et les moyens pour l'atteindre. J'élimine donc toute hypothèse propre à la métaphysique ou à la théorie de la connaissance, entre autres celle-ci « que la finalité consiste à envisager l'effet nécessaire d'une cause opérante comme étant un but qui sollicite cette cause à agir, un motif l'incitant sans cesse à renaître », — hypothèse qui aurait pour conséquence dernière l'identification des deux logiques.

dans la vie courante. Le charlatan qui pérore devant un public de foire, éveille tour à tour la curiosité, le désir, la peur, l'hilarité; il invite, gourmande, et à travers ce désordre apparent vise avec logique un seul but : l'écoulement de sa marchandise. La brocanteuse de mariage qui vante un parti, procède par une *mise en valeur* des qualités physiques, morales, intellectuelles, de la position, de la dot, omettant soigneusement les valeurs négatives. Le discuteur passionné se fait une arme de tout, au hasard, pour étourdir son adversaire. Ce procédé, qui très souvent réussit à persuader les autres et nous-même, est conforme à la nature foncière de l'émotion qui agit par intensité ou par masse — ce qui équivaut à l'intensité.

2° Le procédé par *gradation* exige plus d'art et se rapproche davantage de la logique réfléchie. L'habileté, dans la logique rationnelle, consiste en la rigueur inattaquable du raisonnement, en un enchaînement serré de raisons : c'est un réseau dont on enveloppe celui qu'on veut convaincre. Dans la logique affective, l'habileté est autre. On suppose que l'auditeur est uniquement ou principalement capable d'émotion : il faut le persuader, le subjuguer, l'entraîner. Pour cela, le mieux est de l'ébranler peu à peu comme un arbre qu'on veut abattre et qui finira par tomber sous les coups. Débuter par un choc violent serait maladroit et hasardeux; car si l'on échoue, la défaite est certaine : les secousses ultérieures n'y ajouteront rien et ne feront que l'affaiblir en agissant sur une sensibilité épuisée.

L'importance du procédé par gradation a été reconnue par les rhéteurs de l'antiquité et leurs continuateurs. Je ne les introduis pas ici sans raisons; car les Traités de rhétorique anciens et modernes sont, à mon avis, des essais d'une logique des sentiments. Sans doute c'est une étude partielle, fragmentaire, non systématique, limitée à la littérature et surtout à l'art oratoire; mais on y trouve des observations très justes sur les conditions psychologiques, le mécanisme et l'importance pratique de cette forme de raisonnement. Voici un court résumé de leurs règles et préceptes :

Suivre une gradation : « augeatur semper et crescat oratio ». Lorsque les arguments sont forts et pressants, il faut les présenter séparément; lorsqu'ils sont faibles ou douteux, il faut les présenter en bloc pour agir par la masse. — Ne pas trop multiplier les arguments ni les trop développer, parce qu'on diminue leur force et on produit la fatigue. — Ne pas prolonger le pathétique et ne pas y introduire des sentiments d'un autre genre; etc.

En somme, le raisonnement affectif implique entre son point de départ et sa conclusion au moins un terme intermédiaire, le plus souvent un grand nombre. Dans un discours politique, un plaidoyer, un sermon, une pièce de théâtre ou un roman à thèse, il y a une conclusion qu'on se propose de faire accepter : c'est la *valeur-fin*. Pour y arriver, on traverse une série plus ou moins longue de valeurs équivalant aux moyens termes du raisonnement rationnel : ce sont les *valeurs-moyens*. La

différence c'est que dans le raisonnement rationnel les rapports s'établissent entre les moyens termes par ressemblance, analogie, passage de la partie au tout et du tout à la partie, inclusion, exclusion, etc., et *que la série conditionne la conclusion*; tandis que dans la logique affective les rapports entre les valeurs-moyens s'établissent d'après une tendance unique, suivant un principe de finalité, par marche ascendante ou accumulation, par progression, ou régression, contraste, etc., et *que la conclusion conditionne la série.*

Une dernière remarque. Jusqu'ici nous avons considéré le raisonnement émotionnel comme se développant, ainsi que toute forme d'inférence avec l'aide des mots. C'est l'ordinaire; mais, dans certains cas, il s'en passe complètement sans cesser d'agir. Ce caractère lui est propre exclusivement. La logique rationnelle pure exclut tous les états affectifs; ils sont en dehors d'elle et ne pourraient que l'adultérer. La logique des sentiments les admet tous, pourvu qu'ils servent à son but. Chez l'orateur, le prédicateur, l'homme passionné, tout ce qui tient à l'expression des émotions (intonation, gestes, etc.) est un facteur du raisonnement parce qu'il aide à produire la persuasion. Entre le discours *entendu* d'un grand orateur et le même discours *lu*, la différence est capitale quant à l'effet produit : la réalité vue et entendue entraîne, subjugue; la lecture émeut simplement. C'est que, selon la nature de la logique des sentiments, l'into-

nation, le geste, les variations du mouvement oratoire sont des arguments ou du moins des renforcements de la quantité d'émotion qui agit par les mots.

Il y a plus : ces éléments expressifs peuvent agir seuls et, par un agencement habile, produire une sorte de démonstration, si l'on peut emprunter ce terme au vocabulaire de l'autre logique. La logique des sentiments ayant pour but de créer une conviction, une croyance, le procédé employé dans ce cas consiste à susciter une suite, un enchaînement d'états affectifs homogènes ou hétérogènes, qni s'accordent ou qui contrastent, mais tous tendent vers la même fin et *ne sont pas suscités par des mots*. A ceux-ci (ou aux signes abstraits du calcul), instruments nécessaires de la pensée rationnelle, on substitue des états concrets, des perceptions visuelles, tactiles, motrices. Nous en trouvons des exemples dans les rites d'initiation adoptés par diverses religions. Les mystères d'Éleusis faisaient passer le néophyte par les affres de la mort, traverser les représentations terrifiantes de l'Hadès pour entrer dans la lumière resplendissante du séjour de la Déesse : c'était l'enseignement d'une mort conduisant à une autre vie. On évoquait chez l'initié une série d'états d'âme dont la conclusion était une croyance nouvelle (probablement en l'immortalité) : les actes symboliques qu'il accomplissait, les spectacles qu'il contemplait étaient les moyens termes de cette démonstration sans mots. — Les mystères d'Isis étaient aussi considérés comme la représentation d'une mort volon-

taire conduisant à une renaissance. — L'histoire des religions (Frazer, *Golden Bough*, Goblet d'Alviella) nous apprend que l'initiation par des procédés analogues se rencontre chez des peuples non civilisés et aussi différents que les Australiens, les Peaux-Rouges, les indigènes de la Nouvelle-Guinée, et par conséquent que cette logique en action est naturelle à l'esprit humain. A l'âge de puberté, les jeunes gens feignent de tomber morts, puis, après des rites variables et compliqués, ils ressuscitent et on leur communique les traditions de la tribu. Chez d'autres tribus, ils doivent se retirer quelque temps dans la solitude, simuler d'avoir perdu toute mémoire et être rééduqués comme de petits enfants. Ici encore la fin désirée est de renaître en devenant autre : comme on ne peut tuer le vivant pour le façonner à nouveau et le ressusciter, on procède par analogie, imitation, simulacre, et la série des rites a pour but d'inculquer au croyant cette conclusion, qu'il est *re-né*.

IV

Pour en finir avec les généralités, il nous reste à chercher pourquoi le principe de contradiction qui régit la logique rationnelle est étranger à celle des sentiments.

Il faut d'abord prévenir un malentendu possible. Fréquemment, la contradiction existe chez un homme entre une affirmation raisonnée et une affirmation affective; entre ce qu'il pense et ce qu'il sent. Il y a peu de gens,

même très rationalistes, qui n'aient quelque superstition éphémère qu'ils tiennent d'ailleurs pour absurde. On a connu des esprits forts qui jugent impossible l'apparition d'un fantôme ou d'un revenant et qui pourtant en ont peur dans l'obscurité. Le savant qui en entrant dans son laboratoire, laisse sa religion à la porte, est un exemple de cet état d'esprit « divisé »[1].

Les cas de ce genre, demi-intellectuels, demi-affectifs, sont hors de notre sujet. Il s'agit ici d'une position contradictoire — ou prétendue telle — entre deux jugements affectifs, entièrement incluse dans la sphère des sentiments. Il n'est pas rare que des gens professent sincèrement une religion de charité comme le christianisme et le boudhisme et soient violents, même cruels envers les incrédules. Voici qui choque encore plus la raison. Aux époques de syncrétisme, telles que le IIIe siècle de notre ère, beaucoup de Romains pratiquaient simultanément des religions dont les Dieux avaient des attributs et des prétentions inconciliables; ils allaient sans scrupule du sanctuaire d'Isis aux temples des dieux nationaux. De nos jours, il se rencontre des Musulmans qui prient devant le tombeau de saint Augustin à Bône, comme devant la *kouba* d'un grand marabout; et il serait facile de rencontrer des catholiques convaincus se livrant à des opérations d'occultisme que l'Église tient pour diaboliques. La

1. C'est sous ce titre que Paulhan a étudié les caractères de cette catégorie dans son livre sur *Les esprits logiques et les esprits faux* (Paris, F. Alcan). Il en donne d'excellents exemples, p. 330 et suiv.

Renaissance italienne, au xve siècle, si riche en hommes d'une culture raffinée en même temps que demi-barbares de mœurs, impétueux, passionnés, violents, abonde en apparentes contradictions dans le caractère de l'individu : tels César Borgia, l'une des idoles de Nietzsche; Filipo Sforza, l'un des plus grands de cette famille, qui croyait fermement à l'astrologie, par conséquent à une fatalité cosmique inexorable et qui invoquait une légion de saints pour sa protection; un Malatesta *condottiere* et massacreur impitoyable, qui pleurait à la vue d'une belle tête ou en entendant un beau sonnet.

Cette insouciance de la contradiction dont la cause est dans notre nature affective, si frappante dans la vie des individus, l'est encore plus dans le développement des sociétés. L'histoire, sous toutes ses formes, est faite de contradictions et ne peut être autre. Elles ont été relevées avec amertume par des historiens plus imbus de logique que de psychologie. « Ils s'étonnent souvent, dit Tarde, de remarquer à certaines époques l'alliance de l'intolérance et de la licence. Ils signalent, par exemple, les Florentins du xiiie siècle comme aussi indulgents pour les grands désordres de conduite que sévères pour le moindre soupçon d'hérésie[1]. » Dans les mythes et même dans des conceptions religieuses plus hautes, « l'imagination collective traduit la même indifférence à la contradiction logique. Elle admet, en même temps et sans y voir de difficultés, que Dieu est un et qu'il y a plusieurs

1. *Logique sociale*, p. 77 et suiv. (Paris, F. Alcan).

Dieux, que Dieu est le monde et qu'il est hors du monde ; qu'il a fait la matière et qu'elle est éternelle comme lui, que l'âme fait la vie du corps et qu'elle lui est entièrement étrangère; qu'elle subit le contre-coup de tout ce qui lui arrive et qu'elle est logée en lui comme un principe inviolable[1]. »

C'est parce que ces croyances ne sont pas l'œuvre de la raison raisonnante, mais qu'elles répondent à des désirs très vivaces et très forts chez certains hommes, qu'elles peuvent vivre en paix côte à côte. Pas de lutte entre ces opinions hétérogènes et irréductibles; l'une n'essaie pas de supplanter l'autre.

Les cas de ce genre, qui abondent dans la vie et dans l'histoire, renferment-ils réellement une contradiction? Oui, si on les juge au point de vue de la raison, principe d'ordre qui exige dans l'individu l'unité, l'accord avec soi-même. Non, si l'on ne considère dans l'homme que sa nature affective : alors le principe de contradiction est sans signification, sans valeur, sans emploi légitime. Sous une forme plus générale, posée *psychologiquement*, la question : « Pourquoi la coexistence d'affirmations rationnellement inconciliables? » est d'une réponse facile. Parce que chacune est *sentie* comme nécessaire par l'individu ou le groupe social. Posée *logiquement*, la position change; elle est intellectualiste. La contradiction est évidente parce qu'elle est jugée du dehors, objectivement, par des procédés rationnels.

1. Lévy-Bruhl, *La morale et la science des mœurs*, p. 242.

On s'étonne souvent de voir un esprit supérieur, rompu aux méthodes sévères des sciences, admettre en religion, en politique, en morale, des opinions d'enfant qu'il ne daignerait pas discuter un seul instant, si elles n'étaient pas les siennes. Mais ce désaccord intérieur paraîtra moins étrange et même explicable si on le rapproche de faits plus grossiers, qu'on juge plus impartialement, parce qu'ils n'ont qu'une valeur individuelle, — par exemple une passion aveugle : amour, avarice, ambition, qui demeure inaccessible à toutes les raisons, immuable parce qu'elle est enracinée dans l'individu et épuise sa sève tout entière. Les études contemporaines sur les caractères nous ont familiarisés avec ces esprits mal unifiés qui ont les deux logiques à leur service; et nous découvrons ici, du même coup, l'une des causes essentielles de la différence entre ces deux logiques.

1° Le raisonnement intellectuel n'a qu'un but: connaître la vérité objective. Il est une adaptation aux faits (qualités, rapports ou signes qui les représentent). Bien que dans aucun raisonnement l'élément subjectif ne puisse être absolument éliminé, il est si faible, dans les cas corrects, qu'il est pratiquement négligeable. La fonction de la raison est d'unifier, tout au moins de systématiser. Elle anéantit toute contradiction, parce que si l'adaptation à l'objet est A, elle ne peut en même temps être non-A. J'omets les cas de devenir qui ont servi de fondement à la logique des contradictoires.

2° Le raisonnement émotionnel est une adaptation aux

croyances, aux désirs et aversions. Sa position est subjective. Or, l'observation montre que la vie affective, livrée à elle seule, s'accommode très bien de la pluralité des tendances et même de leur anarchie : l'unité n'est pas essentielle à sa nature et ne pénètre en elle que par la prédominance d'une passion (amour, ambition, etc.), ou par une intrusion *intellectuelle* qui impose l'ordre. C'est un fait d'expérience que deux désirs ou croyances, réputés contradictoires, peuvent coexister dans le même homme sans que l'un supprime l'autre. L'instinct offensif qui s'exprime par la colère, les actes violents et sanguinaires, a sa fin propre, comme le besoin esthétique a la sienne (cas de Malatesta). Le désir du salut dans une autre vie est un but ; le désir de jouir de la vie présente est un autre ; en tant que désirs, ils ne s'excluent pas. En un mot, la logique des sentiments ne cherche que des moyens de satisfaction et de succès, sans considérer si les voies qu'elle suit sont rationnellement contradictoires. Tous les besoins, aspirations, passions qui nous font agir sont des *valeurs* irréductibles les unes aux autres et qui ne sont contradictoires qu'autant qu'elles ont été rationalisées, c'est-à-dire élaborées par la réflexion.

On peut objecter que quelquefois deux fins inconciliables coexistent dont l'une doit annihiler l'autre. Sans doute : toutefois ceci n'est pas une contradiction logique, formelle ; c'est une opposition de *fait*, une lutte entre deux forces antagonistes. Si l'une est anéantie, c'est qu'elle poursuit une fin qui viole non le principe abstrait

de contradiction, lequel ne règle que les démarches de notre entendement; mais le principe objectif, concret, des conditions d'existence qui régit la vie organique et psychique de tous les êtres.

Contraire, contradictoire sont des notions intellectuelles, étrangères à la vie affective et qu'on lui applique indûment. Nous les employons pour la commodité de notre pensée qui intellectualise tout. Nous disons que le plaisir et la douleur sont des contraires ; c'est une simple forme de langage : comme nous avons essayé de le montrer ailleurs, ils ne sont pas contraires, mais *autres*.

Pour terminer, résumons les caractères principaux du raisonnement affectif en les comparant à ceux du raisonnement intellectuel.

La logique de la raison, sous sa forme correcte, est déterminée par la nature et l'ordre objectif des phénomènes, soit qu'elle constate, soit qu'elle conjecture, comme dans la découverte. Elle est constituée par des états intellectuels (perceptions, images, surtout concepts) aussi purs que possible de tout alliage émotionnel.

La logique des sentiments est déterminée par la nature subjective du raisonneur qui se propose d'établir, pour lui-même ou pour les autres, une opinion, une croyance. Son origine est dans un désir positif ou négatif qui poursuit un simulacre de preuve. Elle est constituée principalement par des « valeurs », c'est-à-dire des concepts ou jugements variables d'après les dispositions du sentiment et de la volonté. Parmi ces « valeurs » la fin

posée détermine le choix des unes et le rejet des autres.

Dans les cas pratiques, les seuls accessibles à la fois aux deux modes de raisonnement (pour les cas scientifiques, un seul mode est possible), la logique rationnelle procède plutôt par analyse, la logique des sentiments plutôt par synthèse.

Soit une conclusion par conjecture comme l'issue d'une maladie, d'une affaire; le raisonnement rationnel décompose le problème en ses éléments : constitution du malade, gravité des symptômes, habileté du médecin, possibilité de soins assidus, etc.; la conclusion finale est une somme de conclusions partielles. Pour une affaire, examen impartial, exact, complet des données; calcul à la manière de Franklin, qui, dans les cas douteux, inscrivait chaque jour les raisons *pour* et *contre* pendant un temps suffisant, puis comparait, compensait, balançait pour faire surgir la conclusion. Soit une conclusion de fait, par exemple déterminer le caractère d'une personne : le travail intellectuel l'analyse, le résout en ses éléments, déduit, induit et, de l'ensemble des jugements partiels, extrait un jugement final.

Dans la logique des sentiments, au contraire, la conclusion est toujours déterminée d'avance, au moins virtuellement. Si le raisonnement est conjectural, elle dépend du caractère optimiste ou pessimiste, hardi ou timide, enclin à l'espoir ou inquiet du raisonneur. S'il s'agit d'une appréciation, comme ci-dessus, elle dépend d'une disposition stable ou momentanée : sympathie ou anti-

pathie, confiance ou défiance, qui détermine le jugement de valeur. La synthèse de ces valeurs par accumulation ou gradation prend l'apparence et donne l'illusion d'une *démonstration*. Souvent, en effet, la logique rationnelle procède de même : la conclusion est posée d'avance (un théorème, un problème mathématique qu'on suppose résolu, un principe de physique) ; le raisonnement est consacré à la vérifier ; mais la différence foncière entre les deux cas n'a pas besoin d'être signalée.

Ces généralités ne donnent qu'une connaissance très incomplète de la logique des sentiments. Quoiqu'il soit difficile de les réduire à des formes concrètes, suffisamment distinctes pour être étudiées isolément, nous l'essayerons dans le prochain chapitre.

CHAPITRE III

LES PRINCIPALES FORMES DE LA LOGIQUE DES SENTIMENTS

Je n'ai pas la prétention de présenter une classification rationnelle et complète des diverses formes de raisonnements affectifs. Il m'est impossible d'assigner à chacune des caractères propres et fixes qui la distinguent des autres : quelquefois elles se touchent, et par certains points se confondent. Sous bénéfice de ces réserves et d'après un procédé tout empirique — l'étude des faits — je propose cinq types principaux de raisonnement que je désigne par les épithètes suivantes : *passionnel*, *inconscient*, *imaginatif*, *justificatif*, *mixte* ou *composite* ; ce dernier participe des deux logiques. J'omets quelques formes secondaires qui seront signalées en passant.

Section I.

Le raisonnement passionnel.

Le raisonnement passionnel est la forme la plus simple, la plus pauvre en éléments intellectuels et le type du raisonnement purement affectif. Il ne diffère de l'association des idées que par un seul caractère, à la vérité capital : c'est qu'il a une fin posée et en cette fin un régulateur qui détermine sa marche et empêche ou exclut les associations inutiles, parasites, étrangères ou contraires à cette fin.

En raison de la terminologie actuellement en usage, l'épithète « passionnelle » nécessite de ma part une explication et même une apologie. Celui qui a quelque habitude de la psychologie contemporaine a pu remarquer que le mot « passion », d'un emploi courant aux siècles derniers, a presque totalement disparu du vocabulaire des psychologues qui disent toujours « émotion ». Cette substitution me paraît fâcheuse pour la clarté et pour l'exactitude. Afin d'éviter toute confusion dans ce qui suivra, je tiens à déclarer que je distingue l'émotion de

la passion, comme en pathologie on distingue la forme aiguë de la forme chronique.

J'entends par émotion un choc brusque, souvent violent, intense, avec augmentation ou arrêt des mouvements : la peur, la colère, le coup de foudre en amour, etc. En cela, je me conforme à l'étymologie du mot « émotion » qui signifie surtout mouvement (*motus*, *Gemüthsbewegung*, etc.).

J'entends par passion une émotion devenue fixe et ayant, de ce fait, subi une métamorphose. Son caractère propre est l'obsession permanente ou intermittente et le travail d'imagination qui s'ensuit. Ainsi la timidité est une passion issue de la peur; l'ambition et l'avarice des passions issues du *self-feeling*.

Ceci posé, y a-t-il un raisonnement purement émotionnel? l'opinion générale est pour la négative. On dit : la peur, l'amour, la colère ne raisonnent pas [1].

D'autre part, si l'on va plus avant, on peut soutenir que toute émotion a sa logique instinctive, implicite « et qu'il est possible qu'elle soit une téléologie fixée par l'hérédité » (Tarde). Toutefois cette thèse pourrait bien être surtout une métaphore; elle repose sur une analogie entre le mécanisme de l'instinct et de l'émotion

1. Cependant la thèse contraire a été soutenue par Balmès. « On dit que la colère ne raisonne pas. Erreur. La colère raisonne, car elle subjugue l'intelligence et la force à servir ses intérêts; et les services qu'elle en reçoit, elle les lui rend à son tour avec usure. On sait quelle énergie les passions donnent à l'esprit et les ressources imprévues que l'esprit déploie sous leur direction. Que la colère tombe et l'échafaudage de raisonnements qu'elle avait élevé tombera de lui-même. » *Art d'arriver au vrai*, cité par Queyrat : *La logique chez l'enfant*, p. 150 (Paris, F. Alcan).

d'une part et celui du raisonnement d'autre part. Mais dans les deux premiers cas, le mécanisme est organisé, stable; dans le second cas, il y a une adaptation variable à une fin variable. Si donc il peut se rencontrer un raisonnement émotionnel pur — ce que je ne nie pas — il est court, à l'état d'enveloppement et consiste plutôt en un brusque groupement d'idées et en une construction imaginative.

Le raisonnement *passionnel* ne reste pas dans cet état embryonnaire; il s'affirme et se développe. Qu'il soit contraire à la raison, qu'il fausse le jugement et la volonté, qu'il soit nuisible dans la pratique : ce sont là des vérités banales, incontestables; mais je n'ai à m'occuper que de son mécanisme subjectif, non de sa valeur objective. Pour cela, le mieux est de le voir à l'œuvre dans quelques passions. J'en choisis trois; l'une dépressive, la timidité; une autre expansive, l'amour; une autre mixte, la jalousie.

I. — J'appelle la timidité une passion puisque, conformément à la définition précédente, elle est une émotion persistante et obsédante. Nous avons à considérer d'abord la disposition innée, c'est-à-dire le tempérament ou caractère du timide; puis la série des jugements affectifs qui en sont issus; enfin les résultats ou conclusions.

Je résume d'après deux auteurs contemporains les caractères principaux de la timidité [1]. Symptômes physi-

1. Consulter sur ce sujet deux excellentes monographies : Dugas, *La*

ques : troubles sensoriels, moteurs, vasculaires, viscéraux, sécrétoires. Symptômes psychiques : la peur, la honte, l'aboulie et l'inhibition des actes, l'absence de présence d'esprit et ce caractère propre, qu'elle ne se manifeste que d'homme à homme et par conséquent sous une forme sociale. D'un mot, elle est une « hyperesthésie affective » (Hartenberg). Tel est le point de départ, équivalant à la prémisse majeure ou à la proposition générale dans la logique rationnelle.

Sur ce fondement, le raisonnement s'édifie. Cette disposition primaire, cette matière affective est transformée par une accumulation de jugements de valeur, par une appréciation subjective des hommes et des événements. C'est la transformation de la « timidité brute et spontanée en une timidité réfléchie et systématique ». La démarche de l'esprit, plutôt irrationnelle, procède surtout par intuition. J'emprunte à Dugas (*ouv. cité*, p. 56 et suiv.) une fine analyse de cette intuition des timides, propre à nous faire comprendre la nature de leurs raisonnements. « L'excès de sensibilité développe en lui [le timide] une clairvoyance aiguë... Sa perspicacité est d'ailleurs très spéciale. Elle se fonde sur des indices, *non sur des preuves*; elle est faite d'impressions *non de jugements*; elle est sûre d'elle-même, mais *ne se discute point, ne se justifie point*... Elle est l'intuition ou plutôt l'interprétation rapide des mouvements spontanés, des

timidité; étude psychologique et morale (Paris, F. Alcan, 1898); et Dr Hartenberg, *Les timides et la timidité*. In-8° (Paris, F. Alcan, 1901).

paroles, du ton de la voix, de la physionomie et des gestes... impression faite de détails saisis au vol et subtilement analysés; elle s'oppose au *jugement réfléchi* que nous porterions sur les personnes d'après leurs caractères et leurs actes observés de sang-froid. Bien des esprits se fient *plus à leur impression qu'à leur jugement.* Mais en fait, la pénétration du timide n'est pas sûre; la passion la guide mais aussi l'égare. Sa lucidité a toutes les ressources mais aussi toutes les imperfections de l'instinct. » En lisant cette analyse avec attention, surtout les passages que j'ai soulignés à dessein (ils ne le sont pas dans le texte), on verra facilement que ces intuitions, impressions que Dugas oppose au jugement (sans épithète), c'est-à-dire au jugement rationnel, sont identiques aux jugements affectifs ou jugements de valeur que nous avons étudiés dans le précédent chapitre et sans lesquels il n'y a point de logique des sentiments.

Enfin ce travail a son terme : misanthropie, pessimisme, égotisme, maladie de l'idéal, mysticisme. Le résultat varie suivant le tempérament, le caractère, le milieu, le degré de culture : c'est une conception morale, sociale ou religieuse du monde, mais toujours subjective, personnelle.

Ainsi d'une prémisse — l'état affectif du timide, — d'une série de moyens termes — les jugements de valeurs — sort une conclusion qui systématise et résume le travail de l'esprit.

II. — L'amour que je choisis comme exemple de la passion expansive, se présente sous tant de formes que le rôle de la logique ne peut être toujours le même. En allant du simple au complexe et du *minimum* au *maximum* de rationalité, je distingue trois principaux types.

1° L'amour dans toute sa fougue, avec la plénitude des éléments physiques et psychiques qui le constituent, éclatant comme un coup de foudre, irrésistible comme l'instinct, justifiant la thèse de Schopenhauer que c'est le génie de l'espèce qui maîtrise l'individu et l'emploie comme le seul instrument de son vouloir; — ce cas est étranger à la logique; à moins qu'on n'entende la logique organisée, immanente, inconsciente de l'instinct. Cette assimilation a été indiquée et discutée plus haut. Entre l'éruption impulsive et le but, il n'y a pas de moyen terme intercalé. Cet entraînement fatal qui fait affirmer aux amants qu'ils ont le droit absolu de s'appartenir, en dépit de tout et de tous, ne ressemble pas au déterminisme d'un raisonnement soit rationnel, soit affectif.

On a comparé cette manifestation de l'amour « à un fleuve immense qui entraîne tout dans son cours et auquel rien ne saurait résister »; mais le torrent amoureux n'entraîne que ce qui tend vers son but et laisse le reste. Une comparaison plus exacte serait avec les cas morbides d'accaparement de la conscience par une idée fondamentale, fixe, immuable, l'acceptation sans critique de tout ce qui la favorise, l'exclusion de tout ce qui la contredit.

2° Avec les formes moyennes, ordinaires de l'amour, le raisonnement passionnel apparaît. Je prends comme guide l'analyse souvent citée de Stendhal. Celle de Spencer non moins connue vaut surtout par l'énumération des éléments constitutifs de l'amour-émotion : ils sont très nombreux, ce qui explique sa force. Celle de Stendhal marque plutôt le développement, l'évolution, les stades de l'amour-passion. Je la traduis dans le langage de la psychologie contemporaine.

D'abord l'admiration, c'est-à-dire le choc qui précède ou accompagne toute émotion. Ce premier moment est purement émotionnel.

Attraction du plaisir : c'est-à-dire l'éveil du désir sous toutes ses formes, physiques et psychiques.

L'espérance. Ici commence une rapide construction imaginative dont nous parlerons plus tard. Il me semble qu'avec elle le jugement de *valeur* apparaît puisque l'amoureux s'apprécie et se juge capable de succès.

Puis vient la cristallisation, « opération de l'esprit qui tire de tout ce qui se présente la découverte que l'objet aimé a de nouvelles perfections ». Cette opération est double. On est enclin assez naturellement à croire qu'elle se réduit à une association d'idées dont la base est affective, le désir amoureux étant le centre d'attraction. Cette analyse est incomplète. Le travail de l'esprit ne se réduit pas à un simple automatisme qui groupe les idées suivant leurs affinités et leurs rapports avec la passion actuelle. Il y a, en outre, une série d'affirmations et

de négations, c'est-à-dire de *jugements* à marque affective qui attribuent à l'objet aimé toutes les qualités agréables, éliminent ou atténuent les laideurs et les défauts. La *conclusion* le pose comme un être idéal et parfait.

Le doute qui interrompt momentanément la cristallisation et renaît souvent, « car il y a toujours un petit doute à calmer ». Je n'examinerai pas si, comme le soutiennent quelques logiciens contemporains, le doute est un état de sentiment (*Gefühl*). Il consiste essentiellement dans un conflit entre deux tendances de la pensée, incompatibles ou antagonistes, sans conciliation possible, en une succession de jugement affirmatifs et négatifs sur le même sujet, sans qu'aucune conclusion puisse en sortir. Tandis que la certitude est un repos, le doute est une position instable, une lutte, un état d'agitation avec la conscience d'une activité dépensée vainement : en somme, un état pénible; mais ce sentiment n'est que l'*effet* du conflit intellectuel. Il marque l'entrée en scène de la logique rationnelle qui peut affaiblir et même anéantir l'autre logique. Si le doute ne prévaut pas l'amour traverse une nouvelle étape :

La seconde cristallisation. Elle est ordinairement la plus forte, mais ressemble à la première quant au mécanisme qui la produit. Remarquons en passant que ce procédé n'est pas propre à l'amour; il est au fond de toutes les passions à incubation lente.

3° Terminons par la forme intellectualisée. Lorsque l'amour s'est allégé, autant qu'il peut, de ses éléments

physiques, instinctifs, impulsifs, par un travail d'élimination et d'abstraction analogue à celui qui des sensations fait sortir les concepts; lorsqu'il s'est « idéalisé », alors le raisonnement passionnel disparaît pour faire place à un raisonnement demi-affectif, demi-intellectuel que j'appelle mixte. Nous y reviendrons dans la suite de ce chapitre et si je l'introduis ici par avance, c'est pour compléter l'étude de la logique dans l'amour.

Je choisis comme exemple l'amour chevaleresque, son code et ses coutumes. C'est une institution, une organisation où tout est *déduit* de la nature d'un sentiment fondamental qui règle les dispositions intérieures et les actes appropriés. Je néglige les détails pour mettre en relief la texture logique.

D'abord un axiome fondamental : « L'amour est le principe de toute gloire et de toute vertu. » C'est un impératif catégorique. — Il est clair que ceci est un jugement de valeur, subjectif, valable pour le chevalier de l'Ordre, nul pour les autres.

De là on déduit que « le véritable amour est impossible dans le mariage » et on décide « qu'une femme perd son amant en le prenant pour mari ». — Ceci est la conséquence logique du principe que l'amour doit être pur de toute préoccupation sexuelle. Ce jugement de valeur a de plus des raisons historiques : le mariage dans la noblesse étant un traité de paix, une alliance politique entre deux familles seigneuriales, ou une acquisition de biens, ne peut être un moyen d'élévation morale; il est

étranger à l'idéal. Aussi cette thèse sentimentale n'a *valu* que dans un milieu restreint et un temps restreint.

On déduit encore du principe premier la nécessité d'une ascension lente et progressive vers l'idéal rêvé. Elle compte quatre degrés qui ont leurs marques propres et leurs faveurs spéciales. On est tour à tour « hésitant », « priant », « écouté », et enfin « ami ».

Sans insister, l'existence d'un Code d'amour chevaleresque en trente articles qu'on possède encore, montre que les chevaliers du XIIe siècle n'étaient pas si loin des scolastiques. Ce qu'il importe de remarquer, c'est que la marche du raisonnement est celle de la logique rationnelle : il n'y a pas une fin posée d'avance qu'on justifie, mais un principe posé comme incontestable dont on déduit toutes les conséquences. Toutefois comme la source de toutes les déductions est de nature sentimentale, la rationalité n'est que la forme; c'est un moule qui solidifie et façonne une matière affective.

III. — Les modes de la vie affective sont si peu fixés qu'on en est réduit aux distinctions vagues de la langue courante. La haine, l'envie, la jalousie ne sont guère définies que d'une façon littéraire; mais leurs caractères spéciaux, physiologiques et psychologiques (s'il y en a) ne sont établis ni par des faits ni par des descriptions précises qui les différencient nettement. Admettons, simplement à titre d'hypothèse, que la haine est un genre; qu'elle a pour caractères une antipathie consciente ou

inconsciente, un mouvement d'aversion à l'égard d'une personne, accompagné d'un sentiment pénible, tantôt renfermé, muet, rongeur, tantôt agressif et destructeur. Si l'on considère la jalousie comme une espèce ou variété de ce genre ou — ce qui nous paraît vraisemblable — comme une forme plus complexe, elle présente certains caractères assez faciles à préciser.

Descartes la définit « une espèce de crainte qui se rapporte au désir qu'on a de conserver quelque bien » (*Passions*, art. 167). C'est une passion à éléments hétérogènes ou divergents. 1° Il y a la représentation d'un bien possédé ou désiré, élément de plaisir qui agit dans le sens de l'attraction et de l'excitation. 2° L'idée de la dépossession (l'amant trahi) ou de la privation (le candidat évincé, l'homme frustré d'une succession espérée), élément de chagrin qui agit dans le sens de la dépression. Le cas de la dépossession est le pire parce qu'il y a une réelle *diminutio capitis* perpétuellement sentie. 3° L'idée de la cause vraie ou imaginaire de cette dépossession ou privation; elle éveille à des degrés variables les tendances agressives et destructrices. Dans les formes passives, inertes, de la jalousie, ce troisième élément est très faible[1].

1. Il faut remarquer que le langage ordinaire entend principalement par jalousie celle des amoureux. Spinoza, dans sa définition bien connue (*Éthique*, III, prop. 35) prend le mot dans ce sens exclusif. Il n'est pas sûr que, dans la vie, cette forme soit plus fréquente que les autres, mais elle est plus dramatique. En tout cas, il est certain que, psychologiquement, une différence doit être établie entre elle et les autres formes. D'abord, la jalousie amoureuse se développe en partie double : elle vise celui qui trahit et celui qui aide à trahir (déposséder); elle peut avoir plusieurs

Pour l'éclosion de cette passion, il faut d'abord un terrain propice, au moins une disposition temporaire. Quant au rôle du raisonnement dans la naissance, le développement et le maintien de la jalousie, je serai très bref, pour éviter les redites.

Le premier moment est un soupçon, c'est-à-dire un jugement de défiance; en termes plus précis une inhibition des tendances expansives qui se fixe sur un individu déterminé : rival d'amour, d'ambition, de profession. La pénétration du jaloux vaut celle du timide et est de la même nature psychologique : impression plutôt que connaissance raisonnée. L'hostilité est d'abord vague. Puis les actes, les paroles, le silence même, tout est accepté comme preuves justifiant la supposition, le premier jugement. C'est un raisonnement de découverte participant des deux logiques. L'état de jalousie est constitué.

Le second moment est celui de la cristallisation. Il répète, *mutatis mutandis*, ce qui se passe pour l'amour : association d'idées à base affective, jugements de valeur qui, positifs ou négatifs, tendent vers la même fin.

L'opération mentale est fort analogue à ce qui se passe dans le délire des persécutions. Je ne prétends pas

sources selon qu'elle provient du sexe, du cœur, de la tête (jalousie par amour-propre, par vanité.) Elle diffère chez l'homme et chez la femme. L'homme agit de maître à esclave, il commande, emprisonne, s'arroge le droit de tuer. La femme agit d'esclave à maître : mensonge, ruse, rébellion. Enfin, elle présente cette particularité d'être quelquefois rétroactive (la jalousie contre le premier mari d'une divorcée, même d'une veuve), et l'on a pu dire que la dureté de la marâtre n'est que l'effet de la jalousie inavouée contre la première femme.

identifier les deux cas; mais ordinairement le persécuté devient persécuteur et de même l'incubation de la jalousie se transforme en actes d'agression. Cette analogie dans l'évolution et d'autres encore inclinent à penser que, dans une monographie de la passion jalouse, un rapprochement avec la forme morbide qui s'en rapproche le plus ne serait pas sans profit.

Section II.

Le raisonnement inconscient.

Une question préalable se pose : Y a-t-il dans la logique émotionnelle des jugements et des raisonnements inconscients ? Elle est d'autant plus légitime que la vie affective plus que toute autre paraît plonger dans l'être, au-dessous de la conscience. Malheureusement nous n'avons pas de réponse positive à proposer. Dès qu'on entre dans la région ténébreuse de l'inconscient, toute interprétation, c'est-à-dire la traduction dans le langage clair de la conscience se fait à l'aventure.

En ce qui concerne les faits, j'ai soutenu ailleurs qu'il y aurait avantage à établir deux catégories : 1° l'inconscient *statique* comprenant les habitudes, la mémoire et en général tout ce qui est savoir organisé : c'est un état de conservation, de repos, tout relatif, puisque nos états internes subissent d'incessantes métamorphoses ; 2° l'inconscient *dynamique* qui est un état latent d'activité, d'incubation, d'élaboration. On a des preuves à profusion de cette rumination inconsciente qui ne se traduit dans la

conscience que par des résultats. Évidemment, le raisonnement, s'il existe, appartient à cette dernière catégorie ; mais ceci ne nous apprend rien sur sa nature.

En ce qui concerne la nature de l'inconscient, on trouve dans la psychologie actuelle deux hypothèses principales qui sont l'une et l'autre passibles des objections les plus graves[1] et ne résolvent rien. Pour les uns, l'activité inconsciente est purement cérébrale ; le facteur psychique, qui ordinairement accompagne le travail des centres nerveux, est absent. Pour les autres, il existe dans la même personne, sans connexion réciproque, plusieurs courants de conscience dont un seul est connu actuellement ; les autres, quoiqu'ils se déroulent obscurément, ne changent pas de nature pour cela et ils restent, dans leur fond, psychiques.

Pour la théorie psychologique, l'explication de notre cas ne présente pas trop de difficultés, puisqu'elle admet que le jugement et le raisonnement, qu'ils soient conscients, subconscients ou inconscients, restent identiques, sauf une différence de degré dans la clarté de la représentation.

Pour la théorie physiologique, l'explication est plus embarrassante. Nous ne savons absolument rien du mécanisme cérébral qui correspond aux états de conscience appelés jugement se traisonnements. Dans ces derniers temps, en s'appuyant sur des recherches expéri-

1. Pour plus de détails sur cette question, je renvoie à mon *Essai sur l'imagination créatrice*, p. 283 et suiv.

mentales, on a soutenu qu'au moment où un jugement s'affirme, il n'est pas nécessaire que ses deux termes soient simultanément dans la conscience. Pour juger A plus grand que B, il suffit qu'il reste de B « une trace physiologique » ; sa présentation consciente n'est pas indispensable. Même en admettant cette thèse, on n'avance guère vers une solution. Notre cas est tout différent, puisqu'on admet que les *deux* termes et leur *rapport* sont purement physiologiques. La difficulté est plus grande encore pour un raisonnement, pour une série de jugements liés par des rapports et aboutissant à une conclusion : la totalité de l'opération étant, selon l'hypothèse, un pur mécanisme cérébral.

Enfin une dernière difficulté inhérente aux deux théories : le raisonnement n'est pas réductible à un automatisme mental qui, de lui-même, nécessairement, directement, atteindrait sa fin. Rationnel ou affectif, nous l'avons vu, il procède par acceptation et par élimination. Suivant le mécanisme de l'association, les idées du raisonneur irradient en tous sens. Dans cette profusion de matériaux, il doit choisir ce qui est adapté à son but. Or, dans l'une et l'autre hypothèse, le choix, sans la conscience, est-il explicable ?

Mais laissons ce problème inextricable et les semblants d'explications pour examiner les faits eux-mêmes. Je choisis comme types : 1° les conversions ; 2° les transformations affectives. Je les étudierai *comme si* l'activité qui les produit était réductible en réalité à des jugements et

à des raisonnements, — à titre de simple hypothèse ; et si l'on demande pourquoi nous attribuons à la logique des sentiments plutôt qu'à l'autre certains raisonnements inconscients, la seule réponse c'est que leur caractère affectif paraît révélé par leurs résultats.

I. Les conversions. — Ce travail n'a pas pour but la psychologie des conversions religieuses. Elle a été faite récemment, en détail et d'après des documents nombreux qui nous instruisent sur leurs causes, leur mode d'évolution, leur durée, leurs conséquences temporaires ou définitives. On a montré qu'elles se produisent de deux manières : l'une est lente, avec des progrès et des reculs jusqu'à la consommation finale ; l'autre est brusque, soudaine, semblable à une crise ou à une éruption ; elle a une date et semble transformer l'homme en un clin d'œil. On trouvera des exemples très nets de l'un et l'autre cas dans les livres de psychologie religieuse[1]. Quoiqu'il soit bien difficile au converti, même le plus sincère, de pouvoir affirmer sans erreur que sa crise libératrice n'a eu aucun antécédent et que cela soit peu vraisemblable, on doit pourtant admettre à titre de fait ces deux formes bien tranchées. Mais dans les conversions religieuses ou autres, nous n'avons qu'un seul point à étudier : c'est le travail de la conscience subliminale analogue, par hypothèse, à un travail logique.

1. Je renvoie aux deux importantes études de J. H. Leuba dans *American Journal of Psychology*, t. VII, 1896, et de W. James : *The Varieties of religions experience*, 1902, p. 149 à 183.

Il faut tout d'abord se débarrasser de cette opinion commune, qu'une conversion est l'effet de la réflexion, d'éléments uniquement ou principalement intellectuels. Ce n'est pas une prétendue démonstration qui engendre la croyance, mais la croyance qui suscite une prétendue démonstration pour se justifier. Je pourrai lire de volumineux traités de théologie musulmane, assister assidûment aux lectures et aux prédications dans les mosquées, sans la moindre propension à me convertir à l'Islamisme et sans autre profit qu'une connaissance approfondie de cette religion. Aux temps héroïques du romantisme, les classiques invétérés résistaient, sans être ébranlés, aux critiques, aux manifestes et qui pis est aux chefs-d'œuvre. Les raisonnements d'un républicain n'ont aucune prise sur un royaliste fougueux et réciproquement. Sans doute, la tendance, l'ébranlement qui produit la conversion ne naît pas spontanément, sans causes intellectuelles, sans idée provocatrice ; mais l'idée n'est qu'un instrument qui tantôt réussit, tantôt échoue. Elle ressemble au pêcheur qui jette son amorce dans l'eau, sans savoir si le poisson mordra à l'hameçon[1].

1. Si au lieu des conversions individuelles dont l'origine est *intérieure*, on considère les conversions en masse qui se rencontrent dans l'histoire (les Franks de Clovis, les Anglo-Saxons d'Ethelbert, les Russes de Vladimir, etc.) dont l'origine est *extérieure*, étant due à l'obéissance au chef, à l'imitation, à un entraînement momentané, on voit, même en écartant les cas sans sincérité, combien l'œuvre de la conversion est superficielle et précaire. C'est qu'elle n'agit que sur l'intelligence : elle inculque au prétendu converti qui les comprend tant bien que mal, quelques nouveaux dogmes et préceptes; ils s'ajoutent aux anciens sans les remplacer ni les supplanter; la conversion réelle exige une transformation radicale des instincts, tendances et habitudes, de la manière de sentir et d'agir, une

Une croyance est un système d'idées investi d'une réalité et jugé supérieur et préférable à tout autre. Une conversion, quelle qu'en soit la nature, consiste dans la substitution d'un autre système d'idées qui à son tour est jugé réel ou du moins supérieur et préférable à tout autre. Comment se fait cette substitution? Je néglige toutes les métaphores usitées en pareil cas (bourgeon devenant fleur, fruit mûr, etc.), qui n'expliquent rien. On a assimilé la conversion à une suggestion faite par les autres ou qu'on se fait à soi-même; mais ce n'est qu'un élément de sa psychologie. Pour ma part, je chercherais plutôt ses analogues dans les cas de métamorphose partielle à base physiologique : crise de puberté, passage à la sénilité par transition lente, changement brusque de caractère à la suite de violentes émotions, transformation psychique résultant d'une maladie : bref, dans les cas d'altération partielle de la personnalité. Ces altérations ont des degrés; plus elles entament le fond de l'individu, plus elles se rapprochent des conversions. Ceci demande à être précisé.

Les cas de double personnalité sont très connus du public, mais il s'agit des grands cas : ceux où deux personnalités se succèdent ayant chacune sa mémoire propre

métamorphose qui pénètre dans le tréfonds de l'individu, dans ses sentiments et sa volonté. Ce n'est pas un enseignement purement intellectuel qui pouvait changer les adorateurs d'Odin, ivres de sang et de carnage, en adeptes d'une religion de douceur et de charité. Aussi, on sait les conflits intérieurs entre les deux croyances et surtout les deux morales, les constants retours au culte des ancêtres chez ces convertis d'apparence. Même remarque pour le polythéisme gréco-romain.

(je néglige les variantes), l'une ignorant l'autre. Quoique la mémoire ne constitue pas à elle seule l'identité et la continuité de l'individu, elle en est la forme visible, le témoin qui l'atteste toujours ; ordinairement, cette alternance de mémoire s'accompagne d'une alternance de caractère et de sentiments. Les observateurs l'ont notée, en la laissant un peu dans l'ombre. Il en résulte que le changement de personnalité est réduit principalement à un changement de mémoire ; et, par suite cette anomalie est caractérisée surtout par des variations *intellectuelles*, la mémoire étant le magasin où se conservent toutes nos connaissances.

Pour les conversions, il en est autrement. Il y a scission en deux vies, mais principalement — on pourrait dire exclusivement — dans l'ordre des sentiments et de l'action. La crise terminée, le calme rétabli, le converti renie son passé, mais il ne l'ignore pas : rien n'est changé dans sa mémoire. Il n'est devenu autre que dans sa croyance, ses opinions, sa conduite. L'ébranlement n'atteint sa vie intellectuelle que par contre-coup, elle se modifie seulement dans la mesure que sa nouvelle position exige. L'athée peut devenir un dévot, le libertin un saint ; mais pour tout ce qui est étranger à sa nouvelle croyance, il juge et raisonne comme autrefois. On peut en conclure que *toute conversion est une altération partielle de la personnalité dans ses éléments affectifs.*

On peut employer une autre formule mieux adaptée à notre sujet : c'est *une interversion des valeurs.* Ceci est

évident, puisque le converti brûle ce qu'il a adoré et adore ce qu'il a brûlé ; mais dès qu'un jugement de valeur intervient, nous entrons dans la logique affective. Si l'on admet des jugements inconscients, on est conduit à *supposer* que, dans les conversions, les jugements de valeur (abstraction faite de la conscience) sont de la même nature que les jugements de valeur conscients. Dans les conversions lentes, la période d'incubation est traversée de velléités qui n'aboutissent pas et qui ressemblent à des conclusions partielles et momentanées.

A l'appui de cette hypothèse, on peut alléguer quelques faits, dans la mesure où il est possible de s'aventurer dans cette double obscurité : l'affectif, l'inconscient. Il n'est pas rare qu'à la suite d'une maladie physique ou d'émotions violentes, il se produise un changement total d'humeur (*mood*). J'emploie ce terme faute de mieux, pour dire que le ton principal de la vie affective fait place à un état contraire : l'homme jovial se change en un mélancolique ; l'actif devient apathique, inerte ; le tempérament amoureux, frigide, indifférent. Ce changement d'humeur influe sur les jugements. Le passage du premier état au second transforme la conception de la vie en ce qui concerne l'individu lui-même, ses semblables, son milieu, les événements du monde. Il s'est produit un déplacement des valeurs : autre la fin désirée, autres les conclusions. Mais cette manifestation de la logique affective me paraît à inscrire au compte du raisonnement

émotionnel ou passionnel, précédemment étudié. Ce cas ne ressemble pas à une conversion. Pourquoi ?

On a de nombreuses confessions de convertis ; elles nous apprennent ce qui suit. Avant la conversion, le plus souvent un état de malaise, de mécontentement de soi-même et des autres, de dégoût pour toute chose, d'impossibilité de désir et de plaisir. W. James en a transcrit plusieurs, entre autres celle de Tolstoï qui est très détaillée (*ouv. cité*, p. 149 et suiv.). Après la conversion un sentiment de joie, puis de paix, de quiétude ; « tout prend une apparence de nouveauté » (exemples dans Leuba, *loc. cit.*). Ceci diffère totalement du changement d'humeur qui est une cause[1]. Chez le converti, la transformation affective ci-dessus décrite est un effet ; elle résulte du travail souterrain qui commence ou qui est fini et elle se ramène à un jugement défavorable sur la vie ancienne, à un jugement favorable sur la vie naissante. Or (et c'est le point important à noter) ce travail aboutit à un apport intellectuel : une nouvelle croyance, un ensemble d'idées et de préceptes faisant corps. A moins d'admettre une forme d'activité raisonnante inconnue de nous, on est réduit à supposer que la constitution et l'adoption d'un idéal sont, chez le converti, le résultat d'un ensemble de jugements qui convergent vers une même fin, une même conclusion ; que tout se passe *comme si*, à l'état latent, une somme de jugements de

1. J'entends pour la psychologie, car il est l'effet de changements physiologiques dans l'individu.

valeur s'accumulait suivant un mécanisme précédemment décrit.

Je n'ai parlé que des conversions religieuses parce que, enveloppant l'homme tout entier, elles sont le type de cet événement psychologique. Il y en a d'autres, morales, politiques, esthétiques qui se manifestent aussi par des altérations profondes et permanentes du sentir et de l'agir ; si l'explication hypothétique qui précède est tenue pour valable, on peut l'appliquer à tous les cas.

On trouve dans la personne de Nietzsche un curieux exemple de conversion à la fois religieuse, morale et esthétique : les documents ne manqueraient pas pour l'étudier en détail. Il a passé d'un christianisme sincère à l'athéisme ; de la morale commune à l'immoralisme, à la transmutation des valeurs et à la théorie du Surhomme ; d'un wagnérisme fougueux à un antiwagnérisme intransigeant, de l'art « de la décadence » à l'art « apollinien » ; sa conversion esthétique, à l'encontre des autres, s'est produite par une crise violente et s'est affirmée avec fracas. Il a traversé « une maladie » et « le plus grand événement de sa vie a été une *guérison* ». C'est un très bel exemple de logique complète, intégrale, à la fois rationnelle et affective. Tantôt sa pensée est systématique, sa dialectique serrée. Tantôt le raisonnement, mû uniquement par les secousses de l'émotion ou le cours irrésistible de la passion, dégénère en injures. La contradiction dans son œuvre est celle des deux logiques : l'affective l'emporte, et on sait qu'elle ignore les contradictions.

II. Les transformations. — Je désigne sous ce nom la métamorphose d'une forme d'émotion en une autre qui paraît spécifiquement différente. C'est un changement à incubation lente qu'il est impossible de réduire à une seule formule et que l'on comprendra mieux par une énumération de faits. Avant d'en donner des exemples, j'indique quelques modes de transformation qui ne sont pas à classer sous cette rubrique.

J'élimine d'abord des changements fréquents dans la vie ordinaire et que le langage désigne sous ce nom : l'amour transformé en haine ou inversement, la prodigalité en avarice, le prosélytisme en indifférence. Ces cas me paraissent assimilables à une forme embryonnaire et très partielle de conversion.

J'écarte encore les transformations apparentes qui frappent beaucoup l'attention et donnent le change aux esprits peu observateurs : par exemple, le fanatisme religieux devenant un fanatisme irréligieux ou un fanatisme politique. Pour le spectateur du dehors qui s'en tient au fait brut, il y a une transformation complète ; pour celui qui voit le mécanisme intérieur, il y a plutôt permanence. La poussée affective — tendance, désir, émotion, passion — reste la même quant à son intensité ; elle ne fait que se décharger dans une autre voie ; comme l'effort musculaire de mon bras, selon qu'il arrache une racine ou tire un coup de revolver. Le seul changement est dans l'appréciation, dans les jugements de valeur et finalement dans le contenu intellectuel, dans le but qui prévaut. Une

nouvelle croyance a surgi, c'est-à-dire un système de représentation qui, né de la réflexion ou des circonstances extérieures, exerce sa maîtrise sur l'individu. C'est un cas de conversion partielle, un peu différent des conversions complètes qui s'affirment par le calme et la stabilité.

Les transformations que j'attribue, par hypothèse, à une logique inconsciente ne ressemblent en rien aux conversions. Il s'agit d'une émotion d'un genre déterminé et supposée fixe, qui se rapproche lentement d'une forme voisine, mais spécifiquement différente et finit par lui ressembler. Cette transformation n'a lieu que pour les émotions complexes, telles que l'amour paternel, l'amour conjugal, etc. Ces formes de la vie affective sont considérées comme des types à peu près fixes, ayant des marques distinctives qui leur sont propres : d'abord leur objet ; puis certains caractères physiques que les psychologues ont décrits. Or, il arrive que parfois elles perdent peu à peu les caractères spécifiques et subissent une métamorphose — ordinairement incomplète — en un autre type. Ce phénomène mériterait une étude particulière que nous ne pouvons faire en passant. Il suffit à notre but d'en donner quelques exemples.

Observation I. — M... tempérament d'artiste, très imaginatif, n'a pu suivre sa vocation par suite d'une catastrophe financière, a subi en maugréant une carrière administrative. — Sa femme, jolie, suffisamment instruite et intelligente. — Sa fille, unique, née sur le tard, douée de facultés intellectuelles et morales très remarquables.

A mesure que sa fille avance en âge et en science, M... prend sa femme en pitié, la réduit à un néant qu'elle accepte sans se plaindre, la traite comme une sotte « qui ne comprend rien », comble sa fille de cadeaux, de faveurs, en fait sa compagne assidue, sa confidente intime, quoique celle-ci en souffre pour sa mère qu'elle aime tendrement. Si l'on parle d'un mariage éventuel il entre en fureur : « Quel besoin a-t-elle de se marier? » C'est comme une jalousie anticipée. La fille avait atteint vingt-cinq ans, quand son père est mort subitement.

Obs. II. — L..., homme nul, ignorant, présomptueux, incapable de tout, esprit faux et maladroit, a végété toute sa vie dans un poste infime. — Sa femme, virile, ambitieuse, intrigante, l'a épousé par nécessité et l'a, durant toute leur vie en commun, accablé de son mépris. — Le fils aîné, esprit sage, pratique, mais très ordinaire, est devenu son idole (au détriment du cadet qui lui est très supérieur en tout et l'a montré). Elle le tient en tutelle, le conduit, le pousse, veut pour lui, en fait son confident et parfois son conseiller, transporte sur lui toutes ses ambitions. Elle lui procure un mariage riche, inespéré. Quinze jours après, jalousie féroce contre sa bru : « une sotte, un mouton bêlant ». Critiques et récriminations incessantes contre elle auprès du mari. Six mois de scènes perpétuelles, rupture complète avec son fils qu'elle accuse d'une noire ingratitude.

Obs. III. — C..., marié depuis longtemps, sans enfants, en très bons termes avec sa femme. Survient une jeune parente, inconnue de lui jusqu'alors. Par suite des circonstances, les deux époux sont conduits à la prendre sous leur tutelle. C... parcourt un premier moment où l'attrait sexuel pour la jeune fille dominait. Mais des raisons puissantes les combattent : son affection pour sa femme, la grande différence d'âge, etc. Le sentiment primitif se transforme rapidement en un amour paternel : état final qui dure depuis des années.

Je pourrais continuer cette énumération de faits; le lecteur en trouvera dans son expérience personnelle. J'omets aussi les formes embryonnaires, très fréquentes : la femme solide qui traite comme un enfant son mari

souffreteux; le mari âgé qui agit de même avec sa très jeune femme; l'amour demi-sensuel qui devient mystique[1].

Ce transformisme psychologique ne peut être que l'œuvre d'un travail intellectuel, en partie conscient. A l'origine, le sentiment normal; puis un état hybride, des formes de passage aboutissant à la métamorphose finale. Quel rôle peut-on assigner à la logique des sentiments dans cette évolution anormale? Ici, comme dans tout raisonnement affectif, il y a une *fin*, un but qui suscite et choisit, à l'exclusion de tous autres, certains jugements de valeur sur les personnes. Cette fin est la conception inconsciente ou inavouée d'un idéal, c'est-à-dire une construction en images appartenant au type que j'ai appelé ailleurs « ébauché » (*Imagination créatrice*, Conclusion, p. 264). Dans tous les cas que j'ai observés, l'idéal ne s'étant pas réalisé ou s'étant évanoui, une tendance obscure entraînait l'individu à lui donner la vie, à l'incarner là où il rencontrait quelques conditions d'existence. Ainsi une communauté de tempérament, de goûts, d'idées (obs. I et II), une apparence ou imitation d'enfant (obs. III); cette opération pourrait s'appeler *par substitution*. Il faut remarquer que la genèse de ces sentiments hybrides traverse au début une période de lutte entre la forme normale et la forme nouvelle qui doit la sup-

1. Par exemple, la tendresse que Mme Guyon éprouve d'abord pour le P. Lacombe, son confesseur. Pour les documents, voir Leuba : « Les tendances fondamentales des mystiques chrétiens », dans la *Revue philosophique* de juillet 1902.

planter. Le plus souvent, cette phase larvaire se rapproche un peu de l'attrait sexuel; mais sous l'influence de causes diverses — répugnances instinctives, habitudes et règles morales — il se produit une inhibition partielle; il ne reste plus qu'un mouvement d'attraction autour duquel la nouvelle cristallisation s'opère peu à peu.

En ce qui concerne le *mécanisme* du raisonnement, conscient ou non, qui est au fond de ces transformations de sentiments, on peut préciser davantage. L'opération intellectuelle qui les soutient et les dirige est la *pensée par analogie* : forme inférieure adaptée à une logique inférieure. W. Stern qui, dans une bonne monographie, l'a étudiée en psychologue, dit avec raison « que ce processus négligé par les logiciens est le processus le plus ordinaire de beaucoup pour l'esprit humain »[1]. Aussi, il est naturel qu'il tienne une belle place dans la logique des sentiments qui, nous l'avons vu, est celle des primitifs.

Cet auteur distingue quatre catégories d'analogies : 1° externe, où les deux termes sont empruntés au monde des sens, exemple : appeler le chameau, le vaisseau du désert; 2° interne, où les deux termes appartiennent à la vie intérieure, exemple : les analogies des sensations entre elles : sons et couleurs; 3° objective, où les événements du monde extérieur sont employés pour éclaircir et expliquer des états internes, exemple : l'emploi par

1. *Die Analogie im volkstümlichen Denken*, Berlin, 1893.

extension du mot « impression »; 4° subjective, la plus importante de toutes, source principale des personnifications et des mythes : les états internes se glissent sous les états externes et se substituent à eux. Évidemment, les cas de transformation rentrent dans cette dernière catégorie : la conception idéale (état interne) trouve son analogie dans une personne (état externe); il y a fusion des deux termes; puis un travail complémentaire de l'esprit, qui ajoute les qualités absentes que l'idéal réclame.

En résumé, la trame intellectuelle qui soutient ces transformations affectives me paraît consister en ce qui suit : d'abord, un travail inconscient équivalent à une série des jugements de valeur et procédant par analogie. Ensuite et surtout une construction imaginative, faite d'associations irradiant en divers sens, mais unifiées par la sélection inconsciente d'un désir prédominant. C'est la forme fruste du raisonnement imaginatif que nous allons étudier.

Section III

Le raisonnement imaginatif.

La forme de raisonnement émotionnel la plus complète, la plus fréquente, la plus importante par ses résultats, est celle que je désigne sous le nom d'imaginative. On pourrait encore l'appeler la forme affective du raisonnement de *découverte*. C'est le raisonnement propre de la croyance, lorsqu'elle raisonne : son rôle dans l'histoire individuelle et collective de l'humanité a été et est encore de premier ordre.

Il ne faut pas confondre le raisonnement imaginatif avec l'imagination créatrice (faculté d'invention, fantaisie, etc.). Bien que ces deux processus psychologiques se ressemblent en beaucoup de points, ils sont de nature différente.

Le but unique de l'imagination est de créer. Toute invention, de la plus vulgaire à la plus haute, suppose du nouveau (du moins pour l'individu, car cette nouveauté peut être une répétition pour l'espèce). Certes, la vie affective participe à la création qui naît toujours d'un

besoin, d'un instinct, d'un désir; mais cette poussée originelle mise à part, il arrive souvent que l'élément affectif est absent ou négligeable, ou exclu par la nature même du travail créateur. Ainsi dans l'invention scientifique, mécanique, financière, commerciale, l'emploi du raisonnement rationnel est seul légitime, et l'intrusion d'une émotion ou d'une passion quelconque ne ferait que l'entraver.

Le raisonnement imaginatif, lui, implique toujours des éléments affectifs et n'existe même qu'à cette condition; mais il vise si peu à créer qu'il prétend au contraire découvrir ou établir une vérité existante par des moyens qui lui sont propres, c'est-à-dire par une construction imaginative : en sorte qu'il diffère de la faculté d'invention par son but, par ses résultats qu'il tient pour objectifs; mais il lui ressemble par les procédés employés.

Maintenant, si l'on compare les deux formes de raisonnement — rationnel, affectif — en tant qu'instruments de découverte, la différence se réduit à une opposition fondamentale déjà signalée.

Le raisonnement rationnel en s'appliquant aux événements de la nature, de l'humanité, de la vie sociale, s'efforce, par des procédés multiples, par des méthodes variables selon les cas, de deviner et de reproduire exactement l'ordre et l'enchaînement des phénomènes. Même en admettant avec quelques idéalistes que les principes et catégories qui règlent nos raisonnements ne sont que des stratagèmes pour imposer une discipline à la masse con-

fuse, incohérente des faits et les rendre intelligibles, il reste pourtant incontestable que certains raisonnements sont si exacts, si rigoureusement vérifiés (l'astronome qui prédit le moment d'une éclipse) qu'on ne peut leur refuser un caractère *objectif*.

Le raisonnement émotionnel, au contraire, est toujours régi par une tendance, une inclination, un désir, une aversion, un état affectif quelconque qui exprime l'état du sujet et rien de plus; il est emprisonné dans la *subjectivité*.

Étudions-le maintenant d'après ses œuvres. Rien n'est plus facile, il est partout, s'étend à tout. J'emprunterai presque tous mes exemples à l'expérience religieuse : les documents abondent, variables selon les races, les temps, les lieux, les degrés de culture; mais au fond le mécanisme logique reste le même.

A l'origine, la création, la conception (si l'on préfère) de Dieu ou des dieux est-elle l'œuvre du raisonnement affectif seul? Non. L'opération qui crée les mythes est l'œuvre de la nature humaine tout entière, intellectuelle et affective, de l'*homo duplex*. Elle est, suivant une définition juste : « l'objectivation psycho-physique de l'homme dans tous les phénomènes qu'il peut percevoir ». La forme de raisonnement que le mythe enveloppe et dissimule, mériterait plutôt l'épithète d'*anthropomorphique*. Elle appartient à cette période primitive dont nous avons parlé dans le précédent chapitre, où la différenciation entre les deux logiques ne s'est pas encore produite. Nous pouvons donc

l'omettre au profit de formes plus nettes où l'influence des états affectifs est franchement déterminante.

I. — Les croyances, idées ou conclusions relatives à la vie future sont d'excellents exemples de raisonnement imaginatif, d'une marche du connu à l'inconnu, d'un voyage de découverte où le sentiment est le pilote. Dans cette question, il y a deux éléments à considérer : les conceptions diverses de l'immortalité; les raisons par lesquelles on prétend l'établir.

1° Sur le premier point, je me contente d'une énumération qui pourrait être plus longue : la vie vague des Ombres, comme dans les poèmes d'Homère; la continuation et répétition de la vie terrestre, croyance qui paraît dater de l'époque néolithique où les morts sont enterrés avec leur mobilier et leurs armes; l'immortalité aristocratique réservée aux chefs, aux nobles, aux braves ou simplement aux riches (elle a eu même, de nos jours, des adhérents tels que Gœthe); la métempsychose, les transmigrations et renaissances indéfinies avec résorption finale dans le Grand Être; l'extinction dans le *nirvâna*; l'immortalité conditionnelle réservée à ceux qui la gagnent par leurs mérites; l'état de paix perpétuelle, le repos dans l'amour divin (conception mystique); l'omniscience (conception intellectualiste), le progrès sans fin (Leibniz), etc. [1]. Je ne dis rien des multiples opinions sur

1. On trouvera sur ce point beaucoup de documents historiques et ethnographiques dans L. Bourdeau, *Le Problème de la mort* (Paris, F. Alcan), chap. v et vii.

le *lieu* où la vie future se déroule ni sur sa *durée* limitée ou non. C'est une œuvre d'imagination surajoutée à la croyance principale.

En somme, la conception d'une immortalité heureuse ou malheureuse se ramène à des jugements de *valeur* sur les différentes formes de la vie, dont l'une est tenue pour le souverain bien (Paradis), l'autre pour le souverain mal (Enfer), c'est une conclusion qui dépend des désirs, des aspirations, des goûts : l'homme actif ne conclut pas comme le contemplatif, ni un ascète comme le Scandinave espérant en la *Walhalla*. Rien de plus vrai que la formule : « Dis-moi quel paradis tu rêves et je te dirai qui tu es. »

2° Cette croyance, cette affirmation d'origine sentimentale, quel qu'en soit le contenu, a été tout d'abord toute spontanée; puis elle a été forcée de se consolider contre le doute et les difficultés issues de la réflexion. Alors la logique apparaît. Le principe vrai, fondamental, universel qui lui sert de base est un fait psychique de la nature de l'homme : le désir de vivre toujours. Il est le nerf de tout raisonnemeut en faveur de l'immortalité. « Les êtres doués d'intelligence, dit saint Thomas, désirent exister toujours et un désir naturel ne peut exister en vain[1]. » Discuter cette assertion n'est pas de notre sujet : d'ailleurs, cette besogne a été faite bien des fois, notamment par Taine (dans sa critique de Jouffroy) sous une forme humoristique qui a soulevé des indigna-

1. *Summa theologiæ*, I, 75, b, ap. Bourdeau, *ouv. cité*, p. 102.

tions, mais qui enveloppe une dialectique rigoureuse. Malgré son apparence d'axiome, ce prétendu principe est une affirmation sentimentale dont rien ne justifie la validité. Il s'impose comme préféré, non comme prouvé, et c'est de notre faculté de sentir qu'il tire toute sa force. Quoi qu'il en soit, à l'appui de ce principe protecteur de l'immortalité, on a allégué des « preuves », les unes expérimentales, les autres rationnelles.

Preuves de fait. — A l'origine cette croyance — on l'a répété à satiété — est née des rêves et états similaires où l'âme semble douée d'une vie indépendante. Actuellement, ce genre d'arguments est hors d'emploi; mais la croyance persistante aux fantômes, aux apparitions et évocations d'esprits en est un succédané. La « Société de recherches psychiques » de Londres qui a institué sur toute la surface du globe l'étude des phénomènes supranormaux, ne poursuit pas un but purement spéculatif : beaucoup de ses membres pensent avec raison que si un seul fait d'apparition *post mortem* était bien et dûment constaté, le résultat pratique serait capital[1].

Preuve rationnelle. — La principale, bien connue, se déduit de la nécessité d'une sanction. Historiquement, elle s'est produite assez tard. A l'origine, la survivance a été admise à titre de fait, sans aucune trace d'une rétribution suivant les œuvres et la conduite morale. C'est la conclusion rationnellement déduite d'un principe de justice.

1. Sur ces questions, consulter l'ouvrage posthume de Myers, *Human Personality and its survivance of bodily Death*, 2 vol. Longmans, 1903.

Je le répète : la valeur probante de ces arguments de l'une et l'autre espèce n'a rien à faire ici; il ne s'agit que de leur nature logique. Or, il faut remarquer que dans la poursuite de ce problème, le raisonnement subit une transformation. Au premier moment, il est purement imaginatif; le désir engendre et organise une croyance : le vrai croyant, celui qui pose son besoin de toujours vivre comme nécessaire, s'en tient là; il est sourd à toutes les attaques. Au second moment, quand le doute s'est insinué, le raisonnement n'est plus un instrument de conjecture pour découvrir, mais un effort pour démontrer, il devient une *justification*, un plaidoyer — forme spéciale que nous étudierons plus loin; il reste affectif dans son fond, mais en prenant les allures et le masque de la logique rationnelle. Ce changement mérite d'être noté. Il montre l'impossibilité d'une classification rigoureuse des raisonnements affectifs. Le raisonneur passe sans scrupule d'une forme à une autre, les emploie toutes indistinctement, pourvu qu'elles concourent à ses fins.

II. — L'art de la *divination* est l'œuvre la plus considérable que le raisonnement imaginatif ait construite et l'effort le plus acharné pour résoudre par des procédés extra-rationels des questions auxquelles la logique rationnelle ne répond pas. Il remonte à la plus haute antiquité et se rencontre partout. Les aborigènes du Nouveau-Monde l'ont inventé comme leurs frères de l'Ancien-Monde. Il a été appliqué à tous les actes de la vie privée

et publique depuis les plus frivoles jusqu'aux plus graves. Il est devenu une institution d'État chez beaucoup de peuples : les Romains, qui l'ont appris des Étrusques; l'oracle de Delphes, ce gouvernement moral de la Grèce, qui a duré près de quinze cents ans. Même à l'époque de la Renaissance, les rois et les grands ont leurs astrologues qui sont des personnages officiels. Il prend à la longue les apparences d'une science; il est enseigné par tradition ou consigné dans des écrits nombreux et volumineux; c'est une étude compliquée, très minutieuse, ayant pour chaque groupe de phénomènes sa terminologie propre. L'aruspicine était fondée sur un examen anatomique très approfondi des entrailles. La divination par les variétés de la foudre se perd en observations et subtilités sans nombre. Les traités d'astrologie sont un labyrinthe inextricable de classifications, de déductions, d'inductions, de distinctions. — Voilà une longue histoire, et il ne faut pas oublier que si l'art divinatoire s'est atrophié sous l'influence de la culture scientifique, il n'est pas mort. De nos jours, les centres les plus civilisés ne manquent pas de gens dont le métier est de pronostiquer l'avenir.

Le savant peut traiter avec mépris cet entassement d'aberrations séculaires et cette codification du néant; mais le psychologue ne peut considérer la divination sans quelque complaisance, comme une manifestation de la nature humaine qui, par sa ténacité, affirme la nécessité d'une logique étrangère à la raison.

« La divination, dit son savant historien, est la pénétration de la pensée divine par l'intelligence humaine, en dehors des considérations ordinaires de la science; c'est une connaissance d'une nature spéciale, toujours obtenue par voie de révélation surnaturelle, avec ou sans secours du raisonnement[1]. » Il distingue deux formes : 1° intuitive : les songes, l'évocation des morts, l'enthousiasme (au sens étymologique); elle est hors de notre sujet, la révélation étant directe; 2° inductive ou déductive, c'est-à-dire par interprétation. Elle prend ses matériaux partout : la terre, les eaux, le ciel, les astres, les phénomènes météorologiques, les hommes, les bêtes, les objets inanimés, le tirage au sort, les combinaisons numériques; elle embrasse le monde entier et revêt les formes les plus inattendues.

Son mécanisme logique, variable suivant les cas, ne peut être déterminé qu'en gros.

D'abord la divination repose sur un principe général, admis inconsciemment ou vaguement conçu : c'est que dans l'univers tout se tient et que, entre les éléments les plus dissemblables, il y a une corrélation. Assurément, l'homme primitif, en essayant de pénétrer l'avenir, n'avait aucune idée de ce principe abstrait; mais sa conception animiste du monde le mettait en présence de forces sentantes et agissantes, répandues partout, analogues à lui; il lui semblait naturel de les interroger. — A ce moment de l'évolution humaine, chacun est, pour son

1. Bouché-Leclercq, *Histoire de la divination dans l'antiquité*, Paris, 4 vol.

propre compte, devin aussi bien que pêcheur, chasseur ou charpentier. Plus tard, par suite de la division du travail, il se forme une classe spéciale d'interprètes (prêtres, magiciens, médecins, devins) guidés par quelque généralisation empirique, grossière et hasardée, mais qui suppose certaines corrélations entre l'individu et le reste du monde. — Ce fut l'œuvre de la philosophie d'atteindre la généralisation complète du principe « que tout se tient dans la nature ». Sauf les Épicuriens, les écoles philosophiques de la Grèce admettaient la divination soit partiellement, avec des restrictions et réserves, soit totalement, comme les Stoïciens, en conséquence de leur théorie du σύνπνοία πάντα. Le christianisme des premiers âges ne l'a pas niée, mais l'attribuait aux démons[1]. Toutefois, il ne faut pas exagérer la valeur de ce principe : il est plus théorique que pratique. Du point de vue de la logique rationnelle, il apparaît comme le fondement de toutes les conjectures divinatoires. Du point de vue de la logique des sentiments, c'est douteux. Nous savons que celle-ci se soucie assez peu des principes et qu'elle semble guidée plutôt par une croyance instinctive, irréductible à une formule rationnelle.

1. Cette croyance à une corrélation directe entre les manifestations de la nature et les actes humains a été plus répandue qu'on ne pense chez les philosophes de l'antiquité. Dans la Chine ancienne, Ki-tse professe cette maxime : « Quand la vertu règne, la pluie vient à propos; quand on rend les jugements équitables, le froid vient à son temps ». En Grèce, ce fait que les grandes écoles philosophiques ont discuté la divination, prouve combien les croyances religieuses d'une époque influent sur ceux mêmes qui se croient totalement émancipés.

Maintenant, si l'on considère la conjecture divinatoire dans les cas particuliers, *in concreto*, telle qu'elle est pratiquée en fait, on y trouve des éléments affectifs, imaginatifs, rationnels.

1° *Éléments affectifs*. Il y a d'abord le désir intense, sans critique (c'est-à-dire soustrait à toute inhibition des jugements rationnels), qui engendre cette croyance : qu'un pouvoir surnaturel, Dieu ou Destin, répondra par un moyen quelconque à la question posée. La croyance est proportionnelle au désir; il se trouve des demi-croyances.

Il y a le choix du procédé. Entre tant de moyens supposés efficaces, pourquoi l'interrogateur a-t-il une préférence? Avant tout, son goût, ses dispositions personnelles, comme le catholique qui a une dévotion particulière pour tel saint; puis le hasard, la facilité de l'opération, la tradition, l'imitation ou au contraire la mode qui est un goût collectif à l'état instable.

Puis, un raisonnement très élémentaire fondé sur des sentiments. Conclusion par analogie affective : une rencontre fâcheuse est de mauvais augure, le hurlement nocturne d'un oiseau présage la mort, etc. L'analogie est, non dans les perceptions, mais dans l'état émotionnel qui les accompagne. — Conclusion par contraste : on sait combien cette forme d'association prédomine dans la vie des sentiments; conclure du blanc au noir, d'un rêve lugubre à l'événement contraire.

Enfin, il y a l'état d'attente avant la réponse; l'oscilla-

tion entre l'espérance et la peur. Dans l'interprétation des cas douteux, l'interrogateur incline, selon son caractère, vers une conclusion optimiste ou pessimiste.

2° L'*élément imaginatif* pur se réduit au mode de pensée symbolique. Les perceptions et images concrètes sont transformées en images symboliques : en sorte que toutes les manifestations de la nature et de l'humanité n'ont pas seulement leur valeur brute, mais une signification cachée, un sens occulte à déchiffrer. C'est l'essence même de la divination, et il est inutile de donner des exemples.

3° L'*élément rationnel* est propre aux cas d'interprétation difficile. Le raisonnement simule la forme rationnelle et prend une allure scientifique. L'interrogateur n'est plus compétent pour comprendre la réponse. Il n'est pas à la portée d'un novice de prédire la destinée d'un homme ou le résultat d'une bataille d'après la position des astres. C'est la divination savante, celle qui a produit les grands traités mentionnés plus haut, auxquels un ensemble imposant d'observations, de déductions, d'inductions, de calculs donnent une apparence de solidité. Rien n'y manque, sauf une base ferme et l'objectivité que la construction imaginative atteint quelquefois en fait (dans les découvertes qui réussissent) ; jamais en droit parce qu'elle exprime une conception individuelle, subjective. Il est vrai que l'art divinatoire se réclame de l'expérience, se prétend vérifié par elle, la compte comme une des preuves de sa validité logique. Par une illusion naturelle, le croyant attache plus d'importance à une prédic-

tion qui s'accomplit qu'à une centaine d'autres dont il justifie péniblement l'échec. Mais tout ceci sort de la logique des sentiments et n'est qu'un effort pour l'étayer.

Notons un dernier caractère du raisonnement divinatoire qui tient à sa nature foncièrement affective, c'est l'insouciance des contradictions. D'une part, il suppose, au moins implicitement, un rapport fixe entre les événements du monde et les événements de la vie humaine même individuelle. D'autre part, l'homme essaie d'échapper à une réponse déplaisante et de tricher avec son destin. L'oracle ou le devin dit « Un tel mourra de telle mort, dans tel endroit », et la victime désignée invente des subterfuges, se flatte de modifier l'avenir. Les entrailles interrogées par l'aruspice sont défavorables à une entreprise de l'État; on recommence plusieurs fois pour obtenir la réponse favorable. Les historiens de l'antiquité abondent en récits de ce genre. On désire une réponse vraie, mais on la désire consolante; ce qui n'est contradictoire que pour la raison. Chaque désir, nous le savons, ne voit et ne veut que sa fin.

III. — Quoique la *magie* et la divination soient étroitement unies par leur nature et leur histoire, la position n'est pas identique dans les deux cas. L'art divinatoire est une interrogation; il interprète. La magie est une opération, un acte; elle commande. De là une différence évidente dans leur logique : celle de la magie répudie le type affectif pour adopter une forme de raisonnement en

partie imaginatif, en partie intellectuel. A ce titre, nous pourrions l'omettre; quelques remarques suffiront à montrer les différences.

Le sorcier se croit un être surnaturel. Chez quelques peuples, il l'est par droit de naissance, la profession étant héréditaire; mais partout, il doit subir un long noviciat, de dures épreuves; il n'acquiert son savoir et sa technique qu'avec beaucoup de peine, comme le font à notre époque un chimiste ou un musicien. Même en faisant la part de l'imposture, il est convaincu de pouvoir à son gré faire la pluie et le beau temps, tuer, guérir, etc. Ses incantations ont une vertu irrésistible qui vient de lui. Quelques-uns se sont crus capables de forcer les dieux à l'obéissance. Il vit donc dans un monde imaginaire.

Toutefois, il y a dans sa prétendue science des éléments rationnels d'une nature trouble et suspecte. Il raisonne d'après des analogies factices (la poudre de momie est un brevet de longue vie). Il se complaît surtout dans l'emploi abusif de la notion de cause[1]. De là des principes comme ceux-ci : « L'effet ressemble à la cause qui le produit », source de la magie imitative; exemple : l'envoûtement, qui a été pratiqué partout. « Les choses qui ont été en contact et ont cessé de l'être, continuent à s'influencer comme si le contact persistait » : c'est le principe de l'action à distance.

1. Ce fait a été signalé par les ethnologistes et mythographes qui consentent à dépasser la simple collection des faits : Voir Tylor, *Primitive culture*; A. Lang, *Mythes, cultes et religions* (Paris, F. Alcan); mais surtout Frazer, *The golden Bough*, t. I, chap. III.

Par contre, dans la logique de la magie, l'élément affectif est négligeable, d'action faible, parce que, suivant la juste remarque de Frazer (*loc. cit.*) : « La conception fondamentale de la magie est identique à celle de la science... son système repose sur la foi, aveugle sans doute, mais réelle et ferme dans l'ordre et l'uniformité de la nature. Son erreur vient, non de ce qu'elle croit à une succession de phénomènes déterminés par des lois, mais de la conception totalement fausse qu'elle a de la nature de ces lois. »

Les faits contenus dans cette section de notre étude ont été empruntés à une seule source, aux manifestations de la vie religieuse et aux croyances qui s'en rapprochent. Il serait facile, mais sans profit, de chercher ailleurs. La ténacité d'une logique si fragile serait inexplicable si l'on ne savait qu'elle est ancrée dans le cœur de l'homme, indépendante de la raison qui dissiperait ces chimères[1]. Elle a duré et dure encore parce qu'elle a sa raison d'être dans des tendances indestructibles. « Par une série de déductions logiques et fatales, on s'explique, dit Tarde, que certaines superstitions fameuses, la sorcellerie, la divination par le vol des oiseaux ou par les songes, les oracles, l'astrologie soient nés d'une manière indépendante chez la plupart des peuples au Pérou et au Mexique comme en Grèce et à Rome. C'étaient là des

1. Les historiens ont constaté que, durant plusieurs siècles, le polythéisme gréco-romain a survécu sous la forme de la divination, plus forte que le christianisme qui la prohibait.

erreurs nécessaires : car en fait d'inventions nécessaires, il n'y a pas que des vérités. Nécessaires à quoi? A satisfaire de mieux en mieux, sur une échelle sociale de plus en plus vaste, cet impérieux besoin de certitude et de sécurité qui est la fin commune de la religion et de la raison[1]. »

1. Tarde, *Logique sociale*, p. 271 (Paris, F. Alcan).

Section IV.

Le raisonnement de justification.

Je serai très bref sur cette forme de raisonnement, la plus simple, la plus enfantine, la plus banale de toutes. Elle est bien connue, quoique la logique des sentiments soit peu explorée. Son nom est ancien, puisqu'on l'attribue généralement à Malebranche. Pourtant, elle mérite une mention, ne fût-ce que pour la distinguer du raisonnement composite ou plaidoyer qui sera étudié ci-après et qui est très différent.

Son caractère essentiel, c'est d'être engendrée par une croyance ferme et sincère qui se refuse à être troublée et aspire au repos. Le raisonnement de justification est nettement téléologique. Malgré quelques apparences de rationalisme, il appartient au type affectif pur se manifestant dans sa plus grande pauvreté. La croyance aveugle (quel que soit son objet) étant l'affirmation de l'individu dans son désir et son sentir les plus intimes, tient au fond même de son être. Elle est, en dernière analyse, *une manifestation partielle de l'instinct de la conservation* :

de là sa ténacité. Mais si inébranlable qu'elle paraisse, le doute la traverse au moins par moments. Il s'ensuit une rupture d'équilibre mental qui appelle un remède. C'est le raisonnement de justification.

Celui qui a une foi ardente en un homme, en un régime politique, en une forme de gouvernement n'avoue jamais leur impuissance, ne s'incline pas devant leur échec, mais cherche au dehors des semblants de raisons. La chute de l'empire romain sous le choc des Barbares était attribuée par les païens à l'abandon des anciens Dieux, par les chrétiens à un châtiment providentiel du paganisme. Cette thèse est dans saint Augustin, Salvien, et d'autre part chez les historiens polythéistes, leurs contemporains.

Dans la morale pratique, le raisonnement justificatif est d'un emploi journalier. Dans la morale théorique, celle que les moralistes bâtissent laborieusement, le procédé est plus savant, plus systématique; mais au fond c'est une tendance maîtresse, une préférence individuelle, une subjectivité qui, dissimulée sous cet appareil logique, guide vers une fin posée d'avance. Comme le fait remarquer Balfour[1], dans les discussions de la morale, il y a une diversité extrême dans les prémisses, une uniformité étrange dans les conclusions. Pourquoi? parce que les conclusions étaient fixées dès le commencement et le but arrêté avant que le voyageur se mette en route. « Les constructeurs de morale sont des avocats qui se donnent

1. *Les bases de la croyance*, trad. franç., p. 157.

toute liberté sur les prémisses, non sur les conclusions. »

Dans toutes les religions, la logique justificative s'épanouit avec luxuriance. Les vrais croyants ne sont jamais embarrassés par les malheurs individuels ou collectifs des gens pieux : la catastrophe d'un train de pèlerins, l'insuccès d'une guerre sainte, le miracle refusé aux plus ardentes et aux plus légitimes prières, l'infortune s'acharnant sur un juste, etc. Sans s'inquiéter d'un double illogisme, ils déclarent que les voies de la Providence sont impénétrables, mais ils essaient de les justifier.

Beaucoup de malades raisonnent de même à l'égard de leur médecin ou des remèdes, parce que leur psychologie est identique à celle des dévots, et ils trouvent toujours quelque prétexte qui, à leurs yeux, explique les insuccès.

Je n'ai parlé que de l'homme normal. Chez certains aliénés (délire des persécutions, mélancolie, etc.), le raisonnement de justification est sans cesse en action et il n'est pas sensiblement plus faible que chez les gens raisonnables, « parce que tout état émotionnel a une cécité et une insensibilité naturelles pour tous les faits qui s'opposent à lui ». (James, *op. cit.*, p. 88.)

Ce travail étant consacré au raisonnement affectif, je n'insisterai pas sur les cas où une croyance, une opinion, un préjugé né du caractère ou de l'éducation, agissent inconsciemment sur les explications et les théories qui prétendent sincèrement à l'objectivité scientifique. Rien de plus fréquent chez les historiens, les théologiens et même les philosophes « qui font semblant d'avoir

découvert leur opinion par le développement spontané d'une dialectique froide, pure, divinement insouciante; tandis qu'au fond une thèse anticipée, une suggestion, le plus souvent un souhait du cœur, abstrait et passé au crible, est défendu par eux, appuyé de motifs laborieusement cherchés ». Remarquons que l'auteur de ce passage, Nietzsche (*Au delà du Bien et du Mal*, chap. I), qui s'emporte contre « la tartuferie du vieux Kant, nous attirant dans les voies détournées de la dialectique qui mènent à son impératif catégorique », est lui-même un très bel exemple du défaut qu'il critique.

Dans tous les cas de ce genre, la forme est celle de la logique rationnelle. La structure du raisonnement est ferme, sans lacunes, irréprochable; mais c'est un état d'âme extra-rationnel qui a l'initiative et la haute direction. Ce qui paraît démonstration n'est que *justification*. La logique de la raison semble maîtresse; en réalité, elle est servante. On s'y trompe, parce que l'édifice logique, bâti par des ouvriers habiles et subtils, n'a pas les apparences naïves du raisonnement affectif où le dénouement est connu d'avance.

II. — A côté de cette forme de raisonnement dont la valeur objective est si faible, il faut en mentionner une autre que j'appelle le *raisonnement de consolation*. Il est né du besoin de trouver un remède à la douleur morale. Si l'on exclut les pessimistes qui ne veulent pas de consolation, les stoïques qui les dédaignent, les esprits

lucides qui en voient la fragilité, — le reste de l'humanité est très accessible à cette apparence de raisonnement et se prête volontiers à l'illusion qu'il procure.

Tous les malheurs de l'existence : ruine, déchéance, maladie, séparation par la mort, sont pour le patient une diminution de vie, un amoindrissement senti de sa personnalité. La tendance à être et à mieux être, la « volonté de puissance », plus simplement l'instinct fondamental de la conservation est atteint, entravé, blessé. Le raisonnement de consolation est un effort pour restituer, par des moyens artificiels, la quantité de vie et d'énergie perdues. Qu'il naisse en nous spontanément ou que nous l'acceptions des autres, il vise toujours le même but et il consiste dans la *mise en valeur* d'états passés ou futurs propres à compenser le présent : car on ne peut chercher ailleurs que dans les souvenirs agréables d'un temps écoulé ou dans cette construction imaginaire, projetée dans l'avenir, qu'on nomme l'espoir.

La « Consolation » a été un genre littéraire florissant dans l'antiquité (voir Sénèque), à la grande époque des rhéteurs, ces ouvriers inconscients de la logique émotionnelle. Si de nos jours, il est hors d'usage, le simulacre de raisonnement qui le constitue reste vivace dans toutes les formes de condoléance journalière, dès qu'elles essayent d'être un peu plus qu'une formule sèche et banale.

Section V.

Le raisonnement mixte ou composite.

Nous nous rapprochons de la logique rationnelle sans y entrer, car elle n'admet pas de compromis, et le mélange d'éléments affectifs imprime une marque d'exclusion au raisonnement que nous appelons mixte ou composite. Ce terme paraît approprié; il laisse entendre que cette forme de raisonnnement exige : un enchaînement rationnel qui en est le squelette; l'emploi des émotions comme moyen d'agir et comme procédé d'argumentation. — On pourrait le nommer aussi raisonnement affectif réfléchi et, dans quelques cas, raisonnement artificiel, parce qu'étant conscient, volontaire, calculé, il s'oppose au raisonnement affectif spontané. Plus simplement on peut dire que c'est un *plaidoyer*. Le raisonnement mixte varie en fonction de la quantité de logique affective et de logique rationnelle qu'il contient.

Précédemment, nous avons fait remarquer que la logique rationnelle travaille tantôt à découvrir, tantôt à démontrer. Dans le premier cas, elle poursuit la solution

d'un problème. Bien que le résultat soit souvent pressenti, soupçonné, il reste conjectural tant qu'on n'a pas épuisé la série des moyens termes qui imposent la conclusion. Dans le second cas, une affirmation est posée à titre d'hypothèse : l'œuvre de la démonstration consiste à la valider par un enchaînement rigoureux de raisons[1].

La logique des sentiments, elle aussi, s'oriente dans ces deux directions : tantôt elle s'essaie à découvrir, nous l'avons vu en étudiant le raisonnement imaginatif; tantôt elle simule la démonstration, comme dans le plaidoyer. Mais entre la démonstration et le plaidoyer, la différence est foncière.

La démonstration marche vers son terme d'un pas méthodique et assuré. Elle n'a qu'un but, la vérité. Elle ne s'adresse qu'à l'homme intellectuel. Elle est de nature spéculative. La conclusion atteinte régulièrement, elle ne s'inquiète pas des conséquences pratiques.

Le plaidoyer marche tout autrement. La conclusion est arrêtée d'avance. Fournir des preuves est pour lui une œuvre secondaire, au fond un simple moyen. Il n'a qu'un but : persuader, entraîner, faire agir; il n'a que des préoccupations pratiques. Il s'adresse à l'homme tout entier, surtout à ses sentiments, à ses tendances, à sa

1. Remarquons que la différence entre les deux procédés est un peu superficielle. Les théorèmes de la géométrie, les principes de la physique, actuellement matière à démonstration, ont été à l'origine le résultat d'une marche vers l'inconnu. Par contre, dans certains cas, pour des nécessités didactiques ou autres, on suppose le problème résolu. Alors la démarche logique prend la forme d'une démonstration, étant au fond un procédé de recherche.

volonté pour les dominer, les subjuguer. Le raisonnement composite est une arme de combat. Il s'adresse quelquefois à nous-même, le plus souvent aux autres : son emploi est rarement individuel, presque toujours social. Il se rencontre partout :

Dans les discussions morales, politiques, religieuses, sociales, esthétiques; le tribun qui soulève les masses, le prédicateur qui réchauffe le zèle des croyants, l'avocat dans les causes criminelles, la propagande morale, littéraire, artistique et même scientifique des conférenciers, etc.

Dans les romans et les pièces de théâtre à *thèse* qui ne diffèrent du plaidoyer proprement dit que par une adaptation à la lecture ou à la scène, par une substitution de l'écriture à la parole.

Dans la vie ordinaire, les discussions en faveur d'une opinion, d'une affaire à tenter, d'un mariage à conclure, d'un voyage à entreprendre, etc.

Tous les modes d'emploi de ce procédé de raisonnement sont réductibles à deux principaux, en négligeant les nuances :

On est convaincu de la légitimité de sa thèse. — En ce cas, le point de départ étant admis, on est capable de construire son plaidoyer suivant les règles de la logique rationnelle, et le raisonnement mixte se rapproche de la démonstration par une dialectique correcte, une argumentation rigoureuse, quelquefois par l'abus des divisions et subdivisions (dans l'éloquence politique Démosthène,

dans l'éloquence sacrée Bourdaloue). Il n'y a emploi des « valeurs », c'est-à-dire des éléments affectifs, qu'autant qu'il faut pour émouvoir et triompher.

On est peu ou point convaincu de la légitimité de sa thèse. — En ce cas (un avocat plaidant une cause qu'il sait mauvaise), l'élément rationnel relève plutôt de la sophistique[1]. La charpente intellectuelle est frêle et pleine de trous, et la logique des sentiments se fait la part du lion par nécessité.

Il ressort des remarques précédentes que le type du raisonnement mixte se trouve dans l'éloquence vraie, celle qui est mieux qu'un verbiage élégant et vide. Je n'ai pas à apprendre au lecteur ce qu'est l'éloquence, mais à montrer que ses conditions psychologiques sont celles du mode de raisonnement qui nous occupe. Cicéron en donne une définition très bien appropriée à notre sujet : « C'est un état d'émotion continue[2]. » Elle est naturelle à l'homme : même chez les sauvages, il y a des gens éloquents qui, dans un idiome pauvre, aidés des intonations et des gestes, savent convaincre et entraîner leurs congénères. Elle est une des manifestations de cette logique primitive, *indifférenciée*, dont nous avons parlé, où les éléments rationnels et affectifs étroitement enchevêtrés concourent à la même fin; et si elle existe et agit encore

1. Les différences et les ressemblances entre la logique affective et les sophismes reconnus et classés par la logique rationnelle exigeraient une étude trop longue pour ce chapitre. Elle trouvera sa place dans la Conclusion.

2. Quid aliud est eloquentia nisi motus animi continuus? (*Orator.*)

chez les peuples civilisés, ce n'est pas à titre de survivance, mais parce que rien ne peut la remplacer. Pour qu'elle disparût, il faudrait que tout fût démontrable ou que la nature humaine fût transformée de fond en comble. A elle seule, elle est une *preuve de fait* de la *nécessité* pour l'homme d'une logique émotionnelle.

Puis, après des siècles, — pas très tard pourtant, comme l'histoire nous l'apprend, — les rhéteurs sont venus qui ont travaillé sur la matière oratoire comme les grammairiens sur la matière linguistique, en ont extrait des préceptes et des règles et composé des traités du parfait orateur. Leur but était uniquement pratique, didactique. Qu'ils aient réussi ou non, peu nous importe; mais il est certain qu'ils ont fait, sans le vouloir et le savoir, un premier essai d'une logique des sentiments, restreint à un cas particulier. On peut s'en convaincre par l'examen de quelques détails.

D'abord, la préoccupation exclusive, obsédante, du succès à conquérir par tous les moyens possibles, surtout par l'action des secousses émotionnelles : « Pour l'orateur, l'homme est un être mis en mouvement par l'imagination et la passion. » « L'éloquence se juge à la réussite, c'est-à-dire à l'effet produit, et on n'agit sur les hommes que par les passions. » « Il ne s'agit pas d'éclairer, mais d'entraîner, de convertir, il faut remuer le cœur, ébranler l'imagination, subjuguer la volonté. » Tels sont les préceptes généraux qui reviennent à satiété dans les traités de rhétorique les plus renommés.

Puis, il y a les procédés, les recettes tirées de l'observation pour reproduire ou imiter ce que les grands orateurs ont trouvé spontanément et dont l'expérience a démontré l'efficacité.

Pour le fond, c'est la logique rationnelle qui fournit les règles. L'ordre et la disposition des arguments par voie d'accumulation ou de gradation est fondée sur des raisons réfléchies. Ce sujet a été traité avec des détails suffisants (dans le précédent chapitre); je n'y reviens pas.

Pour la forme, les procédés sont presque toujours empruntés à la logique affective. Les « mœurs oratoires », dont les rhéteurs font un si grand état, signifient, dans notre langage, la connaissance et surtout le maniement psychologique de l'auditeur. Il s'agit moins de son niveau intellectuel que de son caractère, ses tendances, ses goûts, ses sympathies et antipathies. Cette adaptation psychologique consiste dans le choix des *valeurs* à répudier, employer, mettre en relief; ce qui est le fond même de la logique affective.

Si l'on passe de l'intérieur à l'extérieur, aux formes de langage qui traduisent les idées et les sentiments, la marque de l'éloquence est l'emploi du style *figuré*, œuvre de l'imagination et de l'émotion, comme tel exclu de la démonstration rationnelle : comparaisons, métaphores, prosopopée, hyperbole, ironie ou plaisanterie, insinuations, exclamations, apostrophes, interrogation qui lance dans le vide, etc.; ces moyens et d'autres, quelle que soit leur valeur littéraire, expriment moins des états intellec-

tuels que des états de sentiment; leur force est dans le facteur affectif qu'ils contiennent; ils agissent non par preuves, mais par suggestions.

Enfin, il y a l'action des gestes, du débit oratoire, de la voix. Cette éloquence du corps, d'une puissance aussi grande qu'éphémère (ce qui a fait dire à tort que l'orateur meurt tout entier), est un élément de la logique émotionnelle, puisque l'émotion forte et son expression physiologique sont inséparables. Dans les assemblées religieuses (missions, *revivals*), les conversions brusques, les terreurs, les sanglots, les cris; dans les assemblées politiques ou populaires, les entraînements irrésistibles : ces faits et bien d'autres montrent que l'action chez l'orateur est une manière de preuve et remplace parfois une démonstration [1].

Reste à signaler un caractère qui distingue le raisonnement mixte entre toutes les formes de la logique des sentiments, peut-être parce qu'il est plus fortement empreint de rationalité. Le raisonnement passionnel, de justification, de consolation, de conjecture imaginative, celui qui produit des conversions et transformations ont tous une marque purement individuelle ou ne dépassent l'individu que rarement et par accident. Le caractère extra-individuel, *social* du raisonnement mixte, est évi-

1. Il faut reconnaître que, dans ce cas, la logique des sentiments se rapproche beaucoup de la logique instinctive, organique, plutôt que psychique. Mais je rappelle que, sans appareil oratoire, sans mots, elle peut imposer une conclusion. J'en ai donné des exemples (chapitre précédent, p. 53).

dent puisqu'il se propose d'agir sur les autres hommes. « En apparence, dit Tarde, rien de plus contraire à la logique que la rhétorique. La rhétorique n'est-elle pas essentiellement l'art des virements non logiques de la croyance et du désir? Oui, au sens individuel du mot logique. Mais, au sens social, elle est l'instrument logique par excellence, le procédé le plus puissant de diffusion imitative des idées et d'équilibration ascendante des croyances. Ceux que la rhétorique persuade sous la forme du livre, du journal ou du discours ont besoin d'être persuadés et sont presque toujours impuissants à se convaincre eux-mêmes. Un passage de Maudsley est bien propre à nous montrer la logique individuelle réduite à ses seules ressources : « Il y a des personnes, dit-il, qui ont l'habitude de peser leurs raisons si minutieusement (c'est-à-dire de se conformer si exactement aux règles de la logique individuelle), qu'elles prennent difficilement une décision et on les aide grandement si l'on répète simplement sur un ton de confiance les raisons qui les font pencher d'un côté. Ces personnes se sentent soulagées, bien qu'au fond elles puissent n'avoir aucune estime pour le jugement de celui qui les a conseillées. » Cette action prestigieuse d'un individu sur un autre se produit, on le voit, en violation de toutes les lois de la logique individuelle isolément considérée[1].

Il faut préciser davantage, car l'action sociale du raisonnement se manifeste de plusieurs manières. Le plai-

1. *Logique sociale*, p. 76 (Paris, F. Alcan).

doyer — il ne s'agit que de lui — est une forme franche ou dissimulée, violente ou mitigée du *combat*. Il cherche le succès, la victoire, le triomphe et, comme à la guerre, tout est bon, même la ruse. Ceci est vrai des discussions familières comme des plus hauts débats. C'est qu'il a sa source non dans l'égoïsme pur, mais dans la tendance du moi à l'expansion, à l'affirmation de lui-même et, s'il le peut, à la domination. Est-on convaincu, la croyance étant l'expression de nos désirs ou répulsions internes, on défend sa propre cause. Est-on peu ou point convaincu de la thèse qu'on soutient, en l'adoptant on la fait sienne et on la défend par amour-propre. Les deux cas imposent la même attitude.

Mais les grandes convictions seules créent la logique affective et par elle la maîtrise des âmes : par exemple, Savonarole entraînant les Florentines au sacrifice de leurs bijoux, de leurs vêtements de luxe, et le peintre Bartolomeo della Porta à brûler lui-même ses tableaux. A de telles œuvres, un ordre simple ne suffit pas; pour que l'impératif soit obéi, il faut une accumulation de *raisons émouvantes* qui sont les moyens termes préparant la conclusion.

Après avoir étudié séparément les principales formes du raisonnement affectif et montré, en fait, qu'une classification nette, précise, complète est impossible, qu'une approximation seule est possible; on peut, d'un point de

vue plus général, tenter une réduction de ces formes d'après leurs origines.

Négligeons leur matière, leur contenu, l'agencement logique propre à chacune, leur fin particulière, pour ne considérer que la part contributive à la fin générale de l'individu.

La logique rationnelle est née du besoin de s'adapter par la connaissance au milieu extérieur, à ses propriétés et à ses attributs. Ce besoin d'abord pratique est devenu avec le temps spéculatif et pratique suivant les cas. Les formes de la logique des sentiments sont nées aussi de besoins et même plus impérieusement, puisqu'elles restent toujours pratiques, téléologiques et que ce caractère est, pour elles, inaliénable. Or si on les rapproche et les compare pour chercher à découvrir leurs affinités originelles, on voit qu'elles se laissent ramener à deux types, suivant qu'elles sont utiles à la *conservation* ou à l'*expansion* de l'individu.

La tendance à se conserver (négative en un certain sens), se traduit par des actes de défense, moyen préventif contre la diminution, l'amoindrissement; ou bien si le mal est fait, par l'emploi de remèdes propres à réparer, à compenser les pertes, à réaliser autant que possible une *restitutio ad integrum*. A ce type appartiennent : les formes passives du raisonnement passionnel dont la timidité a servi d'exemple; les raisonnements de justification et de consolation qui sont l'un un appui défensif contre l'ébranlement d'une croyance; l'autre un effort pour recouvrer l'état antérieur.

La tendance à l'expansion (plutôt positive), sous une forme pacifique ou belliqueuse, a toujours pour fin un accroissement d'être et de puissance. Telle est du moins l'illusion de l'individu, et, dans la sphère toute subjective des sentiments, illusion et réalité se valent. A ce type, appartiennent les modes de raisonnement qui ont pour fin un idéal : comme les formes actives du raisonnement passionnel (ex. : l'amour), le travail latent qui produit les conversions et les transformations; l'effort imaginatif pour deviner l'avenir; enfin les nombreuses nuances du plaidoyer.

Les multiples manifestations de la logique des sentiments sont ainsi ramenées à deux tendances fondamentales de la vie affective, intimement liées chez les animaux supérieurs : la conservation, le développement.

CHAPITRE IV

L'IMAGINATION CRÉATRICE AFFECTIVE

I

Nous avons fait ressortir avec insistance le caractère foncièrement pratique de la logique des sentiments. Un cas fait exception : c'est lorsqu'elle se met au service de la création esthétique. Mais alors elle s'amoindrit, s'atténue, se dénature et devient un simple fil conducteur qui la rapproche de la pure association. Toutefois, elle en reste distincte, parce que si peu ordonné que soit son agencement, elle a toujours un but qui impose un certain ordre.

Qu'il y ait un raisonnement quelconque inclus dans la genèse de toute création, c'est probable. Pour le soutenir sans réserves, comme on l'a fait, il n'est pas besoin de recourir à la thèse radicale qui soutient que toute forme d'activité mentale est réductible à un raisonnement, ni d'admettre avec certains auteurs que le travail de l'imagination, notamment celui qui crée les mythes, peut se

ramener à un syllogisme : ce qui ne prouve guère. *Artificiellement*, tout peut revêtir la forme syllogistique. Au reste, ce problème est en dehors de notre sujet et nous pouvons nous dispenser de prendre parti. D'abord beaucoup de formes de l'imagination créatrice (scientifique, mécanique, pratique, commerciale, financière, stratégique, etc.) sont par nature étrangères à la logique des sentiments. Même en se restreignant à la création esthétique, la question serait très complexe. Une bonne part de l'invention est généralement attribuée à la spontanéité, à l'intuition, à l'instinct, c'est-à-dire à des opérations à demi inconscientes sur lesquelles on ne peut faire que des hypothèses. Quant au raisonnement proprement dit, il varie suivant la nature de l'invention et suivant celle de l'inventeur.

Admettons, pour simplifier, deux grandes classes :

Celle où le créateur a le soin prépondérant de la belle ordonnance, de l'harmonie, de l'unité parfaite : alors, le travail logique est fort analogue au raisonnement mixte précédemment étudié ;

Celle où la fantaisie court et se répand à son gré. Ici le soutien logique est si léger, si faible, que dans les cas extrêmes il se rapproche de la simple association comme la courbe tendant vers son asymptote. Cependant la logique, même sous cette forme sentimentale, ne devient pas uniquement une suggestion ou évocation d'états affectifs. Son but n'étant plus de démontrer ni de conjecturer, mais d'organiser, elle change de nature en

changeant ses matériaux de construction. Voici comment :

1° En éliminant les concepts-valeurs qui, malgré leur coefficient affectif, conservent une certaine marque intellectuelle et donnent l'illusion de notions, d'idées générales, rendant possible un enchaînement logique ;

2° En leur substituant des états de conscience autres, que j'ai proposé d'appeler des *abstraits émotionnels*. Ce sont des images qui se réduisent à quelques qualités ou attributs des choses, tenant lieu de la totalité et qui sont choisis entre les autres pour des raisons diverses, *mais toujours d'origine affective*. En d'autres termes, l'abstrait émotionnel résulte de la prédominance constante ou momentanée d'un état affectif. Un aspect quelconque, essentiel ou non, surgit en relief uniquement parce qu'il est en rapport direct avec notre sensibilité : une qualité ou un attribut sont choisis spontanément et arbitrairement parce qu'ils nous plaisent ou nous déplaisent en quelque manière [1].

1. Pour plus de détails nous renvoyons à nos *Psychologie des sentiments*, partie I, chap. XIII, et *Imagination créatrice*, partie III, chap. II. Les abstraits émotionnels résultent de deux procédés principaux : 1° La fusion. Ils sont un résidu condensé d'émotions analogues ou coexistantes, un sentiment général extrait de la masse des impressions particulières; 2° La généralisation proprement dite. Les sentiments participent au processus de généralisation des idées qu'ils accompagnent. Le mot symbolise l'idée générale qui est — dans la conscience — une image générique ou un état unique tenant lieu de tous les autres. Le mot par son association avec l'image et par suite avec le sentiment peut éveiller celui-ci directement : Ex. : murmure de la forêt, brise du printemps, etc. Elsenhans, à qui j'emprunte ces exemples (*loc.cit.*), fait remarquer que ces formes abstraites des sentiments sont inférieures en intensité et en netteté aux formes concrètes.

Cette matière émotionnelle se fixe et s'exprime le plus souvent par des mots ou des formes plastiques. Mais on peut s'aventurer encore plus loin dans le vague, là où le fil conducteur, dernier vestige du raisonnement affectif, se dessine à peine dans la fluidité de la construction esthétique. C'est quand les sentiments ne sont plus traduits que par des sons. Ce cas, en raison de sa nature singulière, me paraît mériter une étude spéciale.

J'ai essayé d'établir ailleurs l'existence d'une mémoire purement affective. Cette thèse a suscité d'abord des critiques, plus tard des études nouvelles sur le même sujet[1]. Je me propose de poursuivre dans cette voie, en établissant l'existence d'une forme d'imagination créatrice purement affective, c'est-à-dire qui n'a pour matière que des sentiments, émotions et passions.

Autrefois, nous nous sommes demandé : Existe-t-il une mémoire affective pure, c'est-à-dire distincte et indépendante des circonstances concomitantes de l'émotion, reproduisant l'émotion elle-même ?

Maintenant, nous nous demandons : *Existe-t-il une forme d'imagination créatrice qui, suivant des rapports nouveaux, rassemble et combine des états affectifs de diverse nature et rien qu'eux ?*

Quoiqu'elle ne soit pas très commune, cette forme d'imagination existe et se manifeste de plusieurs manières dont une seule est complète ; — elle sera le principal objet de ce chapitre — les autres sont partielles ou atténuées.

1. Celles de Pillon, Mauxion, Paulhan, Urban, etc.

II

La forme complète se rencontre dans la création musicale, non toujours, mais avec des restrictions qui vont être immédiatement indiquées. Il y a, en effet, une question préliminaire à éclaircir, sans quoi tout ce qui suit risquerait d'être bâti sur un terrain mouvant.

Parmi les définitions de la musique, il en est une qui, avec quelques variantes, revient constamment : « C'est l'art d'exprimer les sentiments et les passions par les sons ». Sur une trentaine de formules qu'un musicographe a recueillies, je trouve qu'elle figure pour les trois quarts. Or, c'est là justement le point en litige : La musique a-t-elle pour but principal d'exprimer des états de sentiment ? Deux opinions radicalement contraires sont ici en présence ; l'une l'affirme, l'autre le nie.

La première thèse a été soutenue par des savants, des philosophes, des esthéticiens (Helmholtz, Kant, Herbart, Lotze, Vischer, etc.), et même par quelques musiciens comme J.-J. Rousseau. Elle a été développée avec une habileté supérieure et une remarquable puissance de dialectique par Hanslick, dans son livre très connu : *Vom musikalisch-Schönen*. Si l'on néglige les discussions épisodiques ou purement critiques, la partie positive de cet ouvrage peut se résumer ainsi : Le seul contenu de la musique est le son ; elle n'a pas de matière dans le sens du sujet traité. « La musique ne parle que les sons » ;

elle ne renferme rien autre chose que des formes sonores en mouvement ; elle est une arabesque qui s'anime par une autogénie continuelle ; elle est semblable à un kaléidoscope. « On s'est habitué à considérer le sentiment évoqué par une œuvre musicale comme le sujet, l'idée, le fond même de cette œuvre, et à ne voir dans les combinaisons sonores traitées avec art et intelligence que la simple forme, l'image, le revêtement matériel du sentiment. Mais c'est précisément la partie spécifique à la musique, faite de ces combinaisons si dédaignées, qui constituent la création de l'artiste..., c'est là, dans les formes sonores et précises que réside le sens spirituel de la composition, non dans la vague expression d'ensemble d'un sentiment abstrait. La forme pure, par opposition au sentiment, est le vrai sujet, le vrai fond de la musique ; elle est la musique elle-même. » Le travail créateur du musicien a son point de départ, non dans l'intention de peindre musicalement telle passion, mais dans l'invention d'une mélodie, d'un motif qui naît dans son esprit par l'effet d'une puissance mystérieuse, inexplicable dans son germe. « C'est un chant intérieur, non un sentiment intérieur qui pousse le musicien à composer. » Le thème ou motif est « le microcosme musical » dans lequel on ne peut séparer le fond de la forme. « Le thème principal est la tige, véritable substance et fond (sujet) de l'œuvre musicale. Tout dérive de lui ; il est l'axiome... Le compositeur traite son thème principal à la manière d'un héros de roman, ne perdant jamais de vue que tout se

rapporte à ce premier rôle et gravite dans son orbite. » Le thème seul révèle la trempe de l'esprit qui a élaboré l'œuvre entière. « Un motif de Mozart, de Beethoven a son individualité aussi certaine qu'un vers de Gœthe ou un jugement de Lessing... Les thèmes ont toute la sûreté d'une citation et l'évidence d'un tableau ; ils sont individuels, personnels, éternels. » La seule concession de Hanslick, c'est que « la musique ne peut pas exprimer le contenu des sentiments, mais seulement leur côté dynamique ». — Telle est la thèse négative sous sa forme la plus radicale : on ne me reprochera pas de l'avoir affaiblie.

La thèse contraire a été soutenue par plusieurs philosophes (Schelling, Hegel, surtout Schopenhauer) et par la plupart des musiciens. Tout d'abord, il est d'expérience vulgaire que certaines compositions musicales (non toutes) éveillent chez l'auditeur des états émotionnels variés, parfois intenses. Comment supposer que le créateur, uniquement absorbé dans la plastique des formes sonores, reste étranger à cette agitation intérieure, ne ressente rien? C'est une hypothèse invraisemblable. D'ailleurs, sur ce point, les musiciens ont répondu : entre de nombreux témoignages je choisis au hasard. Gluck inventant le morceau de la colère d'Achille dans *Iphigénie en Aulide* — qui produisit au théâtre un effet prodigieux — se livrait dans la rue à de telles extravagances qu'il faillit être arrêté. Berlioz rayait du nombre des musiciens « ceux qui ne sentent pas, qui, maîtres de la théorie, composent une apparence de musique ». Chopin disait :

« Je ne sais rien au monde de plus haïssable qu'une musique sans arrière-pensée », et Gounod déclarait avoir « la haine implacable de la formule, de l'enveloppe vide et l'amour de la forme directement issue de l'émotion qui en est la substance et la raison ». On me dispensera d'entasser des exemples. D'une manière générale, on peut invoquer la sensibilité maladive de tant de musiciens célèbres, que leurs biographes nous ont décrite en minutieux détails ; et puis pourquoi des expressions comme la bonhomie de Haydn, la colère concentrée de Beethoven, la langueur de Schubert, l'inquiétude fébrile de Chopin, la tendresse de Mozart, etc. ? Je ne veux rien dire des contemporains. Ceux-ci seraient, pourtant, une bonne mine à exploiter, la musique évoluant de plus en plus dans le sens d'une expression complète des dispositions intimes, les plus délicates et les plus fugitives. Il est presque honteux d'insister sur un point d'une telle évidence et je m'en serais abstenu si la thèse contraire ne s'était affirmée avec la hardiesse que l'on sait.

Cette opposition entre les deux théories est-elle irréductible ? Nullement. Sans entrer dans les détails de ce débat, on peut remarquer que la thèse dont Hanslick s'est fait le champion le plus audacieux, est rigoureusement applicable à une certaine classe de compositions musicales. Il suffit de rappeler la distinction qu'on a quelquefois établie entre la musique *vide* et la musique *pleine* : ce qui, en termes psychologiques, peut se traduire par musique extérieure et musique intérieure.

La première n'est qu'une architecture de sons, qui « n'a pas de matière au sens de sujet traité » ; l'œuvre de création se résume en combinaisons sonores, modulations savantes, rythmes originaux, habileté dans le développement : telles sont la musique pittoresque, imitative, purement descriptive, les morceaux écrits pour la virtuosité pure ; certaines sonates qui ne consistent guère qu'à faire, défaire et refaire une symétrie, bref tout ce qui est invention technique plutôt qu'expression de sentiments[1]. Ce mode de création, intéressant pour l'esthétique, est totalement étranger à notre sujet et en sera rigoureusement retranché.

La seconde traite les états intérieurs, non sous leur forme intellectuelle, comme idées ou comme images, mais de telle sorte qu'ils soient vivants dans la sphère du sentiment et revêtus de sa forme. Celle-ci seule est une manifestation de l'imagination créatrice affective et servira seule de base à l'étude qui suit.

III

Les dispositions affectives peuvent exister en nous sous plusieurs formes : 1° inconsciente ou subconsciente, c'est-à-dire à l'état d'enveloppement ; elles se traduisent

1. Quoique la musique se prête mieux qu'aucun art au développement vide, c'est-à-dire sans contenu psychique, il convient de remarquer qu'elle n'en a pas le privilège exclusif : ainsi, en littérature, les poètes qui sacrifient tout à la perfection de la forme, comme les Parnassiens ou les orateurs élégants et abondants qui parlent pour ne rien dire.

par des mouvements, des gestes et même quelquefois par la musique, comme plusieurs auteurs, principalement Wagner, l'ont soutenu avec raison ; 2° consciente, c'est la forme ordinaire ; les états affectifs sont connus et s'imposent à nous à titre de faits simplement constatés ; 3° analytique, c'est-à-dire élaborée par la réflexion qui les déroule et les présente dans l'intégralité de leur développement : ainsi, dans la vie courante, se rappeler en détail ce qui a contribué à engendrer et à alimenter une passion ; dans la création littéraire, chez les romanciers, auteurs dramatiques, poètes, les dispositions affectives prennent une forme extérieure, grâce à des descriptions verbales qui ont quelquefois un relief extrême ; enfin, il y a la forme musicale, moins claire mais plus profonde, plus complexe et aussi variée que la précédente. Ce dernier procédé mieux que tout autre est l'instrument de l'invention affective pure.

Pour comprendre l'état d'âme qui est la cause et la marque propre de cette forme d'invention, pour pénétrer dans sa psychologie, considérons la création musicale sous sa double forme, dépendante et indépendante.

La musique dépendante est asservie à un texte, à des paroles. Le musicien s'en inspire bien ou mal, c'est-à-dire qu'il transforme des idées, des images, des mots — des représentations visuelles ou verbales — en états affectifs ; et cette transformation doit s'extérioriser en une construction architectonique de formes sonores. Ainsi : mouvement récepteur du dehors au dedans, métamorphose

de l'intellectuel en affectif, mouvement créateur du dedans au dehors. Maintenant, dans l'esprit du compositeur, supprimons par hypothèse tout ce qui se rapporte à l'appareil scénique, la vision des personnages et de leur milieu, il reste la succession des sentiments évoqués, le développement incessamment changeant ou modifié de la vie affective, le jeu ou le choc des passions humaines ; bref, un édifice émotionnel ou plutôt un drame réduit à la seule matière affective. Prenons comme exemple le *Freischütz* que Weber a commenté lui-même. Abstraction faite de l'élément scénique et du pittoresque visuel, il reste l'expression musicale d'un sentiment romantique de la nature, de la solitude des bois, de la vie forestière, de l'action des puissances démoniaques, d'abord muette, puis traversée de frissons d'épouvante ; et sur ces thèmes fondamentaux le dessin des passions ordinaires, la jalousie, la vengeance, l'amour timide, assuré ou brisé, l'attente, l'espoir, l'allégresse et le triomphe.

Dans la musique indépendante, purement instrumentale, affranchie de tout texte, de tout ordre extérieur et imposé, la trame affective se montre à nu, sans rien qui la masque, et le procédé de création que nous étudions se révèle en elle sous sa forme absolue. Ici, il n'y a plus rien à retrancher ; elle est faite tout entière avec les vibrations des passions humaines, leurs contrastes, leurs sauts brusques, leurs nuances infinies, leurs perpétuelles transformations. Que le lecteur veuille bien consulter quelques analyses de commentaires faits par des maîtres,

comme celle du grand *quatuor* de Beethoven par Wagner ou des neuf symphonies par Berlioz; il comprendra que cette forme de création, unique de sa nature, capable d'exprimer ce qui est inaccessible à tout autre langage, justifie le mot de Wagner : « Là où les autres arts disent : cela signifie, la musique dit : cela est. »

Il est à peine besoin de remarquer que la matière affective qui est le fond d'un drame lyrique ou d'une œuvre symphonique (quand celle-ci n'est pas une simple construction sonore) : l'amour et la colère, la joie et la douleur, l'enthousiasme religieux ou l'héroïsme, tous les sentiments et émotions ne surgissent ni ne se succèdent au hasard, en désordre, comme dans le cerveau d'une hystérique ou d'un aliéné. Le travail créateur est aussi organisateur, il trouve et coordonne à la fois; et le travail critique qui ajoute, retranche, adapte, modifie, étant commun à tous les modes d'invention, existe ici comme ailleurs, mais n'a rien de spécifique.

Cette forme de la création affective étant ainsi fixée en général, nous la suivrons plus tard dans son développement et ses variétés. Pour le moment, essayons d'en déterminer plus complètement la nature, en passant de sa matière à ses conditions d'existence, à l'individualité qui crée et organise. Comme toute autre, cette forme d'imagination résulte du groupement de qualités spéciales qui constituent, dans le cas actuel, le type musical. La psychologie individuelle est une science trop jeune et trop mal assurée pour nous le révéler dans son fond et pour

le résoudre en tous ses éléments intégrants. Sensibilité extrême pour percevoir les sons musicaux, les distinguer, les situer exactement sur l'échelle qui monte du grave-extrême à l'aigu-extrême; mémoire sûre des sons, des intervalles, de la hauteur absolue (assez rare); facilité à reproduire mélodies et harmonies; compréhension intellectuelle des formes musicales; enfin, au-dessus de tout, aptitude à créer de nouvelles formes musicales : tels sont les caractères essentiels dont le dernier seul est propre à l'inventeur. Ajoutons, avec Stern[1], que des rapports divers de ces divers éléments, de la prépondérance des uns ou des autres résultent les nombreuses nuances ou variétés de ce type.

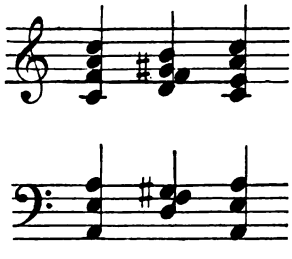
Pris en lui-même, il est à part, bien tranché et, pour la psychologie, son *proprium quid* consiste, selon nous, en sa nature foncièrement affective. Étudions de plus près ses conditions essentielles, mais uniquement d'après les cas francs et les vocations véritables.

1° La première condition est l'aptitude innée à vivre dans le monde des sensations sonores. Wagner compare l'empire des sons à un océan immense s'étendant jusqu'à l'infini, sans limites précises, sans contours arrêtés et dont la loi propre est l'harmonie, c'est-à-dire la science abstraite des combinaisons des sons entre eux. « C'est la matière dont les innombrables nuances dans la hauteur, le timbre ou l'intensité sont l'expression adéquate et

1. Stern, *Ueber Psychologie der individuellen Differenzen*, Leipzig, Barth, p. 13. V. aussi Arréat, *Mémoire et Imagination*, chap. IV (Paris, F. Alcan).

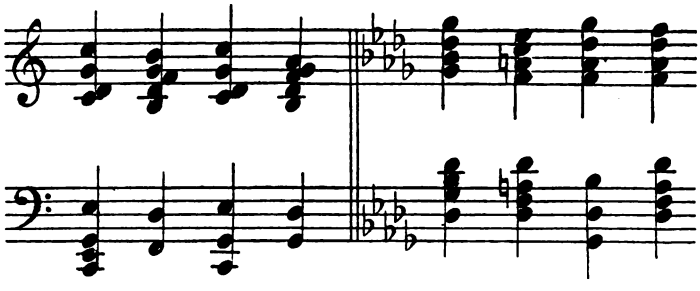
naturelle des innombrables nuances que peut revêtir l'émotion pure, *le sentiment en lui-même*, indépendamment de toutes les causes qui l'expliquent, de toutes les circonstances particulières qui le caractérisent. » Le musicien-né vit dans cette atmosphère, en est baigné, imbibé. Théoriquement, on devait le supposer; les biographies de grands compositeurs abondent en preuves de fait : pour Mozart tout prenait naturellement une forme mélodique et rythmée. En voyage surtout, son imagination s'enflammait par la vue du paysage, le mouvement de la voiture; il fredonnait pendant des heures des mélodies fugitives. De même pour Beethoven dans ses courses incessantes à travers la campagne. Pour éviter une énumération inutile, je me borne à transcrire une déclaration qu'un musicien m'a adressée spontanément :

Je suis dans l'impossibilité de me représenter que dans un moment quelconque de mon existence, je n'entends pas de la musique. Elle est en principe dans tout ce que je vois, je sens, j'imagine.... Lorsque je suis particulièrement surexcité, le tic tac d'une pendule produit des harmonies consécutives, par exemple :



les voitures qui passent dans la rue me font entendre des successions d'harmonies très variées, selon leur poids, leur construction,

si bien que lorsque je subis le choc de modulations brusques sous l'influence des changements de bruit, j'arrive à chercher, à me représenter de quelle matière la voiture dominante doit être chargée, car je crois qu'elle entre pour beaucoup dans l'harmonie que j'entends. Ces chocs peuvent correspondre par exemple aux différences suivantes qui me donnent une espèce d'ahurissement :



parce que, entre l'audition et l'analyse de la modulation brusque, doit se trouver un temps très court d'audition inconsciente ou plutôt de modification inconsciente des sensations, comme entre une blessure faite et la douleur sentie.

Quand je me promène au Jardin du Luxembourg, les bruits dominants du boulevard voisin se transforment en tons et c'est à travers des tons musicaux que je me représente l'allure et l'apparence réelle des individus et des objets, causes du bruit.

Un fait assez curieux c'est que dans ce monde où tout peut m'apparaître en musique, il y a à côté de toute la musique que j'entends un fond inanalysable qui me paraît du bruit. Ce fond je ne l'ai vraiment senti disparaître qu'une seule fois : c'est lorsque M. Kœnig m'a fait entendre un accord de diapason.

.... Des gouttes d'eau tombées une à une d'un robinet sur une pierre peuvent varier à tel point qu'il me semble que, comme les gens qui disent qu'ils pourraient regarder indéfiniment la mer, je pourrais les écouter indéfiniment sans les trouver monotones. Elles éveillent non seulement l'audition de notes variées; mais, pendant la durée des notes, je perçois des ondulations minuscules que j'écoute avidement. C'est la sensation de l'infini que ces gouttes d'eau me donnent.

2° La seconde condition est la tendance spontanée à tout traduire musicalement, à exprimer les événements extérieurs et intérieurs dans le langage des sons et (puisque nous avons éliminé la musique psychiquement vide) à tout transformer en dispositions affectives, en états *sentis* qui s'incarnent immédiatement et se développent en un vêtement sonore. Ainsi la vision d'une ville à demi ruinée, ensevelie sous un ciel gris que le peintre exprimera par des formes et des couleurs, le poète par des mots, suscitera chez le musicien une disposition mélancolique qui lui est spéciale en ceci, qu'elle est le germe d'où sortira une création en sonorités.

Dans un ouvrage antérieur j'ai donné de nombreux exemples de cette transformation naturelle, d'après les témoignages de Weber, Beethoven, Mendelssohn, Chopin, etc. Je rappellerai seulement le cas curieux de Schumann qui, dès l'âge de huit ans, esquissait des portraits musicaux en retraçant par diverses tournures de chant et de rythmes variés les nuances morales ou les allures physiques de ses camarades. Plus tard, il écrivait. « Je me sens affecté par tout ce qui se passe dans le monde : hommes, politique, littérature, et cela trouve un issue au dehors sous forme de musique; tout ce que l'époque me fournit de remarquable, il faut que je l'exprime musicalement[1].

1. Pour les détails je renvoie à mon *Essai sur l'imagination créatrice*, IIIe partie, chap. II, p. 179-181. Il me serait facile de citer bien d'autres faits de ce genre; je me borne à un seul, emprunté à une biographie de Liszt. « Nul artiste n'a été plus irrésistiblement musicien. Tout sentiment, toute

Ainsi les états de conscience d'origine objective, la perception, les images et même les idées, dépouillés de leurs formes intellectuelles, entrent dans le monde sans forme de la vie affective pour en sortir transformés.

3° Une troisième condition est la prédominance des états désignés sous le nom générique de sentiments sur les états objectifs. La variété d'imagination qui nous occupe est, par définition, subjective. A l'encontre de l'imagination sensorielle qui a ses sources en dehors, l'imagination affective a sa source en dedans. Sa marque propre consiste en ceci : qu'elle est une transformation d'événements extérieurs en phénomènes émotionnels avec possibilité de les exprimer sous une forme qui leur convient. Sa qualité fondamentale est donc un certain *tempérament* propre à cette transposition.

Dans un précédent travail, j'avais été conduit, un peu au hasard et à la suite d'une enquête qui avait un autre but, à poser cette question : Entre l'imagination musicale *vraie* et l'imagination plastique n'existe-t-il pas un antagonisme naturel? — Le résultat des observations et réponses recueillies fut résumé comme il suit :

Ceux qui ont une grande culture musicale et — ce qui

impression de voyage ou d'art prend chez lui la forme musicale; tout ce qu'il voit, tout ce qu'il éprouve se transpose en sons. C'est ainsi que son amie (la princesse Wittgenstein) lui rapporta de ses explorations artistiques à Berlin une esquisse de la *Bataille des Huns* de Kaulbach, et le voilà qui entreprend aussitôt de transcrire cette esquisse en une composition musicale. Il entend V. Hugo lire sa pièce : *Ce qu'on entend sur la montagne*, et les vers entendus deviennent un poème symphonique par un travail d'imagination analogue à celui par lequel il transposa pour piano la méditation du *Penseroso* de Michel-Ange. »

est bien plus important — le goût ou la passion de la musique n'ont généralement aucune représentation visuelle. Si elles surgissent, c'est en passant et par accident.

Ceux qui ont peu de culture musicale et surtout peu de goût pour la musique, ont des représentations visuelles très nettes.

En d'autres termes, autant qu'il est permis d'employer en psychologie des formules générales et avec cette réserve qu'elles conviennent à la majorité, non à la totalité des cas, on peut dire : Durant le travail de l'imagination musicale, l'apparition d'images visuelles est l'exception ; lorsque cette forme d'imagination est faible, elle est la règle[1].

Depuis, les communications assez nombreuses que j'ai reçues ont plutôt confirmé cet antagonisme qni me paraît d'ailleurs presque imposé par la nature de l'imagination affective, comprise au sens le plus large. Parmi ces observations dont quelques-unes sont longues, je choisis les plus courtes, les plus nettes et les plus intéressantes.

Je suis, m'écrit A. Fouillée, de ceux qui, en entendant la musique, ne voient rien, absolument rien, à moins qu'il ne s'agisse de musique proprement pittoresque et descriptive. J'éprouve des émotions, je me représente des sentiments ; je vis une vie sentimentale et tout intérieure, mais je n'ai aucune représentation visuelle....

.... Quand j'entends de la musique, je n'ai guère que de l'ima-

1. Pour les détails, voir *Imagination créatrice*, loc. cit., p. 181-184, et l'Appendice D, p. 291.

gination affective. Je suis ému de mille manières, je me représente des *sentiments*, rien autre chose. La musique n'est pour moi que de la psychologie sentie ou imaginée. Quant au monde extérieur, c'est seulement par grandes masses ou grandes lignes, comme dans un rêve très vague. Et je n'ai aucune mémoire des choses extérieures; j'oublie même ce qui m'est arrivé ou ne le distingue pas de ce qui est arrivé aux autres. Par exemple, pour mille choses, je ne sais pas si c'est Guyau qui les a vues ou si c'est moi; si c'est à lui que telle aventure est arrivée ou à moi. J'oublie même les visages.... Ma revanche est dans l'imagination des sentiments ou dans la combinaison des idées; là je me donne carrière et c'est tout un monde intérieur où je vis beaucoup plus que dans l'autre.

M. F. Paulhan qui, aux aptitudes du psychologue, joint celles du musicien, a bien voulu, après une audition au Concert Lamoureux, me transmettre son observation.

En m'examinant de mon mieux, voici ce que je trouve :

D'abord l'émotion esthétique musicale, spécifique, c'est-à-dire une sorte de vie supérieure se substituant en nous à la nôtre, une excitation assez forte, sans forme précise et accompagnée de quelques phénomènes physiques.... Cet état me paraît correspondre assez bien à ce que Hanslick a dit sur le beau musical.

A côté de cela, j'éprouve aussi des sentiments qui restent assez abstraits. Ils sont parfois si vagues ou si généraux que j'ai de la peine à les distinguer; mais ils me semblent être des abstraits idéalisés de mes sentiments dominants ou de ceux que j'aimerais à voir dominer. Parfois aussi je puis sentir particulièrement excité tel ou tel sentiment spécial et concret qui tient momentanément ou d'une manière durable une place assez considérable dans ma vie actuelle : des images plus ou moins nettes peuvent être évoquées consécutivement, mais leur rôle me paraît en général peu important.

Un autre état est provoqué par des morceaux que j'ai mal écoutés, étant un peu fatigué pour les suivre ou les connaissant

moins. Ici, l'émotion spécifique s'affaiblit; la vie non seulement humaine, mais personnelle domine. Je me laisse aller à des préoccupations actuelles; puis par moments il me revient des souvenirs d'autrefois accompagnés d'impressions assez vives et *d'images visuelles* qui me reportent à un temps passé... [1].

Toutefois, je dois à la sincérité scientifique d'avouer qu'une communication d'un homme aussi compétent que M. Combarieu m'est peu favorable. Il m'écrit :

A cette question : Quand vous entendez de la musique *symphonique* avez-vous des impressions visuelles? je n'hésite pas à répondre : oui, presque toujours :

1° Dès les premières mesures d'une symphonie, selon que ce sont les instruments ténors, les instruments moyens ou les basses qui débutent — les cuivres, les bois ou les cordes et selon l'intensité des timbres, — l'orchestre me donne l'impression d'une

1. Sans l'affirmer, j'incline à croire que tel était le cas de R. Wagner qui, pourtant, d'après les critiques, était avant tout un dramaturge, et comme tel, contraint de *voir*. Mais lorsque le symphoniste domine en lui, il paraît rentrer dans la règle ordinaire, c'est-à-dire éliminer l'élément visuel. C'est ainsi que j'interprète le passage suivant de son *Essai sur Beethoven* dont je souligne les passages significatifs :

« Sous l'action de la musique, *notre vue perd sa puissance au point que nous cessons de voir, les yeux ouverts.* Cette expérience, on l'a faite dans toute salle de concert pendant l'audition d'un morceau de musique véritablement prenant. C'est alors le spectacle le plus étrange et le plus laid qu'on puisse imaginer. Si nous pouvions le voir dans toute son intensité, notre attention serait complètement détournée de la musique et nous nous mettrions à rire en considérant les mouvements mécaniques des musiciens et l'agitation de l'appareil auxiliaire d'une représentation orchestrale, sans parler de l'aspect trivial du public. Mais ce spectacle qui occupe uniquement celui qui reste insensible à la musique ne trouble nullement celui qu'elle enchaîne : c'est la démonstration nette que nous ne le percevons plus avec la conscience et que nous tombons, les yeux ouverts, dans un état analogue à la lucidité somnambulique. En fait, c'est dans cet état seulement que nous arrivons à être possédés par le monde du musicien. De ce monde, qui ne se décrit avec rien, le musicien, par la disposition des sons, jette en quelque sorte le filet sur nous ou bien encore il arrose notre faculté perceptive avec les gouttes merveilleuses de ces accords, l'enivre et *la rend sans force pour toute autre perception que celle de notre monde intime.* »

lumière vive ou faible. En un mot, il me paraît plus ou moins *éclairé*. Cette lumière, je l'associe involontairement à une heure de la journée ou de la nuit ou à un paysage plus ou moins net (paysage qui m'est déjà familier). Mais elle est bien plus diverse que la lumière réelle; je la vois tour à tour blanc d'argent, jaune d'or éblouissant, violette, grise crépusculaire.

2° Le rythme (au sens restreint et vulgaire du mot) éveille presque toujours en moi l'idée d'une troupe en marche. S'il est franc, prolongé, rapide, je vois des cavaliers; ils suivent une route unie et facile. Ce qui me frappe *ce n'est pas la simultanéité et la régularité de leurs mouvements*; c'est leur attitude martiale, leur panache, leurs uniformes et surtout la beauté des chevaux.

3° Une mélodie me fait ordinairement *voir* une personne dont le visage et le geste, le regard, la bouche, le teint (non la voix) expriment le sentiment que je crois trouver dans la symphonie. D'autres fois, autant il y a de parties mélodiques, autant je crois voir de personnes qui causent entre elles : dans un *trio*, un *quatuor*, un *quintette*, ce cas est le plus fréquent....

4° La combinaison et l'enchevêtrement des mélodies me fait voir souvent une construction ou une superposition matérielle : c'est tantôt un palais à plusieurs étages, tantôt un arbre aux branches inégales sur lesquelles grimpent des plantes mêlées, croisées en tout sens.

5° Mes images visuelles sont nettes et abondantes, mais elles sont rarement unifiées ou suivies. Elles se renouvellent incessamment avec une grande incohérence. Je remarque même ceci : plus la symphonie me plaît musicalement, plus l'afflux des sensations visuelles est incohérent....

Je suis très éloigné de vouloir appuyer sur ces faits une théorie quelconque. Je trouve même, en y réfléchissant, qu'ils sont plutôt en désaccord avec mon opinion sur la nature de l'art musical. Je ne puis oublier que j'ai connu la musique symphonique assez tard; que les premières impressions qu'elle a faites sur moi étaient de beaucoup postérieures à d'autres plus simples et d'ordre matériel et qu'il s'établit entre elles d'inévitables associations.

Je renonce à donner ma propre observation, craignant d'être taxé de parti pris : personnellement, je ne vois

rien. Mais la question posée est si complexe qu'elle exige encore quelques remarques complémentaires.

Cette confiscation pleine et entière de la conscience au profit de la vie affective, cette disposition générale qui exclut l'apparition des images plastiques, est soumise à des fluctuations qui les laissent apparaître par moments. Cette alternance semble dépendre du déplacement ou du relâchement de l'attention dont la cause est le plus souvent physique (fatigue, épuisement) : tels le cas de Paulhan transcrit plus haut; celui de Macdougall (*Psychol. Review*, septembre 1898, p. 463 et suiv.), qui déclare que la musique n'éveille que très rarement chez lui des représentations visuelles; « encore sont-elles de formes simples, fragmentaires, sans lien entre elles, visibles pendant un court moment et aussitôt évanouies ». Or, étant entré au concert *en état de fatigue et de surmenage*, il ne voit rien pendant le premier morceau, les visions commencent pendant le second et accompagnent « avec profusion » l'audition du troisième. — Le musicien dont on a lu plus haut l'observation typique, la termine en ces termes :

Quant aux sensations visuelles éprouvées pendant l'audition de la musique, les plus remarquables que j'aie eues, c'est en écoutant *de mauvais orchestres jouer de la mauvaise musique*; car je vois apparaître des physionomies, des silhouettes d'individus plus ou moins grotesques, des manœuvres d'allure excentrique; une réunion du déchet de la rue, mal habillés, sales, déformés, grimaçants, vieillis, ridés, de démarche grossière. Mais ce qu'il y a de plus curieux dans ces représentations, c'est que pendant l'exécution d'une phrase, d'un thème, le visage d'un de ces individus peut se modeler ou plutôt se caricaturer de telle façon que les grimaces

du visage et les grimaces de la phrase, de chaque son de la phrase, de chaque ondulation du son (le bruit que j'entends toujours à côté du son y compris) sont perçues en même temps.... Je crois qu'à travers cette défiguration de la musique, j'arrive à me représenter avec une netteté qui me donne un certain effroi des défigurations du visage que je n'ai jamais vues.

Du reste, je me rappelle un soir où Rubinstein jouait bien mal, m'être levé irrésistiblement parce que je voulais m'en aller au milieu du morceau.... Voici ce qui s'était passé : Pendant qu'il jouait sa kyrielle des notes fausses, j'entendais d'une façon aussi intense que ces notes fausses les notes justes qu'il aurait dû jouer. A mesure qu'il défigurait les harmonies, je leur rendais leur intégralité avec plus d'acuité; je souffrais de plus en plus et la lutte qui se déroulait entre les notes fausses et les notes justes s'étendait à la personne qui jouait et à celle qui écoutait : si bien qu'en moi, l'œuvre intégrale voulait tuer l'œuvre défigurée [1].

J'ai insisté — trop peut-être au gré du lecteur — sur ce fait d'antagonisme, parce qu'il me semble mettre en évidence le caractère d'intériorité sans mélange qui est propre à l'imagination créatrice affective et la distingue de toute autre forme d'invention. En résumé, elle consiste essentiellement en une succession ou simultanéité d'états purement subjectifs. Sa condition fondamentale

1. Après avoir rappelé qu'il ne s'agit ici que de la musique pure (symphonique, non scénique), je préviens quelques objections : 1° Les considérations précédentes ne s'appliquent pas à ceux qui, en composant ou en écoutant, agissent en purs techniciens. Ceci est un travail intellectuel ou professionnel qui est étranger à l'imagination affective et qui se rapproche de la logique rationnelle. 2° On a remarqué que parfois les peintres ont une certaine aptitude musicale (chez les musiciens, l'inverse est beaucoup plus rare). Ceci est encore étranger à notre sujet, puisque mon seul but est d'établir que l'imagination affective et l'imagination plastique ne peuvent pas *coexister*; que, par nature, ces deux manifestations psychiques s'excluent l'une l'autre dans le même moment. Remarquons aussi que l'aptitude musicale est trop fréquente chez les aveugles pour qu'on puisse l'attribuer au hasard. (Arréat, *ouv. cité*, 60.)

est la disposition à être ému non seulement par les événements actuels, mais par les souvenirs de sentiments, c'est-à-dire par la mémoire affective, et à bâtir avec ces matériaux, comme l'imagination à base sensorielle construit avec des formes et des couleurs.

IV

Jusqu'ici nous n'avons considéré que les caractères essentiels et généraux de l'imagination affective. Il faut maintenant la suivre dans les principales phases de son développement, voir comment un germe d'abord informe, en grandissant, se spécifie et s'organise en des créations d'une extrême complexité.

J'ai montré ailleurs par de nombreux exemples que certaines inventions, principalement dans les sciences et les arts mécaniques, ne peuvent apparaître que dans un ordre régulier, par stratification et additions successives; qu'il a dû exister d'innombrables inventions qu'on pourrait appeler des romans d'un genre spécial, mais qui n'ont laissé aucune trace, n'étant pas nées viables; que d'autres sont connues à titre de curiosités ou simplement parce qu'elles ont frayé la voie : en un mot, pour que certaines inventions réussissent, il est nécessaire que d'autres les aient précédées. Ceci s'applique surtout aux formes d'imagination créatrice qui dépendent étroitement de conditions matérielles. Or, la matière de l'imagination affective consistant non en représentations décou-

pées dans l'espace, mais en états de conscience vagues qui se meuvent dans le temps, a besoin, pour s'extérioriser et prendre corps, d'une technique précise et compliquée. Aussi, de ce point de vue, l'histoire de la musique est le tableau d'une évolution longtemps lente et pénible, puis d'efforts perpétuels pour trouver des *moyens matériels* qui permettent une expression de plus en plus complète des sentiments humains, sous toutes leurs formes, dans toutes leurs variétés et leurs innombrables nuances. Les voix, surtout les instruments, sont pour le musicien ce que les matériaux de construction sont pour l'architecte [1].

L'invention des instruments primitifs (simple imitation de la voix humaine ou des bruits de la nature) fut un premier pas vers l'extension et la multiplicité des moyens d'expression. Or, cette forme de l'invention — qui — l'histoire le montre — s'est manifestée lentement et plutôt par poussées brusques intermittentes, dépendait elle-même de l'invention et de l'habileté mécaniques.

Autre condition de progrès : la musique ne peut se développer que dans le temps; mais par l'harmonie et la polyphonie, elle a réalisé une simultanéité de successions qui lui donne un plus large champ et qui est comme un succédané de l'espace. Or, on sait que cette construction

1. Il n'est pas indifférent pour celui-ci de ne pouvoir user que de bois (comme dans certains pays du Nord) ou d'avoir un choix abondant de matériaux (pierres, marbres, fer, etc.). — Comparer aussi le développement très tardif de l'art musical au précoce et brillant essor de l'architecture : celle-ci avait pour point d'appui et pour stimulant l'utilité.

à base scientifique, commencée au moyen âge, a demandé des siècles d'élaboration et dure encore.

En résumé, le développement de l'art musical — l'expression la plus complète de l'imagination affective — a été subordonnée à deux conditions principales : l'invention mécanique et l'invention scientifique qui sont à marche progressive. Il n'y a pas d'art qui, pour atteindre à une organisation supérieure, suppose une technique plus exigeante : sous ce rapport qu'on la compare à la poésie. Ceci répond indirectement à une question qu'on pourrait se poser : Pourquoi, en étudiant l'imagination créatrice, les psychologues ont-ils toujours ignoré la forme affective? Parce que, en conséquence des raisons indiquées, sans parler d'autres secondaires, sa seule manifestation pure et complète est restée, pendant des siècles, à l'état d'enveloppement ou trop ténue, trop faible, pour révéler sa vraie nature et être étudiée comme une forme distincte d'invention.

Ce n'est pas ici le lieu de résumer l'histoire de l'art qui a permis le développement intégral de l'imagination affective. Je renvoie aux ouvrages spéciaux, en notant seulement quelques points qui nous intéressent.

J'écarte, comme inutile à notre sujet, toute discussion sur la genèse de la musique. (Est-elle issue du langage émotionnel? Est-elle une langue à part? Théories de Spencer, de ses partisans et de ses contradicteurs). En fait à l'origine, il n'y a que ce qui est don de la nature : émission de sons; cris avec des modulations

diverses; expression réflexe, instinctive, immédiate, directe des états émotionnels les plus simples. A ce moment les matériaux de la future création affective, matière et forme, contenant et contenu, sont à l'état embryonnaire. C'est la période d'éruption des tendances et passions dont la forme brute doit être élaborée et transmuée par l'art.

Historiquement, la musique à son début n'a pas été isolée et indépendante; elle est intimement liée à la poésie et à la danse et dans cette trinité, la danse primitive — la danse pantomime — tient le premier rang, est « l'expression la plus immédiate, la plus complète, la plus puissante du sentiment esthétique ».

Ici, il convient de nous arrêter un peu, car nous sommes en face d'une *forme éteinte* de la création affective. Évidemment, cet art est depuis longtemps en état de régression ; mais à l'époque lointaine de son apogée, non dans ses survivances actuelles, il est presque en entier une création de la vie émotionnelle[1]. La danse primitive est guerrière, religieuse, érotique; elle exprime symboliquement un traité de paix, une rencontre d'amis, une chasse heureuse, le commencement ou la fin des moissons, en un mot les principaux événements de la vie sociale.

Elle traduit donc des émotions. En elles sont sa source et

1. Il faut déduire les danses gymnastiques et les danses imitatives (de la démarche de l'homme et des animaux) où les primitifs excellent. Voir Grosse, *Les Débuts de l'art*, chap. VIII (Paris, F. Alcan).

sa matière; elle les exprime par des successions et des simultanéités de mouvements, coordonnées et organisées en une petite action scénique : ce qui a fait dire justement à Grosse que c'est « l'art créateur du mouvement » et que la danse exprime dans l'espace ce que la musique exprime dans le temps. En effet, pour l'analyse psychologique, cette création, d'un bout jusqu'à l'autre, de l'intérieur à l'extérieur, est faite d'éléments moteurs. Elle jaillit des tendances impulsives, des émotions expansives, — mouvement du dedans —; elle se continue par les mouvements du dehors qui en sont l'objectivation et l'épanouissement. Une seule condition régit rigoureusement leurs combinaisons et agencements : c'est le *rythme*, régulateur suprême, observé par les primitifs avec une exactitude parfaite. On a soutenu que le plaisir que le rythme nous procure a une raison organique profonde (Darwin). « Une grande partie de nos mouvements, principalement ceux de la locomotion, sont rythmiques. En outre, toute excitation un peu forte du sentiment tend à se convertir en mouvements rythmiques, comme l'a fait observer Spencer. Gurney ajoute que l'excitation sentimentale est rythmique en elle-même. Le rythme du mouvement de la danse ne serait donc que celui des mouvements de la locomotion, augmenté, rendu plus énergique par l'excitation des sentiments[1]. » Quoi qu'il en soit de cette thèse, la danse, manifestation la plus élémentaire, la plus simple de la création affective, doit

1. Grosse, *ouv. cité*, chap. VIII.

prendre place immédiatement au-dessus des formes supérieures du jeu chez les animaux.

Après cette commémoration d'une forme éteinte, revenons à la musique qui a eu une destinée contraire.

Les caractères de la musique primitive ont été maintes fois énumérés : elle est surtout vocale; comprend très peu de notes, trois ou quatre au plus; le rythme est très important et rigoureusement réglé; les instruments sont rares et servent avant tout à marquer la mesure (tambour et autres intruments à percussion). Le développement musical est souvent inégal pour des races et des individus de même culture. De tout temps, en effet, quelques-uns seuls ont pu créer. Actuellement encore des paysans incultes inventent parfois de charmantes mélodies et les chants populaires, fort recherchés par les compositeurs contemporains, sont l'œuvre anonyme de gens bien doués. Mais le don naturel n'est pas assez, il lui faut le moyen de s'exprimer. A la vérité, un très pauvre matériel musical suffit le plus souvent au primitif pour produire ses sentiments. C'est l'équivalent de la langue parlée faite de termes peu nombreux, juxtaposés plutôt que liés, qui indiquent la pensée plus qu'ils ne l'analysent, sans précision et sans nuances. Cela équivaut encore pour la littérature aux mythes enfantins, pour la création plastique, aux dessins et sculptures de cannibales. Dans le cas particulier de la musique, par l'effet d'une réciprocité d'action bien connue, la débilité mentale empêche l'invention matérielle et technique; l'insuffisance maté-

rielle et technique empêche l'essor de l'imagination affective.

Passons d'un bond de l'enfance à l'âge adulte, à la période moderne où elle va trouver sa voie et ses procédés complets d'expression.

D'une part, le développement intellectuel a entraîné par contre-coup le développement émotionnel qui est sous sa dépendance ; car la source des idées est bien plus abondante que celle des sentiments, d'où son rôle dominateur : l'une est partout, dans l'homme et dans la nature ; l'autre est confinée en l'homme. Sous l'influence des causes multiples qu'on nomme la civilisation, les émotions primitives se sont différenciées suivant la nature de leurs divers objets : elles s'affinent en nuances, elles se transforment et par deux procédés contraires tantôt se subtilisent à l'infini, tantôt s'agrègent en formes complexes. Dès lors l'imagination affective possède sa matière.

D'autre part, il y a le développement de la technique. La musique, a-t-on dit, est le seul art qui n'imite pas la nature. « C'est une création humaine, une chose *devenue* » (Hanslick). Il lui a fallu d'abord constituer sa langue : elle a pour base la gamme qui n'est pas donnée naturellement mais résulte d'un choix, puisque dans une suite indéterminée d'intervalles, les uns ont été préférés, les autres exclus[1]. La langue créée, plus tard émancipée, est

1. On sait que les Orientaux ont procédé autrement que nous et notamment qu'ils emploient des quarts de ton.

devenue pendant quelque temps un simple métier à contextures harmoniques, à raffinements et à curiosités techniques; mais elle était devenue un instrument assez souple, pour servir à la grande invention qui a suivi.

Ces conditions étant remplies, les unes intérieures, psychologiques; les autres, extérieures, techniques, le problème à résoudre pour l'imagination affective était le suivant : *Donner à ce qui, par nature, est vague et fuyant une précision et une stabilité relatives.*

Un fait positif (quoiqu'on l'ait quelquefois contesté), c'est que l'expression d'un sentiment déterminé est hors du pouvoir de la musique; parce qu'un sentiment n'est déterminé que par un état intellectuel qui lui est joint. Hanslick, dont la psychologie est, sur ce point, irréprochable, dit avec raison : « L'amour ne se conçoit pas sans l'*idée* d'une personne, de son bonheur, de sa possession; l'espérance est un sentiment inséparable de l'*idée* d'un futur plus heureux que le présent, etc. En un mot, tout sentiment précis dépend d'*idées* concrètes qui restent inaccessibles à l'art musical. Celui-ci ne peut exprimer le contenu des sentiments mais seulement leur côté dynamique, c'est-à-dire des variations de force et de mouvement (accroissement, diminution, vitesse, lenteur). »

Malgré tout, il y a des musiciens qui n'ont pas craint de soutenir la thèse contraire; quelques-uns même sont entrés résolument dans l'extravagance. Les plus raisonnables soutiennent que chaque sentiment aurait son ton approprié. J'en trouve un qui, aux trente gammes

majeures et mineures, assigne « une teinte particulière », une nuance particulière d'émotion[1]. Même en admettant tout cela et plus encore, il reste incontestable que la musique seule ne peut exprimer l'individuel. J'ajouterai, pour être franc, que ces deux termes « général », « individuel », quoiqu'on les ait souvent employés, me paraissent ici inacceptables et dénués de sens. Ils appartiennent à la psychologie intellectuelle et ne peuvent être transposés dans la psychologie des sentiments en gardant leur acception précise. La musique, comme langue de l'affectif pur, « est l'expression immédiate et adéquate de l'émotion que la poésie, elle, ne transmet pas directement dans l'âme de l'auditeur, mais ne peut que *suggérer* à l'aide des mots » (Wagner). Le seul fait si souvent remarqué qu'elle exprime quelquefois ce qu'aucune phrase parlée ne saurait dire, montre qu'ici nous sommes dans un autre monde où règne l'intensif, non l'extensif (le général et le particulier). Ceci a son importance pour ce qui va suivre.

En effet, l'imagination affective, en pleine possession de ses moyens d'expression, ici comme ailleurs, *crée des personnages et développe des caractères*; mais elle ne peut procéder à la manière de l'auteur dramatique, du roman-

1. Ainsi *sol* mineur est très sombre; *si* mineur, sauvage; *la* mineur, naïf et rustique; *fa* mineur, morose; *la* ♭ mineur, lugubre, angoissé; *sol* majeur, champêtre, etc. Schubert, qui sur ce point a eu toutes les audaces, voyait en *mi* mineur une jeune fille à robe blanche; en *ré* mineur, spleen et vapeurs; en *si* ♭ mineur, idée de suicide, etc. Le *mi* ♭ majeur qui, pour Grétry, « indique une catastrophe future », était pour Schubert l'expression de la Trinité. On trouvera dans les livres des musicographes diverses déterminations et classifications de ce genre.

cier, du poète, du sculpteur, du peintre, précisément parce que le monde des sons est en dehors de l'individuel au sens strict. Elle tourne la difficulté : elle crée, groupe et fait agir des êtres sonores — les voix et surtout les instruments — inégaux en importance, placés sur des plans différents, mais qui chacun ont leur vie et expriment un état d'âme. Ce mode de création a deux formes : l'une dépendante, l'autre libre.

1° La forme dépendante est adaptée à une œuvre dramatique où, le plus souvent, personnages et caractères sont à peine esquissés. Au musicien incombe la tâche de les faire vivre. On sait que pendant longtemps, il n'en eut aucun souci, les vers étant un simple prétexte à une architecture de sons et à la virtuosité. Il était admis qu'à une musique donnée on pouvait adapter deux textes contraires. C'est l'époque des « athées de l'expression », suivant le mot de Berlioz : elle est totalement hors de notre sujet. — Puis, en vertu de principe opposé (un peu exagéré) « qu'une idée ne se traduit pas par des sons ni une émotion par des mots », l'accord se fait entre les deux éléments et le vrai musicien dramatique est celui qui a le don de trouver l'expression musicale d'un sentiment. Mais ce n'est pas assez de traduire la parole en une autre langue, de restituer au langage parlé la valeur émotionnelle qu'elle a peut-être possédée jadis; l'invention affective va plus loin et commence à dessiner des caractères par la création des « motifs caractéristiques ». Ils ont apparu assez tôt : chez Mozart, Beethoven,

Weber, Meyerbeer, etc. — Puis, c'est l'emploi systématique du *Leitmotiv*, représentation musicale d'un sentiment ou d'un personnage, qui, dans ses transformations sans fin, suit pas à pas les modifications conscientes ou inconscientes de l'un et de l'autre. On a dit qu'il est une convention avec l'auditeur; mais conventionnel ou non, par cela seul qu'il se répète, paraît et disparaît, il semble doué d'une existence propre; parfois même il simule la vie par sa nature essentielle faite d'unité et de variabilité : il est l'équivalent affectif d'un individu ou d'un caractère.

2° Sous la forme libre, dégagée des mots, purement instrumentale, le procédé ne varie pas quant à sa nature psychologique. Dans le développement musical, les historiens ont noté plusieurs étapes : chez les primitifs, l'invention est mélodique et rythmique ; plus tard elle devient surtout harmonique ; plus tard encore, instrumentale, comprenant à la fois et dans un même acte d'invention, le chant, l'harmonie et la couleur de l'expression [1]. Grâce à cette complexité croissante, la musique pure s'est abstraite peu à peu de la musique chantée « par un phénomène de désappropriation ». A ce moment de l'évolution, l'imagination affective peut donner sa mesure. Elle

1. Pour les documents, voir Combarieu : *Les rapports de la musique et de la poésie*, p. 136-144. D'après lui, les premières formes musicales créées par l'homme ont été imitatives et descriptives. Une fois constituées, on les a considérées *en elles-mêmes*, ainsi dégagées de toute attribution concrète. Dans l'histoire de cette évolution qui aboutit à la musique abstraite, les premières compositions instrumentales paraissent n'avoir été qu'un « déplacement du chant », le modèle vocal restant toujours présent.

dispose de nombreux personnages — les instruments de l'orchestre — chacun ayant sa voix propre qui est son timbre, son affinité naturelle avec un sentiment déterminé[1], elle les groupe en familles, les unit, les sépare, les introduit ensemble ou tour à tour. Avec cette matière elle crée des existences musicales ; elle simule des êtres qui parlent, se querellent, s'aiment, se réconcilient, exultent, gémissent, pleurent, éclatent, grondent ou s'apaisent. Elle construit des œuvres étendues, variées, mobiles, mais dont la trame tout entière est affective.

Quoique le vrai musicien imagine par un acte synthétique qui comprend à la fois mélodie et harmonie et qu'il trouve d'instinct la voix instrumentale qui convient à chaque personnage, il est évident que cette forme d'imagination comme toute autre suppose, outre la réflexion et le travail critique, des éléments d'ordre et de composition rationnelle. L'affectivité seule étant, de sa nature, instable et diffluente, ne peut ni unifier ni organiser. Aussi (les cas de virtuosité exclus), le compositeur se guide ordinairement d'après une esquisse ou un programme. Beethoven écrivait le *scenario* de ses symphonies et même de ses sonates[2]. Interrogé sur le sens de celles en *ré* mineur et en *fa* mineur, il dit : Lisez la *Tempête* de Shakespeare ; pour l'*adagio* du quatuor en *fa* le Tombeau

1. On trouvera dans le *Traité d'Instrumentation* de Berlioz des détails intéressants pour le psychologue sur la valeur expressive de chaque instrument : sur ce qu'on pourrait appeler son coefficient affectif.

2. Je ne parle pas du programme pour l'auditeur, qui n'est le plus souvent qu'une analyse faite par un tiers.

de *Roméo et Juliette*, etc. On pourrait citer en abondance des faits analogues. Parfois, il semble que la signification intellectuelle émerge de l'œuvre et ne s'en dégage qu'*après* qu'elle est faite. Ainsi Berlioz raconte que s'ennuyant dans une soirée, il composa un *andantino* pour orgue. « Il lui sembla y voir l'expression d'un sentiment mystique et naïvement pastoral. L'idée me vient d'y adapter des paroles de même nature et ce morceau devient un chœur des bergers de Bethléem. » Mais ne peut-on pas supposer qu'une conception subconsciente, enveloppée, le guidait à son insu dans ce cas ?

En résumé, c'est l'impossibilité d'atteindre l'individuel qui donne à la forme d'imagination ci-dessus étudiée son caractère propre. Sa manière de créer des êtres individuels ne peut ressembler à aucune autre, puisqu'elle est incapable de les figurer par des lignes et des couleurs ou de les décrire par des mots. Elle ne peut produire que des extraits de personnages, des caractères réduits à leurs marques émotionnelles.

V

Telle est la seule forme complète de l'invention affective pure ; mais, en cherchant bien, il se rencontre d'autres formes — incomplètes, partielles ou mixtes, c'est-à-dire adultérées par un mélange à doses variables d'éléments intellectuels. Avant d'en parler, rappelons encore une fois le but précis de notre étude : prouver par

des faits qu'il y a un mode de création dont la matière se compose exclusivement d'états affectifs, actuels ou remémorés, qui par un travail de l'esprit sont associés, groupés, combinés suivant des rapports nouveaux, développés et organisés en une fiction.

Or, telle est la nature de certaines créations littéraires. Au risque de fatiguer le lecteur, je répète, pour éviter toute équivoque, qu'il s'agit d'établir non que la création littéraire implique des éléments émotionnels, ce qui est évident, mais que dans certains cas, *ils sont tout ou presque tout* ; qu'ils sont moins l'agent et le ferment de la création que son fond et sa substance même.

Il y a plus d'un demi-siècle, Lamartine dans la préface de ses *Premières Méditations* écrivait : « Les choses extérieures à peine aperçues laissaient une vive et profonde impression en moi, et quand elles avaient disparu de mes yeux, elles se répercutaient et se conservaient présentes dans l'imagination, c'est-à-dire la mémoire qui revoit et qui repeint en nous. Mais de plus, ces images ainsi revues et repeintes *se transformaient promptement en sentiment.* Mon âme animait ces images, *mon cœur se mêlait à ces impressions.* J'aimais et j'incorporais en moi ce qui m'avait frappé. » Cet état où la sensation se dissout dans l'émotion, où l'artiste revêt les choses de sa propre couleur affective, est devenu habituel, constant, dans la forme d'art aujourd'hui désignée par le nom de Symbolisme.

Sa valeur esthétique, quelle qu'elle soit, n'importe pas.

On peut à son gré la juger inférieure ou supérieure. Les symbolistes sont introduits ici à titre de documents, étant d'intention et de fait des traducteurs subtils de la subjectivité et de l'émotion ; et le seul point qui nous intéresse, c'est la nature psychologique et le mécanisme spécial de leur mode de création qui est essentiellement affective.

Premier moment. — Elle débute par une transposition analogue à celle que nous avons rencontrée chez les musiciens et qui consiste en ce que les données sensorielles sont métamorphosées en états émotionnels.

Les symbolistes professent pour la plupart une esthétique raffinée et une métaphysique animiste dont le fond est ceci : Ce que nos sens nous révèlent, ce qui est visible, tangible, résistant, n'est que le symbole d'un inconnu et le voile d'un mystère. Ils se placent en face de la nature non pour la connaître, mais pour en faire jaillir des émotions. L'art symbolique admet que tous les êtres sont des « forces » et que nous ne les connaissons que par leur action sur nous, c'est-à-dire par les sentiments qu'ils nous suggèrent. Il fait perdre aux choses leurs contours et apparences sensibles pour les transformer en des « sources d'émotions ». Il ne cherche pas à décrire, mais à transmettre l'état d'âme par lequel, selon lui, nous communiquons avec chaque chose. « Ce qui caractérise le symbolisme, dit l'un de ses principaux maîtres, Vielé-Griffin, c'est la passion du mouvement au geste infini de la vie même, joyeuse ou triste, belle de toute la multiplicité de ses métamorphoses, passion agile et protéenne

qui se confond avec les heures du jour et de la nuit, perpétuellement renouvelée, intarissable et diverse comme l'onde et le feu, prodigue comme la terre puissante, profonde et voluptueuse comme le mystère. » — En somme, dans le spectacle que le monde lui présente, le symboliste élimine autant que possible ce qui peut être *connu*, déterminé et localisé dans le temps et l'espace ; il choisit tout ce qui peut être *senti*, les impulsions, tendances, désirs, les modifications affectives de toute espèce qu'il groupe sous les dénominations vagues de « force » et de « vie ». Il faut bien reconnaître que sous une forme très raffinée, c'est la conception animiste des primitifs, peuplant l'univers d'entités vivantes et agissantes, qui ressuscite.

Quoi qu'il en soit, par ce procédé demi-naturel, demi-artificiel, traitant les phénomènes comme des symboles, « simples représentations du mystère », la transmutation est accomplie ; la matière que la perception fournit, presque totalement dépouillée de ses formes, est devenue affective ; l'élément sensoriel s'évanouit ; les choses sont remplacées par l'émotion des choses.

A ce moment, l'état mental du symboliste est formé de deux couches. L'une profonde, de nature émotionnelle, faite de tendances et dispositions qu'il groupe volontiers sous le nom d'inconscient — terme d'autant plus commode que c'est un x dont nul ne connaît la nature intime. L'autre, plus proche de l'extériorité, de nature intellectuelle, est faite d'images vagues, évanescentes et d'associations fuyantes analogues à celles de la rêverie et du

rêve ; elles donnent aux dispositions et tendances une apparence concrète et une forme consciente momentanée.

Deuxième moment. — Ici est le pas périlleux où les difficultés commencent, où apparaît l'impossibilité pour l'imagination affective de se fixer en des mots. Toute création, pour se réaliser, doit s'assujettir à des conditions matérielles : or, comment donner à cette matière fluide une forme, un corps ? Comment l'organiser sans lui faire perdre sa fluidité ?

Pour le musicien, c'est facile : il l'exprime par les sons, éléments aériens qui ne flottent que dans le temps. Les représentations à contours arrêtés — visuelles, tactiles, motrices — sont totalement exclues ou rares, épisodiques. De plus, les notes, les intervalles, les accords même n'ont pas une valeur, une signification fixes ; il les manie en liberté.

Pour l'écrivain symboliste les conditions sont tout autres : il ne peut employer que les mots. Comme ceux-ci sont adaptés à traduire la pensée bien plus que les sentiments, il faut qu'ils perdent partiellement leur fonction intellectuelle et qu'ils subissent une nouvelle adaptation.

Un premier procédé, le plus radical et le moins fructueux, consiste à essayer de donner aux mots une valeur exclusivement émotionnelle. Quelques symbolistes en sont venus à cette tentative extrême que la logique des choses imposait. Ils veulent transférer aux mots le rôle du son, en faire l'instrument qui traduit ou suggère l'émotion par la seule sonorité ; les mots doivent agir non

comme signes mais comme sons ; ils sont « des notations musicales au gré d'une psychologie passionnelle » ; la poésie devient une forme particulière de la musique[1].

Le vers « libre » sans rime, sans nombre fixe de syllabes, « de forme indéterminée en elle-même, mais souple, malléable, se prêtant à toutes les combinaisons possibles de système et d'harmonie » est donné comme l'équivalent du système wagnérien de la mélodie infinie. Enfin quelques-uns parlent avec intrépidité d'harmonie (au sens musical), de polyphonie et d'orchestration : simples métaphores ou pur enfantillage.

Un autre procédé consiste à employer les mots usuels, en changeant leur acception ordinaire, ou bien à les associer de telle sorte qu'ils perdent leur sens précis ; qu'ils se présentent effacés, mystérieux : ce sont « les mots écrits en profondeur ».

Un autre encore est l'emploi de mots tombés en désuétude. Les termes usuels conservent, malgré tout, quelque chose de leur sens traditionnel, des associations et des sentiments condensés en eux par une longue habitude : les mots oubliés depuis quatre ou cinq siècles échappent à cette nécessité ; c'est une monnaie sans titre fixe.

1. Cette tentative avait été hasardée par les poètes alexandrins. L'un de leurs historiens dit de Callimaque : « Une traduction ne peut donner qu'une idée très imparfaite de l'effet produit par ces mots sonores, qui par eux-mêmes n'offrent pas un grand sens. L'idée entre dans notre imagination, s'y imprime aussi bien par le son des mots que par leur sens. Certains accords, dans la poésie comme dans le musique, évoquent certaines images; l'esprit est le complice de l'oreille. » Couat, *La poésie alexandrine*, p. 280. A noter aussi chez ces poètes grecs le goût pour l'obscurité, la tendance à l'ésotérisme, etc.

Aussi les symbolistes évitent de décrire pour simplement évoquer, éveiller, suggérer, transformer par allusions une disposition virtuelle en émotion actuelle, — quand ils le peuvent. Leurs descriptions de personnages, paysages, événements sont de simples esquisses ou tout ce qui dessine est effacé, tout ce qui détermine, évité : elles ne traduisent que des dispositions changeantes, des synthèses momentanées, une série fuyante d'états d'âme, des impressions, non reliées entre elles par des liens logiques, qui tour à tour émergent et sombrent au gré de la tendance prédominante, parfois selon les nuances multiples de la même tendance. Que le lecteur se donne la peine de lire avec attention dans leurs œuvres quelques descriptions des gens ou des choses, ayant en apparence le plus d'éclat et de relief; il lui sera presque impossible de les transformer en une représentation visuelle consistante.

De là aussi leur obscurité : même en écartant ce qui est voulu, artificiel, factice, il reste une cause naturelle, inévitable. Cette poésie étant l'œuvre presque exclusive de l'imagination émotionnelle ne peut se traduire par un ensemble de signes intellectuels, clairs et bien liés.

Je ne m'occupe pas de la valeur esthétique du symbolisme. On sait que cette forme d'art a pénétré aussi dans la peinture, où elle prétend fixer des émotions. J'ignore quel avenir lui est réservé. Tout cela n'est pas de mon sujet et je m'en tiens strictement à sa psychologie qui m'a paru instructive. On y voit l'imagination affective

luttant contre l'obstacle de l'expression verbale qui lui est mal adaptée, qui l'entrave et, par un effort instinctif ou réfléchi, essayant de dérober ses procédés à la forme type (musicale). C'est un art issu de la forme d'imagination méconnue qui fait l'objet de cet article : il lui doit ce qu'on a loué et blâmé en lui, ses qualités, ses défauts, son obscurité. Son caractère émotionnel me paraît la clef de toute sa psychologie ; il l'explique et elle s'en déduit.

VI

Dans notre recherche des modes de création à matière affective nous descendons à des formes encore plus incomplètes et plus pauvres. *A priori*, on serait disposé à croire que, chez les mystiques, le rôle dominateur de l'amour doit faire éclore à profusion ces imaginations méconnues que nous étudions : or, l'examen des faits prouve le contraire et la réflexion l'explique.

Suivant la remarque de quelques contemporains, le mot mysticisme est devenu très élastique. On l'applique à l'art (le symbolisme que nous quittons), à l'illuminisme, aux études occultes, à la théosophie, et à bien d'autres choses. Il ne s'agit ici que du mysticisme religieux, considéré à bon droit comme la forme typique. Quoique tous les mystiques aient un air de famille et que, malgré les différences de sexe, de race, de religion, de culture, de temps et de lieu, leurs écrits et leurs récits offrent une remarquable uniformité, nous pouvons, pour simplifier

et uniquement en vue de notre étude, les diviser en deux grandes catégories que j'appellerai par abréviation : les *métaphysiciens* et les *poètes*, selon que la nature de leur esprit les incline à penser plutôt par concepts ou plutôt par images. Comme exemples de couples antithétiques, je citerai Eckart et Henri Suso ou Ruysbrœck et sainte Thérèse. Évidemment, c'est aux seuls mystiques poètes qu'il faut nous adresser.

Le mysticisme est un entraînement progressif vers l'extase. La plupart s'arrêtent à mi-chemin. Bien peu nombreux sont les élus qui atteignent le point extrême et culminant : ces moments sont rares et durent peu. Dans cette marche ascendante de la vie moyenne vers le ravissement, il y a des degrés qui correspondent à autant de phases psychologiques : suivant leur individualité ou leur finesse d'analyse, les mystiques ont distingué trois, quatre et même jusqu'à sept degrés de vie[1]. Comme il ne s'agit pas ici d'une étude sur le mysticisme, ces différences sont pour nous négligeables. Prise dans son ensemble, cette marche ascendante peut se résumer en cette formule : dénudation et concentration toujours croissantes de la conscience. Elle commence par une « purgation », par l'exclusion aussi rigoureuse que possible des influences extérieures. Elle continue par l'accroissement de la vie intérieure, par le renoncement

1. Sainte Thérèse admet tantôt quatre états (*Autobiographie*), tantôt sept (*El castello interior*), que j'ai essayé de traduire dans le langage de la psychologie contemporaine : *Maladies de la volonté*, chap. v, p. 128, et *Psychologie de l'attention*, chap. III, p. 144 et suiv.

absolu à l'affection pour tout ce qui est créature, par le bannissement de toute image créée — période souvent accompagnée d'un état d'ivresse qui s'exprime par la joie ou les larmes. Ce n'est pas assez. Il faut se dépouiller de tout désir personnel et de toute image quelconque. « On ne manquera pas de me dire : A quoi donc alors s'attache l'esprit, s'il rejette ainsi toute image? Il ne s'attache à rien du tout, il demeure entièrement nu et dégagé, car s'il s'appuyait sur quelque chose, il faudrait nécessairement que cela même fût une image. » (Tauler.) L'achèvement est dans un *status otiosus*, une illumination sans fin « où l'âme se noie dans la mer sans fond de la Divinité, se liquéfie dans le feu de l'amour éternel, est ensevelie en lui ».

Dans ce progrès continu d'appauvrissement intellectuel et de simplification à outrance dont nous ne présentons qu'une très grossière esquisse, où l'imagination affective trouverait-elle une place?

Elle est rigoureusement exclue du moment de l'extase vraie qui, suivant la remarque de Godfernaux, « n'est pas même monoïdéique, mais aïdéique », c'est-à-dire un retour à l'état affectif pur, presque indifférencié, non connu, seulement senti. S'il n'était superflu d'en fournir des preuves, on en trouverait abondamment dans les écrits mystiques[1].

1. J'en transcris un seul qui m'est communiqué par l'auteur cité plus haut : « En cette transformation de l'esprit en Dieu, l'esprit même s'écoule hors de soi et défaut, et se laissant avec toute la propriété de soi-même et des autres choses, il est plongé et enfoncé, fondu et liquéfié, absorbé

Il faut donc chercher beaucoup plus bas, au début de cette évaporation graduelle qui peu à peu dissout et volatilise les images. Toute création suppose deux conditions nécessaires. La première est un principe d'unité — idée ou émotion qui agit comme centre d'attraction et sert de noyau au travail d'organisation : elle ne fait pas défaut au mystique; elle est plutôt dominante. La seconde est la possession actuelle d'une quantité suffisante de matériaux pour permettre des combinaisons nouvelles; celle-ci est précaire et va toujours en s'atténuant.

Ainsi s'explique ce fait qu'il y a, chez la plupart des mystiques, exaltation de la mémoire plutôt qu'imagination proprement dite et que souvent ils ne dépassent pas le stade de la simple reproduction. L'imagination, au sens le plus large du mot, c'est-à-dire la reviviscence spontanée ou provoquée des images peut irradier dans trois directions : sensorielle, organique, purement psychique.

1° Hallucinations visuelles ou auditives : les apparitions supra-terrestres, les voix révélatrices, etc.

2° Modifications de la vie organique qui détruisent,

et abîmé en cet abîme surineffable, très simple et indéterminable et aussi en cette obscurité insondable et inaccessible; et afin de comprendre tout ensemble, il est anéanti et perdu; mais il vit en Dieu et étant avec lui seul, pur et libre de toute propriété, mélange et affection, il est fait une chose, une félicité, car il ne reçoit et n'admet autre chose. Parce qu'il a passé en la simplicité déiforme, l'influence de Dieu le tirant intérieurement et le contact le surélevant, aliène l'âme de soi et la transporte comme dans un être nouveau; non pas qu'en tout ceci, la nature ou l'existence de la créature soit changée ou cesse d'être, mais parce que la façon est exaltée et la qualité déifiée. » (Denis le Chartreux, *De la vie solitaire*, liv. II, chap. x.)

altèrent ou guérissent : les plus célèbres sont des stigmates, moins rares qu'on ne le croit généralement. Un hagiographe contemporain compte une soixantaine de cas authentiques.

3° Phénomènes d'une psychologie plus complexe où apparaissent quelques vestiges d'invention. Tels sont les méditations et commentaires des mystiques sur les événements principaux de leur religion, leurs descriptions de la vie bienheureuse ou des peines éternelles : mieux encore, les voyages imaginaires aux lieux saints, dans ce monde ou dans l'autre, qu'ils ont racontés avec une grande profusion de détails. On prétend même que quelques-uns, au terme de leurs voyages imaginaires, présentaient tous les symptômes de la fatigue physique, parfois la marque des pierres ou des épines du chemin, des blessures au pied, des entorses dont ils ont souffert longtemps.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas besoin de beaucoup de critique et de réflexion pour constater que dans tout ce qui précède la plus large part est faite de réminiscences, de morceaux d'histoire ou de légendes, rassemblées et cousues suivant une impression personnelle. Ces visions sont en rapport direct avec la religion et le degré de culture du croyant. Celles du bouddhiste, du catholique, du *yogui* brahmatique, du *soufi* sectateur de l'islam — la vigueur intellectuelle de chaque individu mise à part — ne diffèrent entre elles que par le contenu de leur foi. Ces manifestations imaginatives, ternes ou brillantes, chétives ou vigoureuses, ne peuvent pas nous retenir, elles

sont étrangères à notre étude; elles n'ont pas le caractère spécifique que nous cherchons. C'est une forme de littérature, bonne ou mauvaise, où l'émotion tient une large place, mais ne constitue pas la trame qui semble faite plutôt d'éléments visuels.

Faut-il donc renoncer absolument à découvrir chez les mystiques cette imagination affective que je cherche à mettre en lumière? Je ne le crois pas; mais elle ne se rencontre que sous une seule forme : je l'appelle par concision un *roman d'amour*, ou plus explicitement un rêve idéaliste d'une nature entièrement sentimentale. Bien que cette création mystique ne soit pas l'œuvre exclusive des femmes, elles y ont eu la plus grande part. C'est une déviation, transformation et transfiguration de l'amour qui diffère notablement de l'une à l'autre; mais parmi les variations individuelles, il y a assez de ressemblances pour qu'on puisse en essayer une esquisse d'après un seul modèle.

D'abord, comme condition première, une disposition naturelle, innée à la tendresse — ce que les anciens psychologues nomment l'amour au sens indéterminé, — mouvement d'attraction vers les personnes ou les choses qui ne se différencie et n'est spécifié que par son objet. Chez beaucoup, cette disposition sentimentale, dès l'enfance, s'oriente d'emblée vers le divin et, de ce fait, est comme polarisée : toute autre manifestation de l'émotion tendre est tarie ou n'existe qu'en participant à l'amour divin.

Plus tard, à la puberté, un nouveau facteur s'ajoute, tout à fait différent par ses conditions physiologiques et par sa fin naturelle. Son action, quoique inconsciente, est indéniable. Ici se posent des problèmes beaucoup trop délicats et complexes pour qu'on puisse les traiter en passant; mais je pense que la psychologie des auteurs qui réduisent tout à un érotisme dévié est beaucoup trop simpliste et nullement applicable à tous les cas. Sans insister sur ce point dont la discussion approfondie serait trop longue, nous avons dès maintenant les éléments d'un petit roman d'amour, assez grêle, d'une nature spéciale, mais foncièrement affectif. L'examen d'un cas particulier éclaircira les généralités qui précèdent.

Je choisis une mystique du XVIIe siècle dont on a tiré depuis un grand parti, avec des visées très différentes des nôtres : Marguerite-Marie Alacoque. Elle convient par sa simplicité même. Je ne crois pas que jusqu'ici un seul psychologue s'en soit occupé avec suite[1] : l'exemple classique est toujours sainte Thérèse qui est, il faut l'avouer, d'une bien plus haute envergure.

On peut, chez Marguerite-Marie, suivre le développement et les étapes de son rêve enchanteur, au milieu de multiples souffrances, car elle est — remarquons-le en

1. Les documents historiques et psychologiques ne manquent pas. Outre son « Mémoire », deux évêques ont écrit sa biographie : Mgr Languet (de l'Académie française) au XVIIIe siècle; Mgr Bougaud récemment. Les citations sont empruntées à la 10e édition de sa *Vie de la bienheureuse Marguerite-Marie*. Paris, Poussielgue, 1900. Consulter principalement les pages 141, 156-159, 232-242 et suiv., 295, 250, 311, 324. Les chapitres VIe, VIIe et IXe sont les plus intéressants pour sa psychologie.

passant — un cas bien net de l'état nommé « plaisir de la douleur ». Je prie le lecteur de noter avec soin la progression ascendante de ce roman mystique.

Dès l'âge de six ans « tout son bonheur était de passer des heures en prière. Jésus lui apparaissait, et elle ne s'en étonnait pas, sous la figure d'un Crucifié ou d'un *Ecce Homo* ».

Bien plus tard, elle entre au couvent, non sans luttes. Novice, son « unique pensée était de savoir comment elle pourrait se crucifier assez pour celui qui s'était laissé crucifier pour elle. Elle sentit s'allumer un si ardent désir de souffrir qu'elle n'en avait plus de repos ».

Le jour de sa prise d'habit, « mon divin Maître me fit voir que c'était là le temps de nos fiançailles, et qu'à la façon des amants les plus passionnés, il me ferait goûter ce qu'il y avait de plus doux dans la suavité des caresses de son amour. Et en effet elles furent si excessives qu'elles me mettaient souvent hors de moi-même et me rendaient incapable d'agir. »

Enfin elle prononce ses vœux. Alors le Seigneur lui apparut et lui dit : « Jusqu'ici je n'étais que ton fiancé, à partir de ce jour, je veux être ton époux. » Il lui promit de la traiter comme une épouse « et il commença à le faire d'une manière que je me sens impuissante à exprimer et dont je dirai seulement qu'il me parlait et me traitait comme une épouse du Thabor ».

Puis viennent ses grandes révélations. Dans la première, elle dit : « ... Je m'abandonnai à ce divin esprit,

livrant mon cœur à la force de son amour. Il me fit reposer longtemps sur sa divine poitrine où il me découvrit les merveilles de son amour et les secrets inexplicables de son sacré cœur qu'il m'avait toujours caché jusqu'alors qu'il me l'ouvrit pour la première fois. » Suit une description du cœur divin plus brillant que le soleil, etc. Dans la seconde : « Il me demanda mon cœur lequel je le suppliai de prendre, ce qu'il fit et le mit dans le sien adorable, dans lequel il me le fit voir comme un petit atome qui se consumait dans cette ardente fournaise. Puis l'en retirant, il le remit dans le lieu où il l'avait pris en me disant : voilà, ma bien-aimée, un gage précieux de mon amour... Jusqu'ici tu n'as pris que le nom de mon esclave, désormais tu t'appelleras la disciple bien-aimée... » Je fais remarquer que cet échange de cœur se rencontre antérieurement chez plusieurs femmes mystiques qu'on pourrait nommer. Est-ce une tradition ou bien chacune l'a-t-elle inventé pour sa part, par l'effet d'une même disposition passionnée?

J'omets beaucoup d'autres détails : le nom de Jésus gravé sur son cœur à l'aide d'un canif; le sang de la blessure lui servant à parachever et signer son testament, etc. Je me borne aux seuls documents psychologiques.

Évidemment, pour qui écarte toute intervention surnaturelle, cette vie est un poème vécu, un peu étroit et monotone, où l'invention est assez faible, mais fait presque tout entier de matière émotionnelle. Œuvre d'un personnage unique qui se dédouble et s'objective dans son

rêve, enfermée dans les limites strictes d'une croyance religieuse, la création ne peut avoir la variété d'incidents d'un roman d'amour humain. La matière affective est monocorde : l'amour, toujours l'amour, et la même espèce d'amour; élans et dépression, périodes d'ardeur ou de sécheresse avec leurs variables degrés : en dehors, il n'y a guère de ressources possibles. Quelle différence avec la position du compositeur génial et vibrant qui a sous sa main tout le clavier des émotions humaines avec leurs nuances infinies!

De plus l'imagination affective, chez les mystiques, a ce désavantage qu'elle ne sort de son état de fluidité intérieure que pour entrer dans des formes qui l'alourdissent singulièrement. Hallucinations (ou images) visuelles, tactiles, motrices, cénesthésiques : tout cela est découpé ou au moins localisé dans l'espace. A la vérité les hallucinations auditives, les voix intérieures ou extérieures sont affranchies de ces conditions plastiques; mais les narrations orales ou écrites ramènent aux procédés analytiques et descriptifs de l'art littéraire : comparés au vêtement souple et ténu dont la langue des sons enveloppe les sentiments dans la création musicale, les modes d'expression de la création mystique sont bien inférieurs et insuffisants; parfois même ils la trahissent plus qu'ils ne la servent.

En somme, chez les mystiques, l'amour est la *cause* de l'invention; il inspire et soutient les contemplatifs dans leurs spéculations, les actifs dans leurs œuvres de propa-

gande; mais il n'est qu'un moyen. Les cas précités où il est à la fois le ressort et la *matière* de l'invention sont exceptionnels.

VII

On a dû remarquer la progression descendante des trois modes d'imagination affective ci-dessus étudiés. De la création musicale — forme type — à l'art symbolique et au roman d'amour mystique, la richesse et la complexité de l'œuvre produite vont toujours en diminuant : en même temps, la matière affective s'appauvrit et s'altère par le mélange d'éléments étrangers.

Il serait possible de descendre encore plus bas et de découvrir dans la vie ordinaire des essais, des ébauches de création affective, états intermédiaires entre la simple reproduction, répétition du passé, et la combinaison nouvelle, anticipation de l'avenir. Ce sont des formes de passage participant de la mémoire affective et de l'invention affective. Ainsi le rêve que l'amoureux esquisse intérieurement pour la satisfaction de ses désirs est une construction imaginative, faite ordinairement d'émotions représentées, d'images sensorielles et érotiques. L'hypocondriaque brode un roman maladif où les vagues réminiscences des sensations organiques, les nuances et variations de douleur sont les éléments dont il compose le tableau de sa future détresse[1]. Ces faits embryon-

1. Ces faits sont une preuve indirecte de l'existence d'une mémoire affective proprement dite que beaucoup de psychologues s'obstinent

naires et leurs analogues (comme l'acteur qui crée l'expression émotionnelle de son rôle) ne nous apprendraient rien. Ils sont trop simples, trop étriqués : avec eux seuls on ne peut soupçonner la puissance et la portée de la création émotionnelle; elles ne se révèlent que par les grands cas.

En terminant, on peut se demander comment cette forme spéciale de la création imaginative a échappé à l'attention des psychologues. A mon avis, cette omission s'explique par plusieurs raisons.

D'abord la méthode en usage. L'imagination créatrice, constructive, la fantaisie (de quelque nom qu'on la désigne) a été longtemps étudiée comme « une faculté complexe » qu'on décrivait et analysait, mais sans sortir des généralités, sauf par quelques exemples empruntés aux œuvres esthétiques et aux hypothèses scientifiques. Ce procédé est tout à fait insuffisant. En effet, le mot « imagination créatrice », comme tous les termes généraux, est une abréviation et une abstraction. Il n'y a pas d'imagination en général, mais des hommes qui imaginent et le font diversement. Ces diversités dans la créa-

encore à contester. Si la mémoire des sentiments se réduisait, comme ils le prétendent, à celle des circonstances et des états intellectuels concomitants, de telles constructions seraient impossibles. Celui qui a perdu la mémoire visuelle ne peut plus imaginer des personnes, des monuments, des paysages. De même, l'homme incapable de raviver des sentiments est incapable de construire *en les ressentant* des plaisirs ou des douleurs futurs, par exemple les changements que produirait dans sa vie la mort d'une personne aimée. Il peut prévoir, déduire, énumérer les privations qui en seront la suite; mais *il ne les ressent pas* en réalité; il ne fait que penser des mots.

tion, si nombreuses qu'elles soient, doivent être réductibles à quelques types; or, parmi ces types, il en est un que j'ai appelé *diffluent*, fait d'images à contours vagues, indécis, qui sont évoquées et liées selon les modes les moins rigoureux de l'association. Ceci nous met sur la voie; car, en poursuivant l'analyse, on voit que l'imagination affective en est une espèce.

On pourrait invoquer encore une autre raison : l'insuffisance actuelle de la psychologie des sentiments; ce qui n'est guère contesté. J'avoue que, pour ma part, ayant étudié ailleurs la mémoire, l'abstraction et la généralisation des émotions — sujets peu en faveur près des psychologues, — je n'avais pas même entrevu la question qui a donné lieu au présent chapitre.

Mais la raison décisive et vraiment topique, c'est que dans le développement séculaire de la faculté d'imaginer, la forme affective ne s'est affirmée nettement que très tard : les exemples énumérés plus haut en sont la preuve. C'est la conséquence de sa nature essentielle. Elle suppose l'épanouissement et même la prépondérance de la vie intérieure sous sa forme sentimentale, c'est-à-dire un fond très riche d'émotions variées, complexes, aptes à former des combinaisons, oppositions et contrastes de toute sorte. Je rappelle en outre l'entrave due aux procédés matériels d'expression si longtemps insuffisants. Aussi, comme l'histoire le montre, le pouvoir créateur de l'homme a employé d'abord les images plastiques (visuelles, tactiles, motrices) ou les concepts pour cons-

truire des œuvres d'art, des théories morales, religieuses, métaphysiques, scientifiques, des inventions pratiques, mécaniques, etc. : c'est bien plus tard qu'avec les images et abstraits émotionnels seuls, il a pu se risquer à des constructions d'une nature spéciale.

Bien d'autres questions accessoires pourraient être traitées : ainsi le rôle important des éléments moteurs et des actions inconscientes ou subliminales. Je m'en abstiens, espérant avoir atteint mon but principal et montré, par des faits, qu'une forme de l'imagination créatrice a pour matière des états affectifs et rien qu'eux.

CONCLUSION

La logique des sentiments, dont nous venons d'esquisser une ébauche, est-elle un chapitre de la logique des sophismes? Nullement; mais comme plus d'un lecteur est probablement disposé à répondre par l'affirmative, la question mérite d'être éclaircie en montrant les différences.

La liste des sophismes ou paralogismes *vrais*, c'est-à-dire de nature intellectuelle, s'est transmise de l'antiquité jusqu'à nous sans changements notables. Elle est partout, connue de tous, et il est inutile de la transcrire ici.

En dehors d'elle, les logiciens modernes ont énuméré un peu au hasard et classé sous le titre de sophismes, des causes morales, source abondante d'erreurs et de raisonnements inacceptables pour la logique rationnelle.

Cependant ces deux catégories de « sophismes » ne sont pas de la même nature, à moins de donner au mot « sophisme » deux significations différentes. Le méca-

nisme de la pensée raisonnante change en passant de l'une à l'autre. Dans le premier cas, il y a une altération directe du raisonnement, et les causes sont intellectuelles. Dans le second cas, l'erreur est produite indirectement, par des influences d'origine affective.

Cette différence a été signalée par Stuart Mill (*Système de Logique*, liv. I, chap. v). Les sources de l'erreur, dit-il, sont de deux sortes : intellectuelles, morales. « Ces dernières ne rentrent pas dans le sujet de cet ouvrage. » Il indique comme principales « les inclinations », dont l'effet le plus commun est de nous influencer dans le sens de nos désirs ou de nos craintes. Les causes morales des opinions, quoique les plus puissantes de toutes chez la plupart des hommes, ne sont que des causes éloignées; elles n'agissent pas directement, mais par l'intermédiaire des causes intellectuelles, elles sont prédisposantes. » Malgré cette déclaration éliminatoire, Mill, sous le titre de sophismes *a priori* et de non-observation, donne des exemples de raisonnements vicieux dont l'origine affective est évidente.

Bain (*Logique : Induction*, VI, chap. III) prend une attitude plus nette et plus correcte. Il critique son devancier qui, sous le nom de sophismes, étudie en réalité certaines tendances fallacieuses de l'esprit, des causes génératrices d'erreur; « or, l'œuvre du logicien est d'empêcher ou de corriger les erreurs, non de montrer comment elles naissent des imperfections de la nature humaine : cela n'appartient ni à l'étude de la déduction, ni à celle

de l'induction. C'est un point discutable si le logicien a qualité ou non pour traiter ce sujet; mais s'il le fait il doit y consacrer un chapitre à part, parce que cette étude est *extra-logique*. »

Parmi ces tendances fallacieuses, Bain énumère l'attrait de l'agréable, l'aversion du désagréable, la sympathie et l'antipathie, l'intérêt personnel, la peur, la colère, l'amour, l'amitié, le patriotisme, l'esprit de secte, l'admiration, la vanité individuelle ou nationale, l'attraction de la nouveauté et du merveilleux, l'influence du sentiment esthétique sur les doctrines philosophiques et les théories scientifiques (la foi aveugle dans un plan de la nature, les orbites des planètes doivent être circulaires parce que le cercle est une figure parfaite, le besoin de l'unité absolue), etc. Quoi qu'on pense de cette énumération un peu confuse et mal ordonnée, il est clair qu'elle correspond en grande partie à la matière première de notre logique des sentiments : et c'est justement ce groupe de faits psychiques avec leurs conséquences qu'il refuse avec raison de classer parmi les sophismes.

D'autres auteurs assez nombreux distinguent les sophismes de l'esprit et les sophismes du cœur. Cette distinction est bonne comme fait : mais elle a le défaut de transférer un terme propre à la logique rationnelle, créé pour elle et fixé par elle, à une autre forme de logique où, quoiqu'il s'applique à des opérations d'une autre nature, il conserve fatalement son sens péjoratif.

En résumé, les sophismes vrais sont des vices intellectuels. Ils peuvent se constater matériellement et être rectifiés comme des erreurs de calcul. Il est aisé, même avec une culture moyenne et un peu de réflexion, de découvrir un cercle vicieux, un dénombrement imparfait ou une *fallacia accidentis*. Ils résultent d'une faiblesse de l'esprit, d'un défaut d'attention, d'une inaptitude à induire ou déduire correctement.

Les « sophismes du cœur » seraient plus convenablement nommés des *préjugés* (au sens étymologique : jugé par avance), puisque dans la logique affective, implicitement ou explicitement, la conclusion impose toujours la forme du raisonnement. Il est certain que, du point de vue rationnel, la logique des sentiments — qu'on pourrait appeler aussi *logique des préjugés* — est une sophistication perpétuelle : même quand elle réussit, c'est par hasard et sans titre légitime. L'emploi constant des concepts et jugements de valeur, création subjective, variable selon les individus et les époques, la place dans l'équivoque : mais la question est de savoir si cette logique qui a son utilité, puisqu'elle dure, doit être jugée d'après les règles inflexibles de sa rivale.

En réalité, les deux logiques occupent chacune un terrain qui lui est propre. Elles s'y développent d'après des procédés différents qui sont déterminés par leurs buts. Elles ont, l'une et l'autre, leur psychologie, leurs conditions d'existence, leur raison d'être comme expression de deux tendances opposées de la nature humaine. Cette

position impartiale est celle que, pour les comprendre, le psychologue doit adopter.

*
* *

Une autre question litigieuse est celle des rapports entre la logique affective et la croyance, dont cette forme de logique paraît être l'instrument propre. Nous répondrons que, malgré les apparences, elle n'est au service ni de toute croyanee ni de la croyance seule.

L'état de croyance, très négligé par les anciens psychologues, a été très sérieusement étudié durant ce dernier quart de siècle. Je n'ai pas à traiter ce sujet et je renvoie aux ouvrages spéciaux [1]. On est généralement d'accord pour admettre qu'il n'a pas ses racines dans l'intellect; qu'il dépend de notre manière de sentir et de vouloir; qu'il est l'œuvre et l'expression du tempérament, du caractère, de l'individualité; que la crédulité est un état primitif qui accompagne toutes nos représentations, fait aisé à constater chez les enfants et les ignorants; qu'il s'attache naturellement à toute image ou idée qui occupe la conscience sans antagoniste, surtout si elles sont intenses; que cette affirmation spontanée d'une réalité est ébranlée par les démentis de l'expérience ou

1. Ils sont assez nombreux, même en éliminant ceux dont le but est surtout moral ou religieux. A consulter pour la psychologie : Payot, *De la Croyance*; C. Bos, *Psychologie de la croyance*; Bain, *Emotions and Will*, chap. XII; un important essai de J. Sully, *Belief*, dans *Sensation and Intuition* et *The human Mind*, I, 250; W. James, *The Will to believe*; etc. Du point de vue critique et religieux : Newman, *The Grammar of assent*; Balfour, *Les bases de la croyance*, etc.

de nos semblables; qu'alors le doute s'éveille et que le douteur demande un soutien à la logique rationnelle s'il préfère la vérité à tout, ou à la logique affective s'il préfère sa croyance à tout et ne cherche qu'à la justifier, en sorte que « les arguments ne sont pas ce qu'ils sont, mais sont ce que je suis » (Payot, *ouv. cité,* 203).

Emprunté au langage courant, le mot croyance a le désavantage de s'appliquer à des phénomènes fort différents quoiqu'ils aient tous ce caractère commun d'être, à tort ou à raison, l'affirmation d'une réalité. Tout est ou peut être objet de croyance. Cependant on peut faire deux parts : 1° la croyance *intellectuelle* (perceptions, axiomes, vérités scientifiques établies par l'observation, l'expérience ou le calcul). Elle est *subie* par le sujet, et des deux facteurs qui concourent à l'acte de connaissance, c'est l'objectif qui prédomine. 2° Tous les autres cas, où la croyance est *créée* par le sujet sous forme d'évaluation : le facteur subjectif est le principal. Cette masse de croyances hétérogènes, plusieurs fois énumérées au cours de cet ouvrage — il faut y ajouter celle des fous, — constitue le groupe *non intellectuel* qui seul use de la logique affective; mais leur association n'est pas une règle invariable : parfois la croyance est étrangère à la logique, parfois la logique n'est pas au service de la croyance. Signalons ces exceptions.

1° Tandis que la croyance rationnelle est déterminée et produite par le raisonnement, la croyance non rationnelle détermine et produit le raisonnement. Aussi, quant

à sa genèse, celle-ci est indépendante de la logique; elle naît directement du fond de notre nature affective et active. Le célèbre pari de Pascal, remarque W. James, est une hypothèse morte pour celui qui n'a pas déjà et par avance une tendance à croire en Dieu.

2° La croyance solide, inébranlable, quel que soit son objet, religieux, moral, politique, ou telle que la foi aveugle de l'amoureux, est étrangère à la logique. Elle est placée en dehors, dans une autre sphère : celle de l'affirmation immédiate et irrésistible; sous cette forme absolue, la croyance ne peut être ni confirmée ni infirmée par le raisonnement : c'est une position privilégiée, où croyance égale certitude.

3° D'un autre côté, il y a des formes de la logique affective qui naissent non des croyances, mais des désirs ou aversions et de leurs variétés : le raisonnement conjectural ou imaginatif, le travail qui produit les transformations précédemment étudiées (chap. III), la période préparatoire de certaines conversions qui se font parce qu'elles sont désirées; les raisonnements utiles à l'expansion de l'individu et qui sont un instrument de combat.

En résumé, la psychologie de la croyance et celle du raisonnement affectif, malgré de nombreux points de contact, ne coïncident pas dans toute leur étendue. Il serait donc erroné de les confondre. La logique et la croyance sont foncièrement différentes : la première n'est qu'un moyen transitoire, adapté à la lutte ou à la défense; la seconde est un état stable, une possession, une fin.

[illegible]

[illegible] des sentiments a son domaine propre : [illegible] un chapitre des sophismes ni une annexe [illegible] dénomination par sa généralité [illegible] autre : logique du préjugé [illegible] de l'opinion, de l'erreur — autant de [illegible] un aspect de la question, mais [illegible]. A travers ses applications mul[illegible] ses formes disparates, je ne me flatte pas de les [illegible] elle conserve son unité parce [illegible] est toujours le même — une adapta[illegible] de valeur à une conclusion préjugée — [illegible] parce que, malgré ses métamorphoses et tra[illegible] elle reste la logique des [illegible] pour les rationaliser.

J'ai signalé précédemment (chap. III, § I) l'hypothèse qui assimile l'instinct à une logique organique, fixée par l'hérédité. Quoi qu'on pense de cette analogie un peu vague et que je ne suis pas enclin à accepter, il est certain que ces deux manifestations psychiques ont un caractère commun : l'adaptation à un but. Celle de l'instinct est fixe, invariable, sauf des exceptions et dans des limites restreintes. Celle du raisonnement est plastique, variable, multiforme. Dès que, par suite du développement cérébral et des fonctions supérieures de l'esprit, les tendances, désirs ou aversions, au lieu d'être des impulsions presque uniquement physiologiques qui ne se traduisent

que par des actes, peuvent être modifiés par la réflexion; dès que les instincts sont devenus une énergie disponible, une force vive qui peut être adaptée de plusieurs manières; alors se produit le travail de leur rationalisation dont la logique affective est un cas, non le moindre.

Prenons comme exemple un besoin universel et très élémentaire : la faim, instinct brutal, violent, qui chez les êtres inférieurs s'attaque à tout par une impulsion irrésistible : celle du *boa* avalant une proie aussi grosse que lui et qu'il a peine à digérer. Rationalisée, c'est-à-dire soumise au contrôle de l'expérience et de la réflexion, la faim se satisfait à des heures régulières, réclame le choix et la préparation des aliments, s'astreint même à un régime, accepte des règles d'hygiène variables suivant les individus et la mode régnante : elle prend une tournure civilisée. Voilà un cas très simple d'un instinct pétri et façonné par des influences étrangères.

Tous les autres ont subi ou peuvent subir la même transformation. Le désir ardent de justifier une passion ou une croyance, d'être consolé, soutenu; de deviner un avenir proche ou lointain, terrestre ou supra-terrestre; d'entraîner, de convertir, d'imposer une opinion : tous ces besoins de conservation ou d'extension, individuelle et sociale, n'est-ce pas la matière de la logique des sentiments, et les procédés qu'elle emploie sont-ils autre chose qu'un effort de notre nature affective pour s'appuyer sur des apparences de preuves et d'arguments rationnels?

C'est qu'au fond, l'idéal auquel tout raisonneur aspire, consciemment ou non, est intellectuel. Nous avons décrit ce stade primitif où le raisonnement spontané se produit sous une forme indifférenciée, mélange hétérogène et sans critique d'arguments subjectifs et objectifs, puériles et solides, nés au hasard des sentiments, de l'imagination, de la raison. Ce n'est pas une hypothèse; car ce qui s'est passé dans les vieux âges se répète encore sous nos yeux : qu'on observe les sauvages, les enfants ou simplement les hommes de pauvre culture intellectuelle. Puis s'est formé un corps de vérités scientifiques, c'est-à-dire stables et vérifiées, à la fois effet et cause d'une discipline plus sévère de l'esprit. Dès lors, la logique rationnelle a été constituée et est devenue le type, la règle, le guide de tout raisonnement; mais en croyant l'imiter, la logique affective n'en a pris que le masque.

Reste à montrer ou plutôt à rappeler l'unité originelle des deux logiques; elle est dans leur *utilité*. La tendance à rechercher et à saisir la vérité est une des qualités les plus avantageuses qui ait été dévolue à l'homme et elle a été une des causes de la survivance des plus aptes. La connaissance intellectuelle, strictement confinée, pendant des siècles, à la pratique, s'est risquée peu à peu dans la spéculation pure. Mais la recherche désintéressée, parce qu'elle est un luxe, est inconnue des premières civilisations. Dans l'ordre de la connaissance comme dans l'ordre économique, le luxe est une floraison tardive. La

logique affective, bien plus matérielle et égoïste, malgré les apparences, ne s'affranchit pas des nécessités humaines. Les deux logiques sont donc l'une et l'autre un instrument de nos besoins, avec cette différence que l'une perd quelquefois son caractère pratique et que l'autre le conserve toujours.

Par hostilité contre l'esprit scientifique, on s'est plu à soutenir que la recherche et la possession de la vérité n'ont pas une valeur absolue, en alléguant cette raison qu'elles sont le résultat d'une préférence, qu'on les choisit parce que cela plaît. Assurément; puisqu'il y a des gens qui font peu de cas de la vérité ou la dédaignent et aiment mieux garder leurs illusions. Ceci est simplement une preuve du rôle primordial de la vie affective dans toutes les manifestations de l'esprit, thèse que j'ai soutenue ailleurs sans restriction et que je ne suis pas disposé à contester. Mais *préférer* la vérité n'est pas la *constituer*. Elle est ce qu'elle est, indépendante de nos préférences et de nos répudiations.

Si prenant cette prétention pour ce qu'elle vaut, on l'applique à notre sujet, on voit qu'elle est chez beaucoup de croyants (quelle que soit la matière de leur foi) un moyen pour proclamer la supériorité de la « logique du cœur ». Position fausse et désavantageuse, car la connaissance qui est la servante de la vie ne vaut que par son objectivité. Sans doute la « vérité vraie » ne s'impose pas sous la forme inéluctable de la gravitation dans le monde physique, de l'instinct ou de l'idée fixe dans le monde

moral; mais on ne se soustrait pas impunément à sa maîtrise.

Une position plus conforme à la nature des choses est celle-ci : se demander si avec le progrès supposé de la culture et de la discipline scientifiques, la logique affective doit s'atrophier ou disparaître? Quoi qu'en disent beaucoup d'intellectualistes, je ne vois aucune raison pour l'affirmative.

Jugée par les logiciens purs, la logique des sentiments est condamnée sans hésitation et sans appel.

Jugée par les psychologues, elle a droit à l'existence pour des raisons individuelles et générales.

Il y a des esprits qui réclament la vérité avant tout, mais qui la veulent bien établie, démontrée, qui ont l'obsession de l'exactitude et des procédés rigoureux. Il y en a d'autres, fuyants, imprécis, qui se complaisent dans le vague par excès de sentiment ou d'imagination, par paresse intellectuelle, par impuissance de réflexion, par défaut de patience dans la recherche. Pour eux la logique affective est suffisante et préférable : ils l'inventeraient si elle n'existait depuis des siècles.

Une raison plus profonde qui assure sa perpétuité, c'est qu'elle est l'œuvre spontanée de notre nature non-intellectuelle. L'homme *sent* surgir en lui des besoins, des désirs, des problèmes auxquels la raison pure n'apporte ni satisfaction, ni réponse, ni remède : le sentiment et l'imagination prennent sa place. L'attitude sceptique qui limite la connaissance et se résigne à beaucoup ignorer;

l'attitude stoïque qui dédaigne les espérances illusoires et les consolations vaines ne sont pas au goût de tout le monde. La plupart aiment mieux des réponses apparentes que rien.

Le rôle de la psychologie est d'étudier cette manifestation de la nature humaine comme fait, sans la condamner ni l'absoudre.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE V

CHAPITRE PREMIER

L'ASSOCIATION DES ÉTATS AFFECTIFS

Confusion fréquente dans la psychologie contemporaine entre l'association et le jugement. — L'association se produit-elle entre des états purement affectifs? — Cas apparents à éliminer : le transfert. — L'association par ressemblance : forme complète, forme incomplète, forme affective pure. Est-ce une association vraie? — L'association par contiguïté. Le contraste. Désaccord sur ce sujet. — Deux catégories : Contraste intellectuel : sa nature; il suppose deux moments dont l'un seul est associatif. — Contraste affectif : il est d'une autre nature. Son origine est dans les variations physiologiques de l'organisme. Il n'est pas une association. — Conclusion : rôle du jugement dans les prétendues associations..... 1

CHAPITRE II

LES ÉLÉMENTS CONSTITUTIFS DE LA LOGIQUE DES SENTIMENTS

Une logique extra-rationnelle peut-elle exister? — La faculté d'inférer s'est produite d'abord sous une forme composite et hétérogène. Étude de l'époque primitive où les deux logiques (rationnelle et affective) étaient confondues. — Le raisonnement pratique : ses moyens termes, sa conclusion. — Comment la séparation s'est faite peu à peu entre les deux logiques. — Constitution définitive de la logique rationnelle. Survivance de l'autre. — Organisme et mécanisme de la logique affective. 1° Les termes. Ils sont des jugements ou concepts de valeur. — Historique de la question. —

Nature et définitions diverses des « valeurs ». Elles renferment deux éléments : l'un représentatif, l'autre affectif. — La valeur est-elle objective ou subjective? — Domaine des valeurs et de la logique des sentiments : morale, esthétique, sociologie, politique, religion. — 2° Les rapports. Le raisonnement affectif a-t-il son point de départ dans quelque proposition générale? Les deux formes principales; les formes frustes. — Le principe qui régit la logique des sentiments tout entière, et lui donne l'unité, est le principe de finalité. — Deux procédés principaux pour ordonner les moyens termes : l'accumulation, la gradation. — Valeur-fin et valeurs-moyens. — Dans le raisonnement rationnel, la série conditionne la conclusion; dans le raisonnement affectif, la conclusion conditionne la série. — La logique des sentiments peut se passer des mots : exemples tirés de l'histoire des religions. — Principe de contradiction. Il est totalement étranger à la logique des sentiments : exemples. — Pourquoi? La vie affective est faite de besoins et de désirs qui, tous, tendent à se satisfaire. — Contraire et contradictoire sont des notions intellectuelles qu'on applique indûment à la logique affective..... 21

CHAPITRE III

LES PRINCIPALES FORMES DE LA LOGIQUE DES SENTIMENTS

Difficulté d'une classification; réduction à cinq formes principales.. 65

SECTION I. — *Le raisonnement passionnel.*

Distinction entre l'émotion et la passion. — Le raisonnement de la passion étudié dans trois formes : 1° dépressive : la timidité; 2° expansive : l'amour; le raisonnement apparaît dans les formes moyennes et plus encore dans les formes intellectualisées (l'amour chevaleresque); 3° mixte : la jalousie..... 66

SECTION II. — *Le raisonnement inconscient.*

Peut-on admettre des raisonnements inconscients? Difficultés de cette hypothèse. — Examen de deux types : 1° Les conversions. Elles sont l'œuvre, non de la réflexion, mais de la transformation des sentiments. — Toute conversion est une altération partielle de la personnalité dans ses éléments affectifs. Interversion des valeurs. — Conversions morales, esthétiques, etc. Exemple de Nietzsche. — 2° Les transformations affectives. Détermination de leur nature par des observations. Elles s'opèrent par substitution. — Rôle du raisonnement par analogie..... 79

SECTION III. — *Le raisonnement imaginatif.*

Il est la forme affective du raisonnement de découverte. — En quoi il diffère de l'imagination créatrice. — Son rôle dans l'histoire indi-

viduelle et collective de l'humanité : Étude de quelques cas. — 1° Les conclusions relatives à la vie future. Conceptions diverses de l'immortalité. Raisons données pour l'établir. — 2° L'art de la divination, l'œuvre la plus considérable du raisonnement imaginatif. — Son universalité. — Son mécanisme logique : éléments imaginatifs, affectifs, rationnels. — La logique de la magie est plutôt intellectuelle qu'affective. — A quels besoins répond la logique imaginative. Les erreurs nécessaires..... 95

SECTION IV. — *Le raisonnement de justification.*

Il appartient au type affectif pur. — Il est une manifestation partielle de l'instinct de conservation : exemples tirés de la vie ordinaire, des thèses soutenues par les historiens, les théologiens, les philosophes, où ce qui paraît démonstration n'est que justification. — Le raisonnement de consolation : effort pour restituer artificiellement la quantité de vie et d'énergie perdues..... 111

SECTION V. — *Le raisonnement mixte.*

La logique des sentiments cherche tantôt à découvrir, tantôt à démontrer : ce dernier cas est celui du raisonnement mixte. — Il est un plaidoyer. — On le rencontre partout : ses deux modes d'emploi selon qu'on est convaincu ou non convaincu de la légitimité de sa thèse. — Le type du raisonnement mixte est l'éloquence : elle est une preuve de fait de la nécessité d'une logique émotionnelle. — Les traités de rhétorique ont été un essai d'une logique des sentiments. — Preuves de fait : les mœurs oratoires, le style figuré. — Le raisonnement mixte a un caractère social. — Le plaidoyer est une forme du combat. — Effet social des grandes convictions. — Réduction des formes du raisonnement affectif à deux types : elle contribue à la conservation ou à l'expansion de l'individu.... 116

CHAPITRE IV

L'IMAGINATION CRÉATRICE AFFECTIVE

La logique des sentiments au service de la création esthétique. Elle perd souvent son caractère pratique. — Deux cas : 1° la logique se rapproche de la forme composite; 2° ou elle se rapproche de la pure association. — Son but n'est pas de conjecturer ou de démontrer, mais d'organiser. — Transformation : élimination des concepts valeurs; emploi des abstraits émotionnels. — Cas extrêmes où les sentiments ne sont plus traduits que par des sons. — Examen de trois cas de création affective.

I. L'invention musicale. — Deux opinions sur sa nature. Discussion de ce sujet. — Les conditions fondamentales de ce mode de création. — Le problème de l'imagination affective consiste à donner à ce qui est vague et fuyant par nature, une précision et une stabilité relatives. Comment, dans la musique, elle crée des personnages et développe des caractères. — La danse, forme éteinte, a été une création de l'imagination affective.

II. Les formes incomplètes. — La littérature symboliste : sa théorie et ses procédés. — Le mysticisme religieux. Pourquoi il se prête peu à la création affective et dépasse rarement le stade de la simple reproduction. — Le roman d'amour mystique : exemples..... 127

CONCLUSION

La logique des sentiments est-elle un chapitre de la logique des sophismes ? — Deux sources différentes d'erreurs : intellectuelles, morales. — La logique des sentiments jugée par la logique rationnelle ; jugée en elle-même. — Les deux logiques ont chacune un terrain qui leur est propre. — Rapports de la logique des sentiments avec la croyance. — Elle n'est au service ni de la seule croyance ni de toute croyance : Énumération des exceptions. — La logique des sentiments est un effort pour rationaliser les instincts. Exemple d'un cas de ce genre. — Unité originelle des deux logiques : elle est dans leur utilité. — La logique rationnelle perd quelquefois son caractère pratique. La logique émotionnelle le conserve toujours. — Invraisemblance de sa disparition..... 183

616-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 9-04.